

ROUL>

MS

HEIR

032

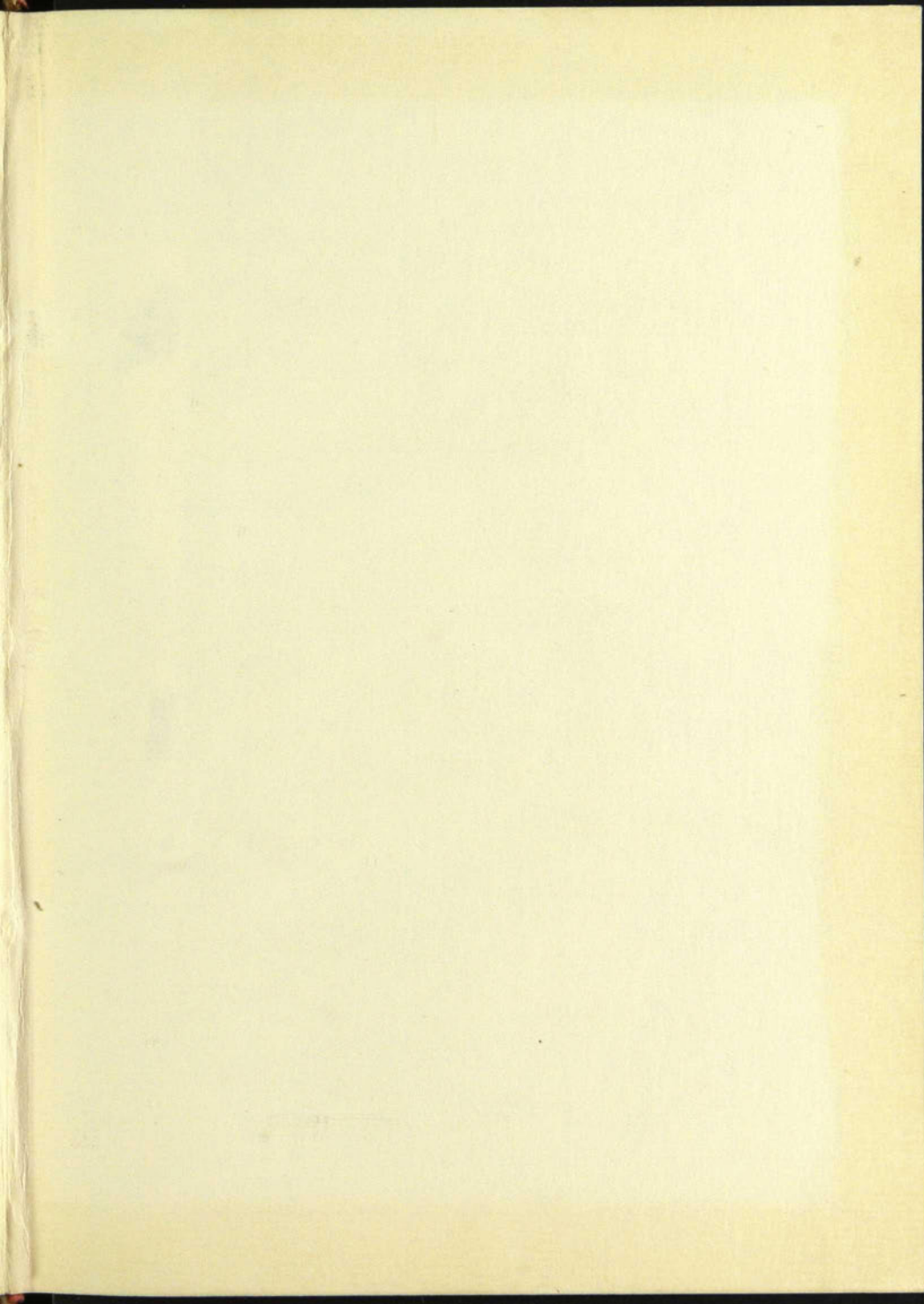
c

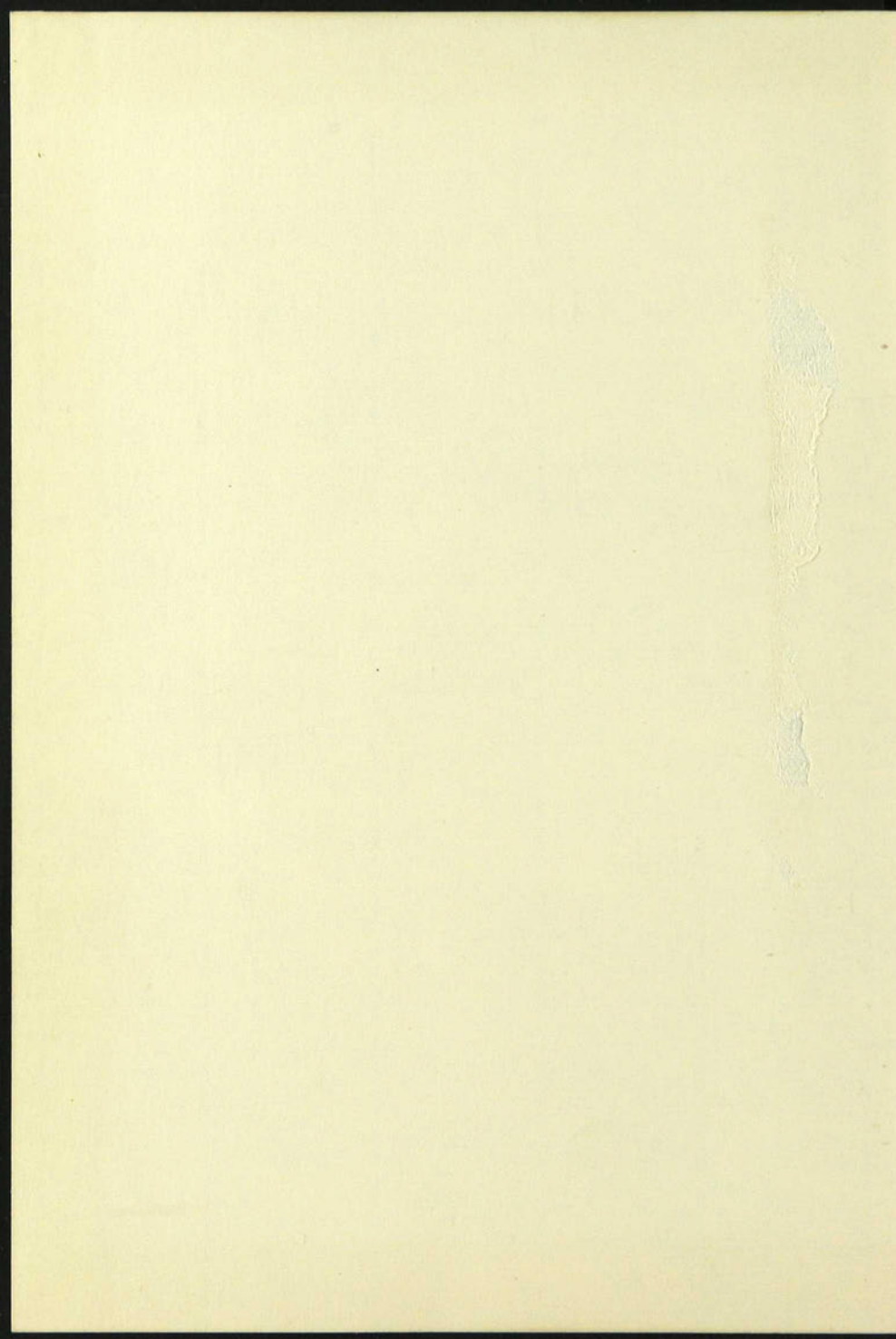
RECEIVED

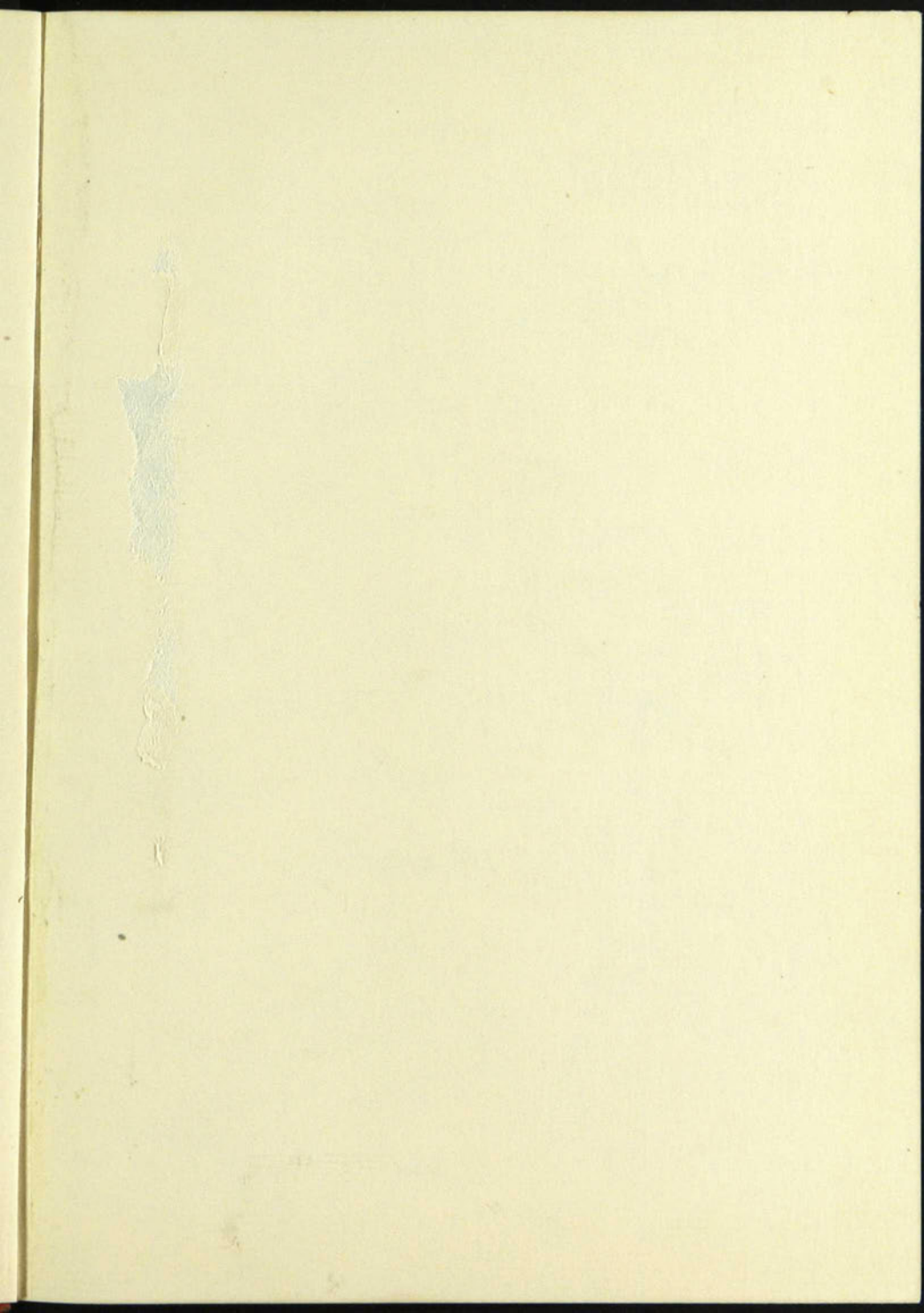


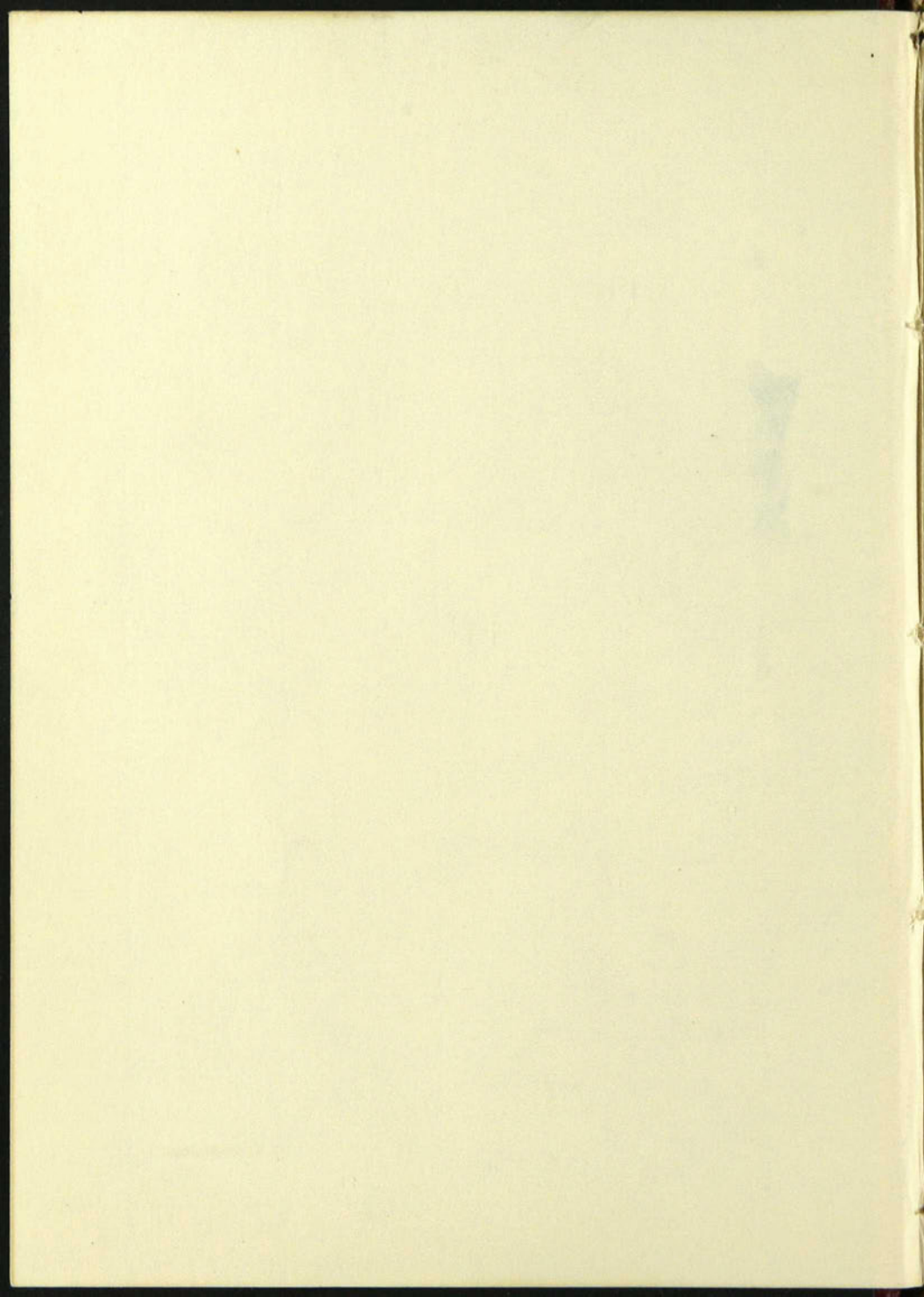
Bibliothèque Nationale du Québec

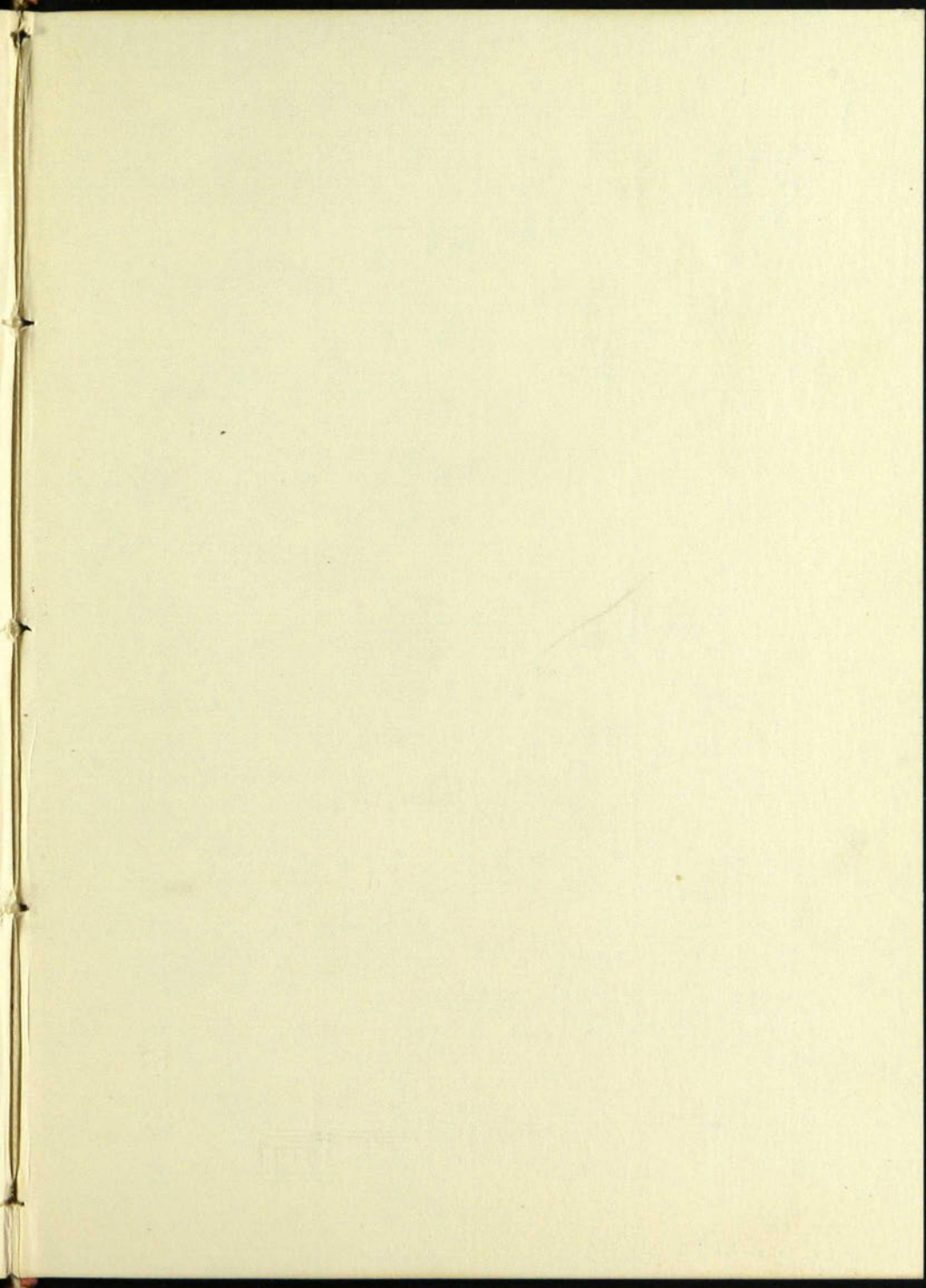
S

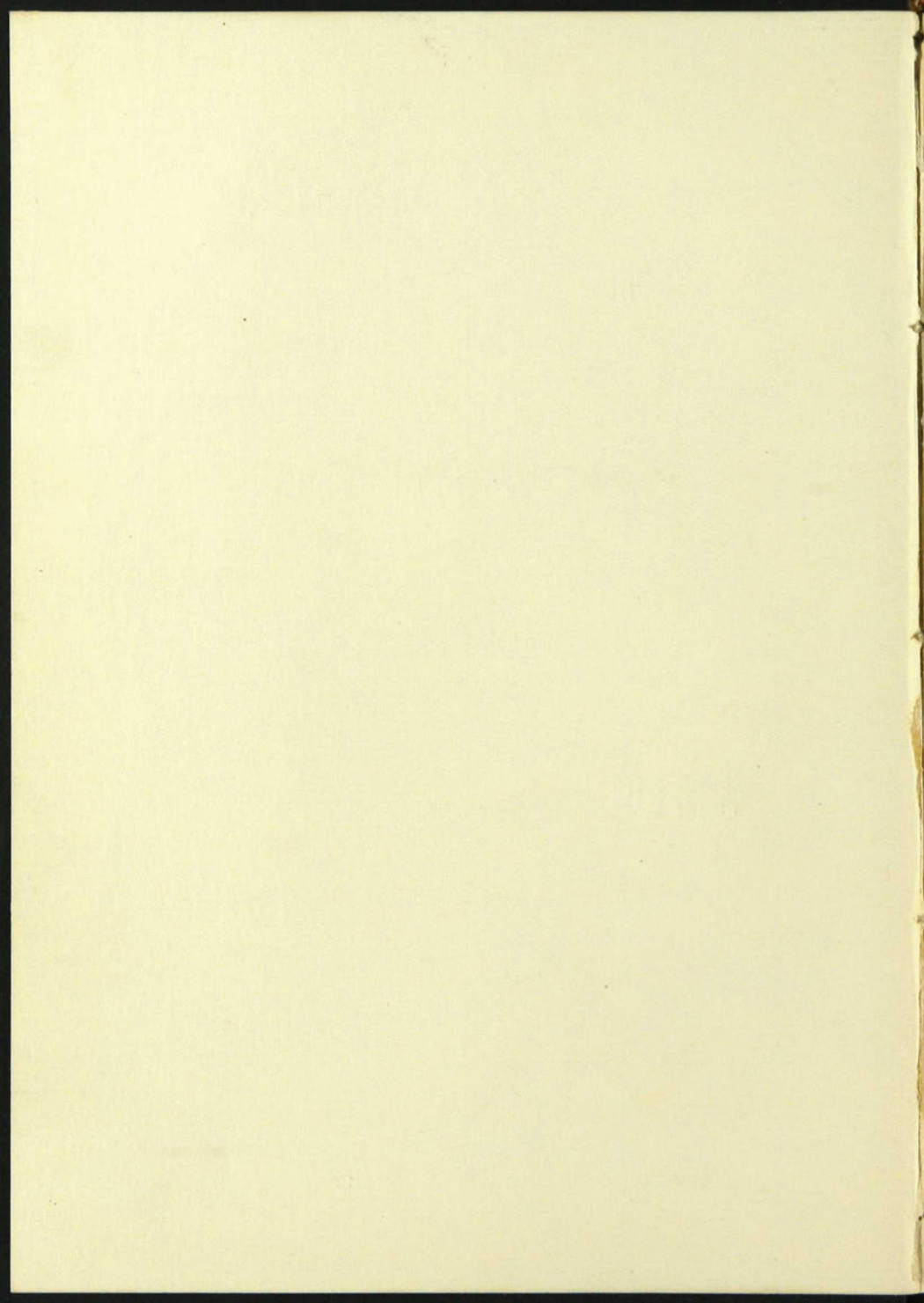












LIONEL GROULX

**CHEMINS
DE L'AVENIR**

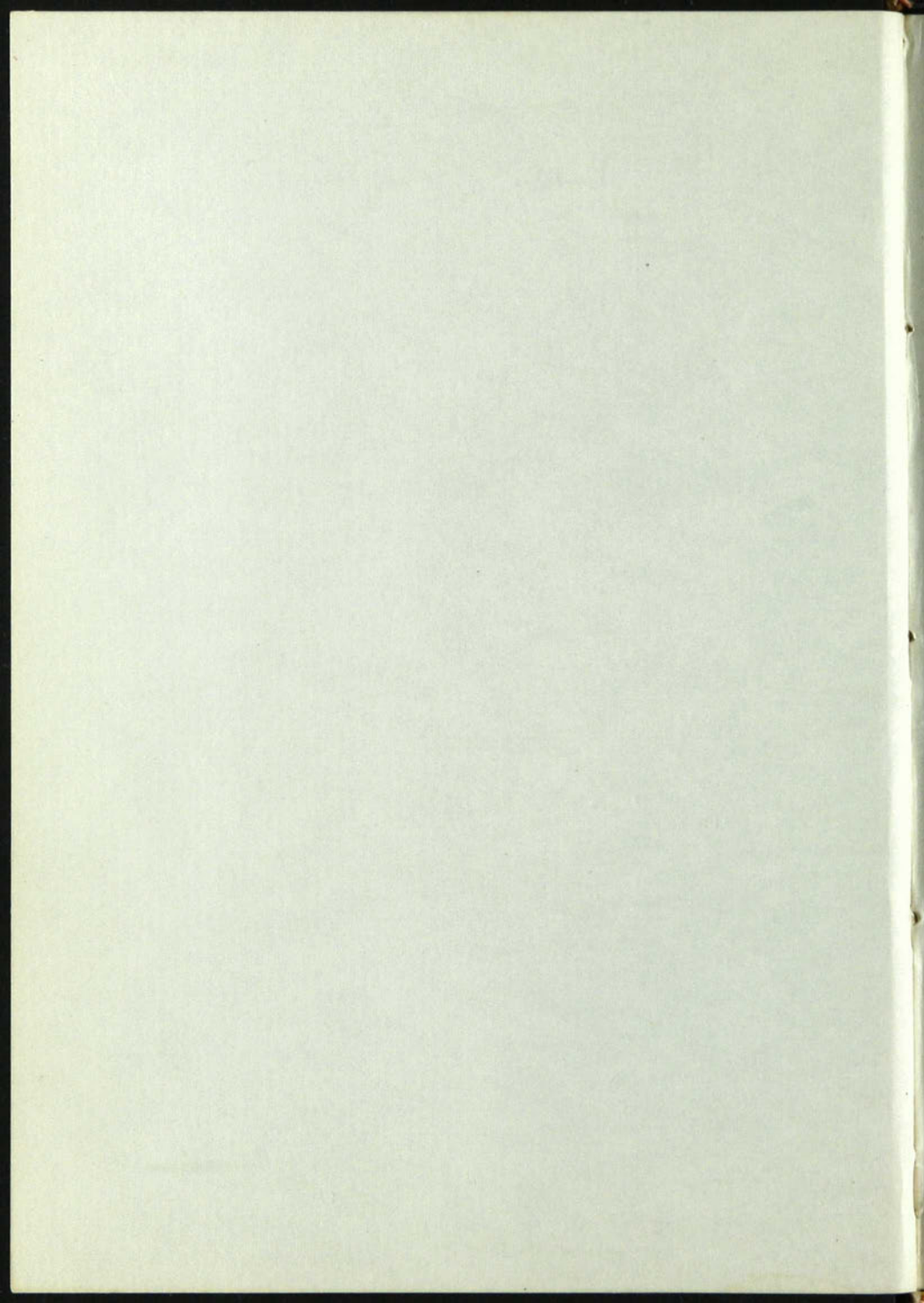
FIDES



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

2-

433360



CHEMINS
DE L'AVENIR

DU MÊME AUTEUR

- Une Croisade d'Adolescents*, Québec, 1912; 2e éd., Granger Frères, Montréal, 1938.
Les Rapailages, Granger Frères, Montréal, 1ère éd., 1916.
Chez nos ancêtres, 4e éd., Granger Frères, Montréal, 1943.
Notre maître, le Passé, I, Granger Frères, Montréal, 3e éd., 1941; II, Granger Frères, Montréal, 2e éd., 1945; III, Granger Frères, Montréal, 3e éd., 1944.
Dix ans d'Action française, Bibliothèque de l'Action française, 1926.
Le Français au Canada, Paris, Delagrave, 1931.
L'Appel de la Race (Roman), 1922; Fides, Coll. du Nénuphar, Montréal et Paris, 1956.
Au Cap Blomidon (Roman), Granger Frères, Montréal, 1932; 3e éd., 1950.
Orientations, Collection du Zodiaque, 1935.
Directives, Collection du Zodiaque, 1937; éd. Alerte, St-Hyacinthe, 1959.
L'Indépendance du Canada, l'Action Nationale, Montréal, 1949.
Pour bâtir, l'Action Nationale, Montréal, 1953.
Rencontres avec Dieu, Fides, Montréal, 1955.

OUVRAGES D'HISTOIRE

- Nos Luites constitutionnelles*, Montréal, 1915-1916 (Epuisé).
La Confédération canadienne, ses origines, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1918 (Epuisé).
La Naissance d'une race, Bibliothèque de l'Action française, 1919; 3e éd., Granger Frères, Montréal, 1938 (Epuisé).
Lendemain de Conquête, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1920 (Epuisé).
Vers l'Emancipation, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1921 (Epuisé).
L'Enseignement français au Canada, I, Dans le Québec, 2e éd., Granger Frères, Montréal, 1934; II, Les Ecoles des Minorités, Granger Frères, Montréal, 1933.
La Découverte du Canada — Jacques Cartier, Granger Frères, Montréal, 1934.
Histoire du Canada français depuis la découverte, I-II-III-IV, l'Action Nationale, 1950-1952 (épuisé); 4e éd., en 2 vol., Coll. Fleur de Lys, Fides, Montréal, 1962.
Notre grande aventure — L'Empire français en Amérique du Nord, 1535-1760, Coll. Fleur de Lys, Fides, Montréal, 1958.
Dollard est-il un mythe?, Fides, Montréal, 1960.
Le Canada français missionnaire — Une autre grande aventure, Coll. Fleur de Lys, Fides, Montréal, 1962.

Chanoine LIONEL GROULX

CHEMINS DE L'AVENIR

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

FIDES
MONTRÉAL et PARIS



NIHIL OBSTAT:

Gérard Tremblay, s. j.
cens. ad hoc
Montréal, le 22 octobre 1964

IMPRIMATUR:

† Paul Grégoire, v.g.
évêque auxiliaire à Montréal
Montréal, le 23 octobre 1964

FC
2919
G76
1964

3UC8HTOL888
S.309.112-7MAA2



© Fides, Ottawa, 1964.

B. Q. R.
NO 1393

AVANT-PROPOS

Maintes fois, en ces derniers temps, depuis qu'on m'a cru sorti de la vie active, dépouillé de tout grand projet, l'on m'a tenu ce propos: Que pensez-vous de l'actuel bouillonnement des idées dans l'État du Québec? Qu'en faut-il espérer, si l'on en peut espérer quelque chose? Et s'il n'en faut rien espérer, quelle orientation indiquer aux jeunes esprits?... Pourrons-nous sortir de ce chaos sans y laisser notre âme?... Pourquoi ne pas nous le dire un de ces jours? Des flatteurs ont même ajouté: « On vous a dit le maître d'une génération. N'avez-vous rien à dire à celle qui s'en vient? »

Invitations, appels qui d'abord ne m'ont que légèrement ébranlé. La vertu cardinale des vieillards pourrait bien être la pudeur du silence. A quoi bon les prier de parler, d'écrire? Chacun sait l'avertissement péremptoire par quoi on les renvoie à leur humeur chagrine et à leurs pantoufles: « Ces gens-là ne sont plus de leur temps! » Et la jeunesse a inventé, pour ces survivants attardés, le qualificatif gracieux de « croulants ». Au surplus quel esprit merveilleux se pourrait débrouiller dans la mêlée confuse où raison et déraison s'affrontent avec des armes apparemment d'égale force? Les plus hautes tribunes appar-

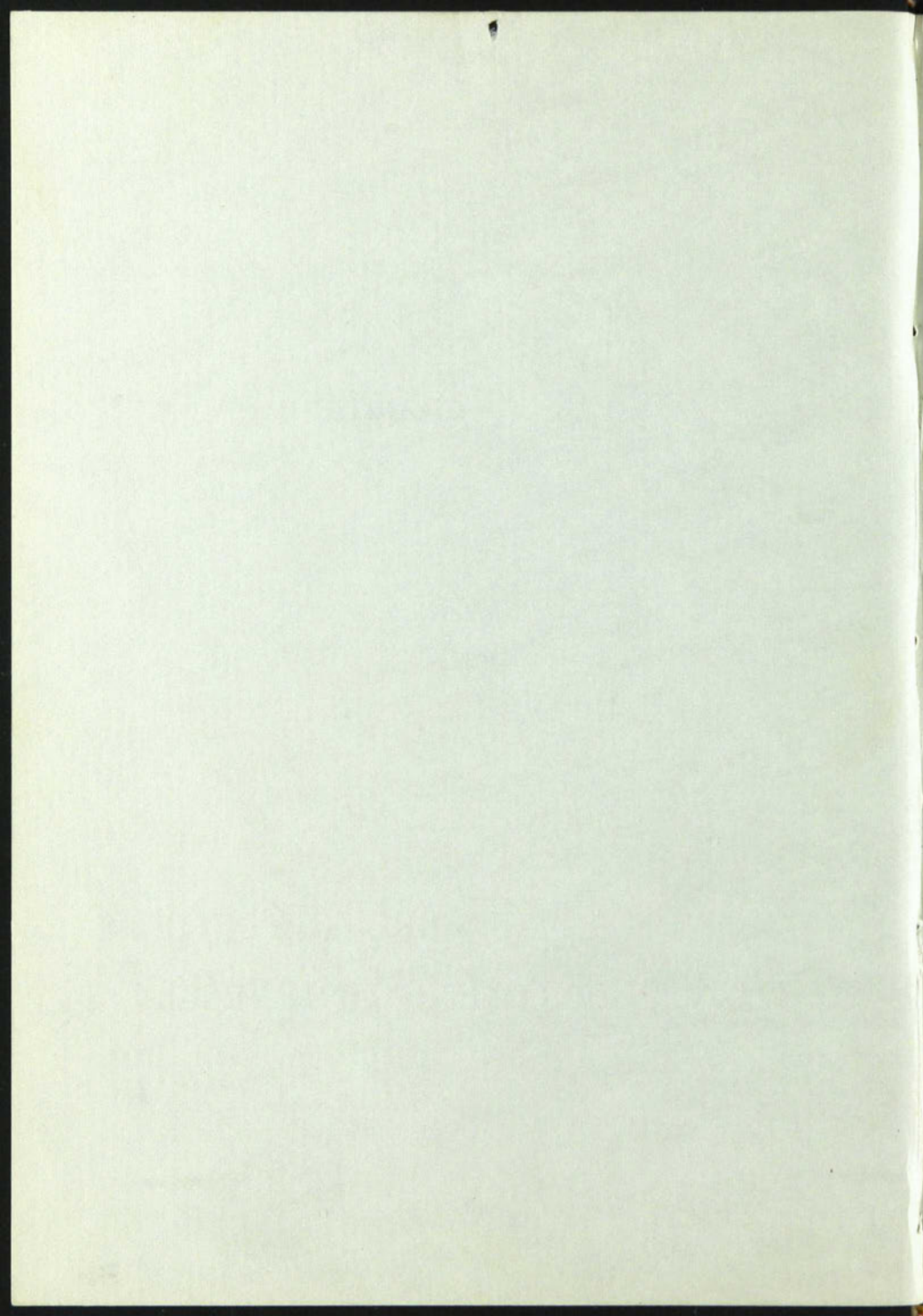
tiennent à ceux qui ont le plus de poumon et le plus de voix, aux plus hardis, aux plus audacieux, à ceux-là qui fauchent éperdument dans les vieilles traditions, qui n'ont pas assez de moquerie ni de dédain pour les façons de penser d'hier. C'est toute l'antique philosophie qui est remise en question, celle où jusqu'à ce jour l'homme avait assis sa vie, sa fortune, ses espoirs. Disons-le: nous assistons à pire qu'au heurt traditionnel des générations. Un abîme s'est creusé entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui. Les parents ne parlent plus la même langue que leurs enfants. Les maîtres captent malaisément les oreilles de leurs élèves. On dirait une race nouvelle surgie d'un tronc vermoulu. Et chacun d'apporter sa pierre mal dégrossie à la construction de la nouvelle Babel. Heure des petits maîtres qui pullulent quand les vrais maîtres se taisent.

Néanmoins le « croulant » que je suis, écrit. On n'a pas été, toute sa vie, et même malgré soi, un homme d'action. Rêver, observer, filer paresseusement ses jours, serait-ce du balcon de Sirius, ne sont pas œuvre d'homme. Comment tromper les longues et ennuyeuses attentes de la vieille ? Malgré moi, au fil de mes méditations et de mes lectures, des notes se sont amassées. Il m'en est revenu que toute la sagesse accumulée par les siècles n'a pu s'évanouir d'un coup, ni que tant de générations d'avant la nouvelle hégire auraient chacune et toujours divagué. J'ai erré autour de notre petite Babel. J'ai écouté. En sa cacophonie m'aurait-elle livré quelques secrets ? Le verra qui voudra me lire.

*15 octobre 1964, en la fête
de sainte Thérèse d'Avila*

CHAPITRE PREMIER

BRÈVE ÉTUDE
D'UN PHÉNOMÈNE UNIVERSEL



Phénomène universel auquel nous assistons ? Eh ! oui, celui d'une génération aperçue sur tous les points du monde, génération sans précédent dans l'histoire humaine, qui se dresse avec une conscience jusqu'ici inconnue, jeunesse revêche à tout le passé, à toutes traditions, à toute idée reçue, à toute foi, rebelle aux analyses des psychologues et sociologues. Sphinx impénétrable. Qui et quoi donc ont fait surgir ce phénomène ?

Définir, en son être, en sa psychologie, la « race nouvelle », beaucoup s'y sont essayés. J'ai lu nombre de ces livres. J'ai lu aussi maints rapports d'enquêtes. Un seul, il me faut l'avouer, m'a fourni, en dehors de toute préoccupation d'ordre moral ou religieux, une explication partielle. Je l'ai trouvée dans le *Figaro littéraire*, en je ne sais plus quel numéro, sous la signature d'un médecin français dont j'ai oublié le nom. Pour ce médecin, la génération des quinze à trente ans souffrirait d'une maladie proprement diagnostiquée : âge physiologique en avance sur l'âge psychologique. Nourri, dès ses premiers jours, selon les méthodes modernes, non plus limité comme jadis au lait maternel, mais richement suralimenté en viande, en fruits, en légumes, l'enfant d'aujourd'hui atteindrait tôt, trop tôt, un développement et une vigueur physiques disproportionnés à l'éveil de ses facultés mentales. D'où, en ce nouveau venu, un déséquilibre désastreux. Phénomène entre-

vu, dirions-nous, par Bergson, dans une thèse qui lui était très chère, à savoir que la science a donné aux arts mécaniques une extension inattendue, si bien qu'en moins de cinquante ans elle a procuré à l'homme plus d'outils qu'il ne s'en est fabriqué depuis son apparition sur la planète. En sorte que, continue le philosophe, « chaque machine nouvelle étant pour l'homme un nouvel organe, organe artificiel qui vient prolonger ses organes naturels, son corps s'en trouve subitement et prodigieusement agrandi, sans que son âme ait pu se dilater assez vite pour embrasser ce nouveau corps. » Déséquilibre désastreux, redirai-je, chez l'enfant, et qui vient aggraver le déséquilibre originel. On peut croire ou ne pas croire au péché originel. Une expérience cruciale, à la portée de chacun, nous l'a appris : l'homme ne naît pas essentiellement droit et bon, dans un parfait équilibre de ses facultés mentales et corporelles. « Il est difficile d'être homme », écrit quelque part Malraux. C'est la gloire de l'homme de reconquérir son équilibre et de parfaire en soi son propre chef-d'œuvre. En attendant, voilà bien l'homme contemporain aux prises avec un double déséquilibre à corriger.

L'éducation familiale ou scolaire a-t-elle su prendre les devants et s'adapter à temps à la condition de l'homme nouveau ? Un autre phénomène, lui-même universel, entre ici en jeu : le phénomène de l'industrialisation. A l'heure d'aujourd'hui, tous les peuples du monde se penchent fiévreusement sur leur terre, s'acharnent à lui ravir ses richesses, pressent partout leur portion de sol comme on presserait un citron. Plus de peuples qui ne soient des peuples industriels ou qui ne tendent à le devenir. Phénomène économique, social, dont nul ne saurait mesurer les conséquences. Au Canada français qui saurait décrire la catastrophe déclenchée par une industrialisation trop sou-

daine, trop hâtive, sous l'impulsion de meneurs étrangers ? Par l'embauchage de la main-d'œuvre presque généralisée, l'industrie moderne a dissous les cadres de la famille ancienne, en particulier de la famille rurale. Sans dépendance ou si peu de leurs parents, ni pour leur argent de poche, ni pour leur gagne-pain, les enfants n'ont pu que s'émanciper hâtivement. Peu ou point d'éducation familiale. La famille individualiste, égalitaire, s'est substituée à la famille hiérarchisée d'hier.

L'éducation scolaire aurait-elle au moins paré à la carence de l'éducation familiale ? Certes, en tout pays du monde, et quoi qu'en pensent les sempiternels critiques, le système scolaire, du primaire à l'universitaire, s'est considérablement amélioré. La politique s'en mêle; des spécialistes dressent des programmes prestigieux. Il semble qu'en général l'on enseigne mieux. Accorde-t-on autant de soin à la formation de l'homme ? L'esprit n'est pas tout chez l'enfant; une volonté, chez lui, attend l'éveil; il y a des instincts, des passions à discipliner; une personnalité à faire surgir de sa gangue; une liberté à dégager des servitudes intérieures et extérieures. Bref, à la hauteur de l'enseignement, et même plus haut, il y a l'éducation. Or, serait-ce médire de notre système scolaire contemporain que d'y discerner un divorce croissant entre l'enseignement et l'éducation ? Plus l'enseignement a progressé, plus, semble-t-il, l'éducation a reculé. Ecoutez la jeunesse: rien n'est plus rare, vous dira-t-elle, que les vrais maîtres. Et, par *maîtres*, elle veut dire des esprits d'élite qui forment autant qu'ils instruisent. Mais surtout, parmi les enseignants des deux sexes, combien ont aperçu le mal de la jeunesse contemporaine, je veux dire, le double déséquilibre dont nous parlions tout à l'heure ? Le malheur a voulu qu'à la conception chrétienne de l'homme et à une éducation appropriée à cette qualité, l'on ait préféré l'éduca-

tion à l'américaine trop généralisée, hélas, par des sociologues, des psychiatres, des éducateurs « nouvelle vague ». Disciples du Dr Freud et des psychologues américains plus que des grands moralistes chrétiens, habitués à ne voir dans l'enfant ou dans l'homme, moins un composé d'âme et de corps et d'une âme prévalante et informante qu'un mécanisme ingénieux et même éminent, ils ont bâti une pédagogie pour enseignement catholique où l'élément « grâce », l'activité souveraine du surnaturel n'entrent pour rien. A ces jeunes poulains qu'on eût dit sortis du ranch, il fallait se garder, à les entendre, de montrer la bride. Mieux encore, pour ne point les affliger de « complexes », il fallait ne pas terroriser la conscience des enfants par la notion du péché, par le rappel des lois divines et humaines, surtout ne leur point montrer le long de la route, les abîmes béants ouverts sous les pieds des indisciplinés. Du rousseauisme, de *l'Emile*, quoi donc, en sa complète et utopique essence, la théorie du bon sauvage, mais combien dépassée !

Ajouterons-nous, à l'effacement des bonnes âmes, les ravages de la démocratie prônée jusqu'en ses excès ? Car la démocratie a passé par là. Depuis qu'on la pose comme un absolu, ainsi qu'autrefois la monarchie de droit divin, c'est entendu, la démocratie autorise tout, purifie tout. Le moindre hurluberlu se croit compétent à se prononcer sur tout, voir à gouverner l'Etat. Le moindre blanc-bec prend ses parents et ses maîtres pour des fossiles.

Qui s'étonnera maintenant des caractéristiques alarmantes de la « race nouvelle » ? Faut-il la décrire en traits vigoureux et même cruels mis en circulation par quelques auteurs ? Race où la « bête » a pris le pas sur l'esprit ; race sans frein, race qui porte dans le sang un ferment révolu-

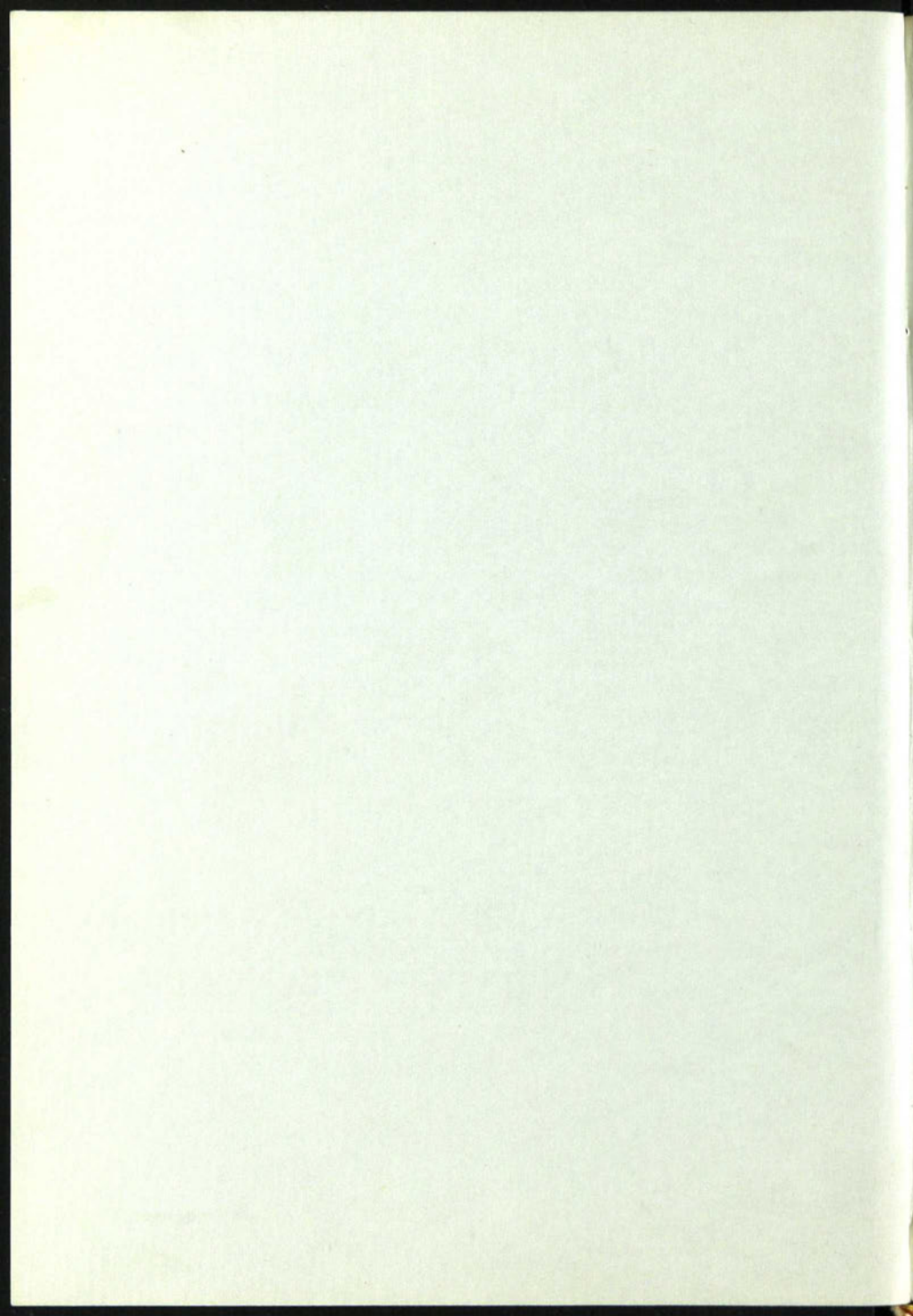
tionnaire, une hostilité farouche à toute autorité, à toute règle, à toute contrainte, à toute tradition. Race qui piaffe d'impatience, rue dans les brancards, veut faire sauter les « vieux cadres » sans trop se soucier de ce qu'il faudra mettre à leur place. Que lui parle-t-on du passé ? Elle le repousse comme tout ce qui a l'apparence d'un joug, d'une attache à une sagesse vieillotte. Il entre trop de neuf dans ses débridements, dans ses soifs, ses désirs, pour qu'elle n'ait pas l'ambition d'un total recommencement. Elle n'a foi qu'en soi-même; un seul bien lui est valable: sa liberté. Et qu'appelle-t-elle liberté ? Le droit absolu de faire tout ce qu'il lui plaît de faire. En un mot l'homme revenu à l'état naturel, avec toutes ses passions, tous ses instincts débridés, le « sauvage » des temps nouveaux. On dit malgré tout ces jeunes gens francs, décidés. Oui, mais de quelle sorte de franchise et décidés à quoi ?

Portrait gravement outré ? Sans doute, une intelligente éducation, la rencontre de véritables éducateurs — miracle qui se produit encore —, puis les contraintes sociales toujours survivantes retiennent beaucoup de ces « jeunes barbares » dans les bornes de la vie civilisée. Dans le pire émerge toujours, au surplus, une élite. Qui n'a rencontré une jeunesse en réaction contre son temps, son entourage, contre soi-même, contre les maux qu'elle porte: jeunesse intelligente, volontaire, prête à tous les beaux et nobles services ? Je n'ignore point non plus les très valables excuses dont peuvent bénéficier les moins favorisés: éducation inexistante ou maladroite. Et les malfaisances de leur époque: la foule des mariages dissous, la mère au travail, souvent sans nécessité; tant d'enfants sans foyer, livrés à des garderies quand ce n'est pas à la ruelle; et cette hypersexualité qui vient flétrir l'âme adolescente avant même sa fleur, hypersexualité suscitée, fouettée par le journal, la

télévision, par le livre, la revue, le film obscène, la fréquentation prématurée des sexes, les amours crapuleuses de bambins et de bambines. Mais ces exceptions et ces excuses consenties, l'adolescent ou le jeune homme décrits plus haut, ne sont-ce point ceux que nous révèlent, hélas, même chez nous, l'affreux chancre de la délinquance juvénile, la cohue des disputeurs qui remettent tout en question, les tenants de la table rase, du total recommencement de l'histoire, la bohème des « blousons noirs » et des « vestes de cuir », bandes de jeunes apaches qu'on a vus errer dans toutes les villes du monde, animés de la rage de faire la nique aux bourgeois, de briser, de saccager quelque chose pour le simple besoin d'exhiber la vigueur de leurs biceps et leurs horribles instincts.

CHAPITRE II

LE PHÉNOMÈNE CANADIEN-FRANÇAIS



Un premier fait, plus gros qu'il ne faut pour crever les yeux, fait dominant, arrête ici le plus myope des observateurs: le fracas des controverses au Canada français, véritable tourbillon ou déchaînement des esprits, même si l'esprit n'y est pas toujours. Ruée générale, ruée souvent tempêteuse, pédantesque en tous domaines: religion, morale, politique, économie, sociologie, enseignement, histoire, art, littérature, etc., etc. Jeu de massacre. Tous les signes d'une fin d'époque. Fin, en tout cas, du colonialisme, ou du moins, de l'esprit colonialiste dans le Québec. Aspiration ouverte à la maîtrise de soi, de son pays, sinon même à l'indépendance. Fin du règne des politiciens, suprêmes piliers de l'édifice vermoulu, ou politiciens obligés de se conformer à l'esprit nouveau. Bref, une jeune nation qui en a assez de sa vieille défroque, qui fait peau neuve.

En cette explosion, de bons esprits ne manquent point qui ne discernent qu'un excellent symptôme. « Enfin, ça bouge au Québec ! », s'écrie-t-on, ravi. « Signe de santé, de maturité intellectuelle », opineront d'autres; « profit pour la pensée et même pour la foi ! » Vérité ou illusion ? « Dieu, lisons-nous dans l'*Ecclésiaste*, avait créé l'homme droit; il s'est enveloppé dans les questions. » Texte déjà troublant. L'homme, avant la désobéissance première, allait droit au vrai. Il connaissait Dieu par une lumière qu'on peut situer entre la foi et la vision céleste. Il connaissait

son âme; il en sentait l'éminente supériorité sur le corps et sur tout l'univers cosmique. Qu'il lui faille aujourd'hui retrouver toutes ces vérités essentielles à sa vie par un long processus de son intelligence, « en s'enveloppant de questions », est-ce un signe de santé ou d'infirmité ? De même, dirions-nous, est-ce, pour un peuple, signe de force, signe de santé que de ne se reconnaître plus la même foi, ni les règles éternelles de la même morale, quand foi et morale sont génératrices d'unité et de santé ? N'est-il pas significatif au surplus que la confusion des idées chez nous ait suivi le recul de la foi religieuse ? Serait-ce encore signe de santé que de ne plus parler la même langue, de ne plus posséder le même sens de l'homme, de ses besoins, de son destin, de n'être plus capables de s'entendre sur l'architecture de notre maison de demain ?

Allons-nous nier, pour autant, l'utilité de toute discussion ou controverse ? Même dans la foi, constate Henri Massis, dans *De l'homme à Dieu*, « c'est souvent par la contradiction que suscite sa doctrine, par la variété des ressources auxquelles elle fait appel, pour se maintenir et garder attache à son principe, c'est par l'énergie de l'opposition qu'elle rencontre, et, dirait-on, qu'elle provoque, que la foi devient vivante, qu'elle prend figure, action et expression, que de latente elle devient consciente et de défensive vigoureusement et virilement offensive. » Dans son encyclique *Ad Petri Cathedram*, Jean XXIII a nettement marqué les limites de la discussion en matière religieuse, discussion permise « dans la mesure où (comme le notait le cardinal Newman) ces discussions ne corrompent pas l'unité de l'Eglise, mais servent au contraire à une meilleure et plus profonde intelligence des dogmes, en apportant une lumière nouvelle née de la confrontation des avis. Elles préparent et affermissent le chemin de la vérité ».

Ce qui est vrai de la foi l'est de toute science ou connaissance humaine. C'est par tâtonnements, sinon par controverses que notre pauvre intelligence atteint la vérité. Nulle controverse n'est recevable ni féconde, néanmoins, sinon loyalement ordonnée à la recherche de la vérité. Que serait-ce que la controverse pour la controverse ? Jeu de sophistes, jeu d'Athéniens décadents, jeu qui tourne à la palabre, à la logomachie, au roidissement orgueilleux et puéril sur des positions intenable. En élémentaire philosophie, rien de plus faux que le droit à l'erreur, du moins consciente. Pourquoi pas le droit au mal, le droit à la demi-vérité, à l'incompétence ? En sa substance même, l'intelligence est faite pour la vérité. Elle s'en nourrit. « L'erreur ne compose pas », disait Claudel. L'erreur est quelque chose de négatif et ne peut enfanter que le négatif. Emergence du néant, ajouterons-nous, si du néant peut émerger quelque chose. Naguère, écrivait Brunetière, « l'impossibilité de se fixer passait pour la suprême élégance. On évoluait, donc on existait; on se contredisait, donc on pensait; on se divisait, donc on progressait. Le progrès était dans la différenciation même, et si, par hasard, deux intellectuels s'apercevaient qu'ils pensaient de la même manière, ils s'affirmaient à eux-mêmes leur intellectualisme en essayant de penser... autrement ». Et Brunetière de conclure: « On a recommencé et heureusement de sentir le prix de l'unité. On a compris que ce qui fait en tout genre la valeur de l'individu, c'est le coefficient social. La morale indépendante n'est qu'un mot et l'action est toujours gouvernée par l'idée... Comprendra-t-on aussi, sentira-t-on le prix de l'autorité ? Si nous avons besoin d'une main qui gouverne, combien plus avons-nous besoin d'une tête qui décide. » Quelle leçon opportune pour notre petit peuple ! Peuple jeune, angoissé par d'immenses périls, il aurait à bâtir son demain. Pourquoi faut-il que, sur les

blocs mal équarris d'une petite Babel déjà croulante, il se perde en verbiage sophistiqué et se donne l'air de chercher son âme ?

*

* *

Quelque chose bouge quand même au Québec. Mouvement ou réveil apparemment soudain, non dénué de violence. On dirait un petit peuple à bout de patience et d'attente. Réveil, comme tant de fois, entre deux bâillements ? Sursaut éphémère ? On l'aurait pu croire. On ne le croit plus. Réveil décisif, lame de fond qui menace de tout emporter.

Les causes de ce phénomène ? On les connaît déjà : bouillonnement universel, jeunesse d'un âge psychologique en retard, éducation familiale et scolaire inadaptée, malaises sociaux d'une industrialisation bouleversante. Au Canada comme ailleurs, nous assistons à la mue d'une société. Que le souffle d'indépendance qui, après la dernière guerre, a passé à travers le monde, en Asie, en Afrique, en Océanie, ait contribué, pour sa part, au réveil québécois, rien de plus assuré, bien que cette influence soit difficile à discerner. Dans un univers à portes et à fenêtres ouvertes, l'on n'assiste pas sans être remué à la chute des vieux empires coloniaux. Un peuple d'Amérique, le dernier à se décoloniser, ne peut manquer de réagir contre les derniers restes de son colonialisme. Pourtant on aura vu nos intellectuels et combien d'autres, champions de la liberté en Algérie et ailleurs, se montrer plus que tièdes à l'égard de la libération de leur province. Etrange attitude capable de brouiller les historiens.

A ces causes s'en pourraient ajouter d'autres qui nous

sont plus particulières. Fin du duplessisme, ont dit les superficiels. Trop prolongée assurément, l'époque duplessiste aura été, dans la vie québécoise, un temps d'arrêt, de stagnation. Intelligent, le chef de l'Union nationale manquait effroyablement de culture. Politicien-né, surtout affamé du pouvoir, s'y délectant comme à un sport, possédait-il véritablement, lui, le chef d'un parti dit « national », des convictions nationales ou nationalistes ? Le pire, en lui, redisons-nous, c'était son insuffisance intellectuelle. Ne s'est-il pas vanté, un jour, de n'avoir jamais lu un seul livre depuis son temps de collège ? Incapable d'embrasser les problèmes de sa province dans une vigoureuse synthèse, il ne pouvait gouverner qu'à la petite journée. Manque d'envergure d'esprit qu'il aggravait d'un mépris profond, entier, de ce qu'on appelle la compétence. Les spécialistes, les techniciens, les hommes de pensée, « des poètes », disait-il. Mot qu'il voulait méprisant. Il était là, lui. Qu'était-il besoin d'autre ? Une dégradation rapide de la fonction publique et des mœurs politiques s'ensuivit. Les problèmes s'accumulèrent à l'état d'ébauche. Duplessis imposa un cran d'arrêt à l'esprit centralisateur d'Ottawa. Là s'arrête son mérite. Or, toute période d'immobilisme ou de recul en histoire provoque, on le sait, le fatal bondissement d'impatiences trop longtemps tenues en bride. Nul peuple, au surplus, n'accepte de vivre indéfiniment dans la médiocrité. Le régime de Duplessis, long, trop long de dix-huit ans, aura été ce régime de la médiocrité continue. Pendant ces longues années, à peine une ou deux fois, quelque beau dessein — tel celui du drapeau du Québec — nous aura remués. Et pourtant, nous vivons toujours, et depuis 300 ans, en état d'alerte, dangereusement, état qui exige un état d'âme à un certain diapason. Certes, ne chargeons point le duplessisme plus que de justice. Surtout n'allons pas dater de cette époque l'étranglement de

la liberté de pensée. On ne pensait pas plus librement, au Canada français, sous le régime d'Alexandre Tasche-reau. L'auteur de ce petit livre, ancien directeur de l'*Action française*, en sait quelque chose. Duplessis a sabordé les grandes espérances de 1936. Avant lui, d'autres avaient ruiné d'aussi chères espérances, entravé de leur mieux les vieilles aspirations du Québec. Mais, dans l'intervalle, nous avions grandi; nos rêves, nos besoins avaient aussi grandi. A prendre trop souvent notre taille, nous avions fini par nous trouver trop petits aux côtés de nos voisins. Une prise de conscience vive, amère, de nos retards, de nos déficiences, bouleversa le petit peuple adulte que nous étions devenus. Nos universités, si imparfaites qu'on les veuille, avaient, depuis quelques années, jeté dans la vie une foule de diplômés de nos grandes écoles. Ces jeunes gens se sentaient inemployés. Presque toutes les avenues, dans le domaine économique, leur étaient fermées. Un peu, comme à la veille de 1837, alors que trop de jeunes professionnels étaient sortis des collèges, pour ce que l'économie de la province en pût absorber. Duplessis mourut; l'un de ses lieutenants lui succéda. Sans qu'on le sût, celui-là portait en sa tête la volonté d'une rénovation. Un mot, un adjectif prononcé par lui, devint célèbre: Désormais ! « Désormais, il n'en sera plus ainsi...; désormais un nouvel avenir est à préparer... » Il n'en fallut pas davantage. Un souffle, presque un vent chargé de tous les regrets des printemps perdus, mais aussi de tous les espoirs ajournés, passa sur la province. Paul Sauvé eut, hélas, le destin des météores. Son règne ne dura que trois mois. Mais l'âme populaire avait senti la suprême chiquenaude. Un élan surgit que personne ne pourrait plus paralyser. Après Sauvé, l'Union nationale ne pouvait plus qu'agoniser. Une autre génération de politiciens survint. Frais convertis pour la plupart, leur flair fut de capter le vent qui passait. Ils

ne rallièrent pas en entier la toute fraîche jeunesse, attardée en ses puérides révoltes. Mais vinrent à eux les nationalistes de la vieille garde, puis ceux de 1930 qui n'avaient jamais pardonné à Duplessis le viol de leurs espérances. Au reste, les nouveaux venus reprenaient tous les thèmes de la libération, libération politique, libération économique; ils paraissaient satisfaire à toutes les attentes...

Au Canada français les hommes nouveaux sont maintenant à la tâche. Que sortira-t-il de leur pensée, de leurs projets, de leurs travaux ? Il y a des promesses, des efforts valables. Jusqu'où ira-t-on ?



Une autre controverse, un autre remous, a malheureusement agité la nation et d'une façon plus nocive, plus inquiétante. Dans la cacophonie du réveil s'éleva la dispute religieuse. Disons même une vraie crise de la foi. On remettait tout en question. Pourquoi pas la religion ? A quelles sources, à quelles responsabilités faire remonter ce malaise ? Il y faudrait un volume qui se révélerait incomplet et prématuré. Une revue de toutes les influences philosophiques, littéraires, morales qui peuvent, à un moment donné, ravager l'esprit d'un peuple peu adulte dans l'ordre de l'intelligence, n'est pas facile à tenter. Crise au surplus presque fatale dans un jeune pays en relations intellectuelles constantes et considérables avec son ancienne mère-patrie. Depuis 1760 l'historien peut relever au moins deux de ces crises avant celle d'aujourd'hui: la première qui date ou presque des lendemains de la conquête anglaise: relents de « 89 », influences de l'Encyclopédie,

de Voltaire, en nos milieux bourgeois; la seconde, celle de 1848, suscitée par les souffles souverains de la démocratie à la française, patronnée par Louis-Joseph Papineau de retour d'exil, acclamée par la « jeunesse démocratique » du temps, groupée autour de notre *Avenir*, petit journal qui rappelle le journal de Lamennais. Démocratie sacrée pour cette jeunesse, eau lustrale appelée à remplacer l'Esprit de la Pentecôte dans la régénération du monde. Ainsi la France, toujours tentée par le neuf, pays de toutes les aventures intellectuelles, nous offre deux fois ses philtres séducteurs.

Quand j'essaie d'analyser le mal de notre jeune génération, force m'est bien cependant de m'arrêter à des causes non toutes imputables à l'étranger. J'aperçois d'abord, en la jeune génération, le mal universel, ce déséquilibre dont j'ai parlé plus haut. Naguère Bergson souhaitait, pour le plein accomplissement de la destinée humaine, un « supplément d'âme ». La jeune génération semble affligée d'un supplément corporel. Trop de corps pour trop peu d'âme. Déséquilibre physique qui n'a pu qu'entraîner un déséquilibre moral. Nous avons déjà constaté la dangereuse « hypersexualité » dont souffrent les jeunes d'aujourd'hui. L'on sait aussi quels engins de la publicité conspirent à ce réveil prématuré de la sexualité. Epoque « aphrodisiaque » que la nôtre, gémissait déjà Bergson. La poussée sexuelle trop tôt éveillée n'a pu que troubler, bouleverser l'être physiologique et psychologique de ces enfants. La crise de la puberté en a été, chez eux, dangereusement accrue. Preuve en est, dans le seul diocèse de Montréal, en l'année 1963, ces 178 mariages de fillettes de 14, 15 et 16 ans, ces autres 407 mariages d'adolescentes de 17 ans, ces 745 mariages de filles de 18 ans. Témoigne, dans le même sens, l'effarante criminalité juvénile déjà notée:

ce vertige, cette folie avec lesquels la jeunesse se laisse entraîner dans le vol, dans le crime, dans l'impudicité, dans la violation de toute morale. Peu de « hold up » sur les banques avec cagoules et armes où ne figurent de tout jeunes hommes au-dessous de vingt ans. Puis, ces adolescents, ces adolescentes qui s'abandonnent entre eux aux relations sexuelles comme à un jeu, comme à des pratiques naturelles. Puis encore, ces petites filles enceintes, à peine entrées dans la puberté, qui encombre les refuges ou prennent le chemin des usines d'avortement. Eros est roi ! Les rues de nos villes sont pleines de ces galopins de 14 à 18 ans, aux lèvres sensuelles, au sourire fané, au rire contracté, le visage chroniquement bourgeonné, stigmates implacables du jeune libidineux. Jamais l'on n'avait vu, chez nous, pareil salissage ou massacre d'une jeunesse en fleur. Horreur du fruit vert incurablement mordu par l'insecte. Et Bossuet qui écrit, en ses *Elévations* : « L'excellence de la beauté appartient à l'homme. » Quel frein moral ou quel joug de la foi proposer à ces jeunes indomptés, désaxés jusqu'à en être désarticulés ! Oserai-je citer le témoignage d'un homme qui avait fréquenté tous les milieux, en son pays : Léon Daudet. Je ne sais plus en lequel de ses ouvrages, — peut-être *Au temps de Judas* — : « J'ai fait cette remarque, confie-t-il, qu'une certaine frénésie anticléricale accompagne fréquemment la perversion ou l'introversion sexuelle ; il y a à cela une raison psychologique : la religion catholique, frein aux débordements et aux anomalies, constitue, pour les vicieux, un obstacle de conscience qu'ils prennent généralement en haine. L'indifférence en matière de religion est un état parfaitement explicable par l'éducation ou le tour d'esprit. En revanche la fureur anticléricale est une tare et qui annonce d'autres tares. Appliquez cette observation autour de vous. Et vous m'en direz des nouvelles. »

Ne revenons pas, non plus, sur l'effroyable carence de l'éducation familiale et scolaire. Quel appui peuvent trouver l'adolescent et l'adolescente en ces écoles qui se refusent à « former » et se bornent à enseigner ? Qu'attendre aussi bien des foyers dévastés et par l'on sait quoi ? Qu'attendre également de nos foyers chrétiens, d'un christianisme trop souvent édulcoré ? Quels tempéraments vigoureux, énergiques s'y peuvent développer ? Nous avons subi le plus funeste des courants d'air du sud. Nous ne connaissons qu'une religion, la religion du confort. Le sens religieux ou moral de la vie perd peu à peu ses prises sur nous. La moindre gêne, la moindre contrainte nous devient un mal insupportable. Nous avons perdu le sens de la souffrance chrétienne. La mortification, mot étrange, banni de notre vocabulaire. Dans le mot « sacrifice » les enfants ne voient qu'un acte contre nature, une sorte d'abomination. Or, un enfant ainsi abandonné, proie de ses passions, sans personne pour l'aider à se comprendre, à se discipliner, aura tôt fait de se libérer de toute préoccupation d'ordre spirituel. Les moindres éducateurs le savent : on ne bâtit rien sur un jeune libertin, une jeune libertine. Qu'attendre de spirituel d'une âme où règne la bête ? L'adolescent doit triompher de son adolescence, ou il ne sera jamais qu'une loque, un chiffon d'homme.



En cette crise soyons franc. Un enseignement, celui de la religion, ne peut échapper à de lourdes responsabilités. D'excellents professeurs de religion, disons plutôt d'excellents maîtres existent. Chacun en a connu. Leur parole avait l'accent évangélique. Une conviction vivante jaillissait de leur âme, de tout leur être : conviction qui ne trom-

pe pas sur la qualité de la foi. J'ai connu, au Collège de Valleyfield, un prêtre nullement favorisé du don de l'éloquence, mais doué d'une âme de convaincu et de saint. Il avait réhabilité, dans l'esprit des collégiens, la congrégation de la Sainte Vierge. Et je me le rappelle: nul de ses congrégationnistes n'eût voulu manquer, le dimanche après-midi, le petit sermon d'une vingtaine de minutes qu'il leur servait. Ces jeunes gens sortaient de là fortement remués, une flamme au cœur. Mais combien rares ces phénomènes. J'ai entendu, l'autre jour, un échange de vues sur l'enseignement de la religion. Palabres comme toutes les palabres qui ne vont pas au fond de la question. Le débat, ce me semblait, eût pu se ramener à cette donnée fondamentale: le catholicisme ou la religion chrétienne sont-ils *science* et *vie*, ou plutôt *science-vie*? Si oui, pourquoi, entre les deux, ce divorce dans l'enseignement? On a enseigné la religion comme une science, avec le détachement d'un maître enseignant la grammaire, la géographie ou la chimie. Que le catholicisme soit d'abord une *vie*, il ne semble pas qu'on s'en soit souvenu. Pourtant si je crois à l'existence de César, de Charlemagne, de Napoléon, cette croyance influe peu sur mon comportement. Mais si je crois en Dieu, cette foi a bien d'autres résonances dans tout mon être. Je me sens entraîné dans une série d'engagements. Et voilà ma conscience envahie, remuée. Le défaut, je dirais même l'erreur suprême de notre enseignement religieux, de notre catéchèse, disons même de l'enseignement de la théologie et de la prédication, pourrait s'exprimer en cette formule: enseignement trop spéculatif, trop détaché, science trop séparée de la vie. En théologie on s'est contenté d'une définition des dogmes. Thèses solides, bardées de syllogismes péremptoirs. Jamais ou rarement, me confiait un jeune religieux d'une puissante congrégation, jamais une ouverture sur

l'arrière-fond de ces thèses, sur les vérités cachées, mais palpitantes sous les formules. Il semblerait, hélas, que cette opposition trop radicale entre l'enseignement théologique et mystique date de loin. Elle remonterait, selon le Père Congar, à « l'inflation malsaine des discussions d'écoles et de la technique rationnelle de la scolastique ». Il se serait produit « une séparation entre l'appareil de la science théologique et la recherche d'une perception savoureuse de la foi » (*La Foi et la Théologie*, 180). Certes, je ne prétends point qu'on ne fasse nul usage de la raison ni de la dialectique dans l'enseignement de la théologie, en un mot qu'on bannisse des séminaires l'enseignement spéculatif. Je ne voudrais tout au plus qu'on ne s'y enferme point. Saint Bernard se refusait à une « connaissance théologique par des voies purement dialectiques ». Avait-il véritablement tort ? L'on pourrait peut-être se souvenir que saint Thomas lui-même se livrait chaque matin à l'heure de « Prime », à la lecture et au commentaire des textes sacrés, pour diminuer la coupure entre la scolastique et sa vie spirituelle. Je soutiens, d'ailleurs, qu'on n'enseigne point la religion à des collégiens ou collégiennes comme à des grands séminaristes. Un étudiant, adolescent ou jeune homme, devrait savoir, par exemple, quel grandissement naturel et surnaturel il peut prendre à l'école du Christ. Il ne devrait pas ignorer quel rôle les principes de sa foi peuvent tenir dans la formation d'une société et d'une civilisation. Il devrait emporter de son collège, par la forme de l'enseignement qu'il y aurait reçu, l'amour de la science religieuse et le goût d'approfondir incessamment ses connaissances en cette matière. Cet amour, ce goût, il ne les emporte point, parce qu'on ne lui a pas appris l'importance vitale, suréminente de la connaissance de sa foi. Un jour, m'en allant prêcher une retraite d'ordinands dans un grand séminaire, je convoquai chez moi quatre jeunes

prêtres de mes connaissances. Histoire de me renseigner sur l'enseignement et la formation à la vie surnaturelle en nos grands séminaires. À mes jeunes amis, je pose cette première question: « Quand vous êtes sortis du Grand Séminaire, portiez-vous, en votre tête, une doctrine spirituelle bien organique ? » Entre eux un vaste sourire, mais de réponse, point. Aurais-je demandé à ces jeunes prêtres: parliez-vous le chinois, ou encore le vieux dialecte galiléen du temps de Notre-Seigneur ? Ils n'eussent point paru plus ahuris. Mais enfin, leur dis-je, c'est cette doctrine que vous devez vivre et faire vivre aux fidèles qui vous sont confiés; c'est elle qui doit vivifier votre prédication, vous suivre au confessionnal, auprès des malades, etc., etc. Je reposai ma question autrement: « Quand votre professeur vous exposait sa thèse sur la Sainte-Trinité, vous rappelait-il un instant l'indicible dynamisme spirituel possédé par tout chrétien en bonne santé, au plus intime de son être ? Car enfin, nous le savons par le Christ, ce sont bien le Père, le Fils, le Saint-Esprit qui alors habitent en nous. » Chez mes jeunes visiteurs, même air déconcerté. L'un d'eux, plus frondeur, risque même cette boutade: « Un tel, vous le savez, avait trop de respect humain pour se prêter à de pareilles réflexions. »

Ceci se passait dans un Grand Séminaire, longtemps sous la direction de Sulpiciens de France. Un historien me faisait observer un jour les malheureux effets, pour notre clergé montréalais, d'une formation ecclésiastique trop désadaptée à son milieu. Ces Sulpiciens étaient assurément de saints prêtres, dont quelques-uns remarquablement intelligents. Ils étaient les héritiers d'un riche passé missionnaire. Leur générosité envers les œuvres canadiennes n'avait pas connu de mesure. Mais ceux du Grand Séminaire, vivant presque cloîtrés, étaient restés combien étran-

gers au pays. Directeurs, au surplus, d'un Séminaire composé, pour une bonne moitié, de séminaristes américains, irlandais ou anglo-canadiens, quelle adaptation nous pouvaient-ils donner à nos tâches sacerdotales, au milieu spécial où il nous fallait vivre et faire vivre notre catholicisme ? A Montréal, je regrette de le dire, on ne formait, en mon temps, qu'un prêtre anonyme, préparé aussi bien pour la lune que pour le Canada français. Une réaction s'est accomplie depuis lors. Est-elle venue assez tôt ?

De cet enseignement inadapté, trop sec, étriqué, trop spéculatif, qu'attendre autre chose qu'une pratique routinière, peu ou point animée de son magnifique contenu ? Quant à la jeunesse, nul besoin de chercher ailleurs la raison de son peu de goût, sinon même de son dégoût pour l'étude de la religion. *Science religieuse*, science ennuyeuse : formule par trop courante dans le monde des collégiens, et tout autant dans le monde des adultes. On dira encore : « genre sermon, genre ennuyeux, genre ronronnant », tellement nos auditoires d'églises auront entendu de sermons mal préparés, mal débités, mal adaptés, puissamment somnifères.

A ce sujet, j'ai toujours regretté la préparation déficiente des jeunes séminaristes à la redoutable fonction de prédicateur. Avec ses fonctions sur le corps du Christ dans l'Eucharistie, l'annonce du message chrétien constitue le rôle capital du prêtre. Il est l'homme de la « Parole ». En mon temps, un séminariste qui avait le bonheur d'obtenir trois ans de Grand Séminaire — bonheur non partagé par tous — avait la chance de prononcer tout au plus deux sermons, et ce, pendant le dîner de la communauté, dans le bruit assourdissant des fourchettes et de la vaisselle et sous le regard souvent amusé des confrères. Ce sermon, cri-

tiqué à la lecture spirituelle du soir, l'apprenti-prédicateur l'avait prononcé sans la moindre répétition devant un maître. Nous recevions assez régulièrement un cours d'éloquence religieuse, cours livresque, souvent donné par le plus ennuyeux des prédicateurs de la maison. Y a-t-il eu réforme depuis lors ? Il se peut. L'urgence de préparer efficacement à son rôle le futur prédicateur demeure. Sans doute, le don naturel, un accent de sainteté peuvent produire parfois des merveilles. Encore le don naturel aurait-il besoin de perfectionnement ; et l'accent de sainteté ne sort pas de toutes les bouches. Que de fois, en écoutant de jeunes et même de vieux prédicateurs, me suis-je posé la douloureuse question : celui-là, avant de monter en chaire, s'est-il simplement demandé si l'on allait l'écouter ?

En nos grandes villes, et notamment à Notre-Dame de Montréal, j'ai toujours également regretté l'absence d'un haut enseignement religieux pour laïcs intellectuels ou professionnels. Je garde en mes souvenirs le spectacle des carêmes de Notre-Dame de Paris : ces quatre mille hommes massés dans la nef centrale, pas tous des croyants ni même des demi-croyants, mais buvant quand même la parole superbe d'un homme qui avait le don de capter leur esprit et d'aviver leur inquiétude. Certes, il nous est venu et il nous vient de France, pour le Carême annuel de Montréal, d'excellents prédicateurs, hommes de doctrine et souvent hommes de Dieu. Leur prédication paraît de moins en moins suivie. Pourquoi ? Pour bien des raisons, à coup sûr ; mais pour celle-ci peut-être que la parole de ces Français est forcément désadaptée à leur auditoire. Ce n'est pas rien qu'à paraître, ni en quelques jours, qu'on peut saisir le climat spirituel d'un monde nouveau, ni prendre le pouls de la foi canadienne. Rappelons-nous avec quelle adresse géniale Paul de Tarse s'appropriâ les façons de penser,

la philosophie du monde gréco-romain. Il nous eût fallu des carêmes prêchés pour nous et par nous, une prédication adaptée à notre psychologie religieuse, à nos problèmes présents, parole à prises puissantes sur nos esprits. Chaque année, autre avantage, un volume lisible pour laïcs eût prolongé l'enseignement quadragésimal. Oh ! je sais bien qu'un tel enseignement eût exigé des hommes de premier plan : de grands théologiens à la fois grands orateurs. Espèce d'hommes qui ne foisonnent pas en notre clergé. Mais n'arrive-t-il point que le besoin, la fonction suscitent parfois l'homme compétent ? Ce n'est pas à dire non plus que nous ayons toujours manqué d'excellents prédicateurs, surtout pour missions populaires. Quelques-uns ont remué les foules et laissé d'inoubliables souvenirs. Je tiens seulement que, faute de formation suffisante, nous n'avons pas su prêcher ; nous possédions la doctrine ; étions-nous aptes à la propager ? Faute de savoir nous servir du réverbère, nous avons abusé de l'abat-jour.

J'y reviens. Un enseignement désadapté pouvait-il inspirer le goût de la science religieuse, lui conférer quelque importance dans la vie ? Rares les jeunes gens qui emportèrent des collègues l'ambition de s'instruire davantage, d'approfondir les vérités de leur foi. Préparation médiocre à l'entrée dans un monde où les grands courants de la pensée s'affirment plutôt contraires aux vérités divines. Depuis longtemps l'on y tient l'Eglise pour une institution démodée, ne suivant que de loin et en boitassant l'évolution des idées contemporaines. Quoi de surprenant que les jeunes esprits se soient orientés vers les maîtres de la nouvelle époque ! Notre jeunesse de 1950 ne lut ni Péguy, ni Bernanos déjà trop vieux, ni Claudel, ni Maritain suspects de cléricisme, ni Daniel-Rops jugé sacristain, ni Jean Guittou, ni Daniélou pourtant si actuels et si pre-

nants. Elle lut goulûment l'existentialiste Sartre, sa triste Egérie, Simone de Beauvoir, tous deux laïciseurs des thèmes théologiques et chrétiens. Mlle de Beauvoir conduirait de toutes jeunes filles vers Françoise Parturier, l'auteur dévergondé du « plaidoyer pour le corps, le plaisir de la femme » et qui s'étonne qu'on n'ait pas encore institué après la Fête du travail, la Fête de l'Amour. La jeunesse lut encore Albert Camus, plus dangereux peut-être que Sartre pour ses aveux de « préoccupations chrétiennes » et si sympathique en son effort de s'évader de l'athéisme. Les collégiens traversèrent aussi l'œuvre de Montherlant et celle d'Anouilh pour y prendre, avec leur art, leur pessimisme desséchant. On lut plus que tout autre peut-être, le plus dangereux de tous, André Gide. Comment décrire l'influence en quelque sorte démoniaque de cet homme sur sa génération ? Incontestable maître de la prose française, il aurait pu édifier une œuvre de pur classique, je veux dire une œuvre de grand art et propre. Il aura passé son temps à se composer une face devant le monde et la postérité, face qu'il se plaisait, du reste, à faire et à défaire pour scandaliser le philistin. Notre jeunesse se sera nourrie des œuvres de ce mauvais maître, diététicien des *Nourritures terrestres*; elle aura même lu son cynique *Corydon*, sans trop répugner aux mœurs malodorantes de ce comédien masqué. D'autres s'enfoncent dans Nietzsche, dans Freud, croyant y trouver une philosophie nouvelle, merveilleuse, qu'on leur avait trop cachée.

On comprendra que je n'entends point infliger mon propre Index à tous ces faux maîtres. En littérature, il est des écoles, des œuvres qu'un jeune chrétien ne peut ignorer, sans passer pour un crétin. Encore y faut-il mettre de la mesure, attendre ou posséder une ferme maturité d'esprit. Les antibiotiques, les contrepoisons et les ceintures de

sauvetage n'existent pas pour rien, même en littérature et en philosophie.

L'historien qui écrira l'histoire de notre jeune génération d'incroyants découvrira rapidement ce qu'elle avait pris à Sartre, à Camus. Je n'ose dire ce qu'elle aura pris à Gide. Mais je vois bien ce qu'elle aura emprunté à Montherlant, celui qu'on a appelé d'un mot un peu fort, une « brute casquée », mais, à coup sûr, grand seigneur du coup de poing et du coup de pied, professeur de la violence, de la brutalité érigée en vertu de force — doctrine bien faite pour plaire à une jeunesse d'instinct révolutionnaire — mais surtout suprême contempteur des valeurs chrétiennes, n'y découvrant que ce qu'elles ont de caricatural. Qu'on lise *Solstice* ou son *Paradis à l'ombre des épées*, et l'on en vient à se demander si ces beaux esprits ne diminuent pas systématiquement le christianisme pour s'excuser de n'y point adhérer. Le moins que l'on puisse dire de ces dangereux maîtres, c'est qu'ils ont semé le doute dans l'esprit des jeunes gens de bien des pays. Le doute ! premier pas vers l'incroyance. Croyons-en Bossuet : « La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. »

En résumé, notre jeunesse reçut une culture trop unilatérale où le profane ne trouva point son équivalence religieuse. Entre deux écoles de maîtres qui auraient pu et qui auraient dû s'affronter, on aperçoit trop ceux qui l'ont emporté et trop facilement. Par la faute de qui ? Les a-t-on assez prévenus ? Les a-t-on assez virilisés contre les poisons subtils ? S'adonner à des excès de libéralisme pour se targuer de largeur d'esprit ou d'appartenir à la « nouvelle vague » pourrait bien ne pas être la qualité première d'un

directeur de jeunes esprits. On l'a dit et je le répète: les grands courants de la pensée contemporaine ne vont pas dans le sens de l'Eglise. Trop de nos jeunes intellectuels s'y sont noyés. Mais leur naufrage pose des problèmes où les noyés ne sont pas seuls en cause.



A ces graves perturbations des jeunes esprits, en ajouterons-nous quelques autres de moindre effet peut-être, mais nullement négligeables ? Il suffit qu'une vague en rencontre une autre, la recouvre, pour jeter le flot avec plus de fracas sur le rivage. Il y a quelque dix ans, une petite revue naissait qui allait canaliser toutes les rancœurs, toutes les impatiences, tout l'esprit de révolte, tout ce vieux fond anticlérical qui, nous l'avons vu, tel le tison jamais éteint, couve au fond de l'âme française. Que se proposaient en réalité les fondateurs de *Cité libre* ? La revue crèverait, disait-on, un abcès, ferait œuvre d'opportune chirurgie. Oh ! sans doute, les bons apôtres de *Cité libre* prétendaient ne faire le moindre mal ni aux âmes ni à l'Eglise. Et je les crois sincères. Ils ne voulaient être que des sonneurs d'alarmes. A les en croire — et peut-être faut-il croire les naïfs — nulle autre ambition en eux que de mettre à nu les insuffisances du clergé, les misères internes et humaines de l'Eglise québécoise. Ils se donnaient pour des réformateurs, anxieux d'arrêter le lent glissement vers l'incroyance. A l'Eglise embourgeoisée et routinière, ils voulaient substituer une Eglise rénovée dans la pauvreté et la simplicité apostolique. Rôle de Savonaroles qui ne va jamais sans péril. Ces réformateurs s'épargneraient malaisément les généralisations aussi déplaisantes que fausses. Certes, parmi les clercs, de la somnolence, des excès, des

abus par trop notoires, méritaient la dénonciation. Mais il parut trop que tout le clergé se vît invité à descendre sur la place publique pour y subir son procès. Les réformateurs pratiquaient la critique amère, fielleuse, systématique: ce qui s'appelle moins de la critique que de la fronde. Une autre erreur de *Cité libre* — on ne s'appelle pas *Cité libre* pour rien — fut d'amener des étrangers à la foi, à déposer contre la foi. Des agnostiques y vinrent prôner leur agnosticisme, des athées notoires leur athéisme. Ils y purent à loisir dénoncer le cléricisme au Canada français, péril ou mal suprême, hydre à sept têtes qu'il fallait abattre sous peine de laisser croupir le pays dans la pire abjection.

La jeunesse qui aime tout ce qui est polémique, fracas, jeu de massacre, s'enivra de *Cité libre*, même celle des collèges et des couvents. Les principaux responsables de la virulente revue n'étaient-ils point des anciens de la jeunesse catholique, des chefs de la JEC (Jeunesse étudiante catholique), maquillage qui leur permettait d'usurper une certaine autorité. Aussi vit-on de bons abbés, des jeunes religieux « nouvelle vague » et même de bonnes Mères, ambitieuses de se mettre à la page, ne se faisant nullement faute d'offrir cette pâture à leurs élèves. *Cité libre*, disait-on, pouvait ouvrir des horizons, nous sortir de notre torpeur, de notre ghetto, surtout aiguïser l'esprit critique, comme si l'esprit critique figurait parmi les dons de naissance et ne devait pas précéder ces sortes de lectures plutôt qu'en jaillir. Mais l'on se souviendra des nobles de France applaudissant à la veille de la Révolution les pires moqueries de Beaumarchais. Un trop manifeste parti pris de la revue aurait dû, ce semble, inquiéter la conscience de ces éducateurs. Quand donc, en effet, les impitoyables frondeurs de *Cité libre* ont-ils jamais publié

un article sur la dette du Canada français, si mince qu'on veuille faire cette redevance, envers l'Eglise et son clergé ? Quand donc, élargissant le débat, ont-ils jamais fait voir la sainteté ou la majesté de l'Eglise universelle pour la réhabilitation de chaque âme et les immenses pouvoirs de rénovation et de rajeunissement de l'institution du Christ, face à toute civilisation et à toute humanité ? *Cité libre* aura fourni quelques-uns des mauvais ferments qui ont surexcité, dans l'âme de la jeunesse, l'esprit de fronde et la suffisance. Par son négativisme critique et continu, la revue aura désaffectionné une partie de notre peuple du prêtre et de ses traditions chrétiennes. La suspicion et la hargne contre le clergé n'affecteront point, hélas, que la jeune génération. La majorité des professeurs prétendus catholiques de l'Université de Montréal, me confiera un jour l'un d'eux, sont imbus de cette conviction que nul accès véritable à la culture ne sera possible pour nous, aussi longtemps que l'Eglise ne se retirera point de l'enseignement supérieur. Ce serait par la faute de l'Eglise et de son clergé et de leur sévérité morale que nous seraient interdits les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature contemporains, réputés suspects pour la foi. Interdits également et pour les mêmes motifs tant de films de la « nouvelle vague », mais chefs-d'œuvre qui ne peuvent paraître sur nos écrans qu'odieusement déformés par une censure janséniste.

Demi-catholiques ou agnostiques trouveront malheureusement d'autres tribunes encore plus généreuses largement ouvertes à leurs déclamations déprimantes. L'un d'entre eux en vient-il à soutenir publiquement ses opinions ou ses thèses, aussitôt Radio-Canada va le chercher, l'amène à ses studios, à sa télévision; on lui découvre du génie, on fait un sort à ses élucubrations; un questionneur bien

dressé à ce métier le pousse dans le coin, lui pose les questions les plus perfides, s'efforce, si possible, de lui arracher de plus graves propos. Les journaux s'en mêlent. A peu d'exceptions près, ils feront fête à tous les frondeurs de quelque horizon que ceux-ci viennent. Une tribune, « Opinions de nos lecteurs », s'offre à l'expression des idées souvent les plus saugrenues. Tous les pédants, tous les cuistres et les crétins qui se croient de grosses têtes et qui le croient d'autant plus fermement qu'ils sont seuls à le croire, s'en donnent éperdument. Ainsi feront leur chemin et à foison demi-vérités et opinions superficielles et déroutantes. Et voilà, avec tant d'images plus que lestes, tant de scènes d'alcôve servies par la télévision, un autre poison jeté au cœur de la masse. Et puisque nous en sommes à Radio-Canada et à sa télévision dont je ne veux pas contester tous les mérites, comment ne pas dire néanmoins tout le mal fait à la jeunesse par la chanson érotique, puante souvent de la sensualité la plus désinvolte, chansons de chanteurs sans voix, sans poésie, sans mélodie, mais dont on écorche les oreilles du public à cœur de jour, chanteurs qu'on nous présente comme des vedettes mondiales, des merveilles toujours insurpassées. Vrai fléau des ondes. Un intellectuel japonais, de passage en notre pays, qui aura entendu nos chansons, lu nos derniers romans, fréquenté nos théâtres, nous confiera, lui pourtant païen : « Ce qui m'effraie pour l'avenir de votre jeune peuple, c'est que vous en êtes déjà à la civilisation de l'érotisme ! »

*

* *

Que je voudrais en avoir fini de l'analyse de cette crise religieuse. Analyse pénible, accablante. Je manquerais pourtant à la loyauté de mes convictions, si je n'ajoutais

une autre cause, une autre explication de notre mal profond: la forme d'Action catholique proposée à notre jeunesse et vécue par elle depuis plus de vingt-cinq ans. Question délicate, je ne l'ignore point. Maintes fois, dans mes écrits et discours, avec précaution et tremblement, j'ai dénoncé le mal. J'en entretenais autrefois l'archevêque de Rimouski, Mgr Courchesne, qui partageait mon anxiété. Je m'en suis ouvert un jour, dans une longue lettre à un autre et haut personnage ecclésiastique. Faut-il parler ici de culpabilité, de malfaisance volontaire ? Y aurait-il eu, au début, ainsi que le pensait le cardinal Villeneuve, un peu et même beaucoup de *congrégationnisme*: rivalité d'une ou deux congrégations désireuses de s'emparer de la jeunesse au détriment d'une autre, et de substituer sa spiritualité à une autre spiritualité ? La plupart des aumôniers de l'Action catholique appartenaient à l'élite de notre clergé. Ils espéraient donner au Canada français une génération nouvelle, animée du plus pur esprit chrétien. Leur faute aurait-elle été, s'il y eut faute, de suivre des directives venues de plus haut ? Au vrai, que leur manquait-il ? Des laïcs d'action catholique leur ont reproché parfois leur manque de formation intellectuelle. Disons, pour notre part, qu'il leur manquait une philosophie et une théologie plus éclairées. Ils se sont révélés impuissants à faire la synthèse du naturel et du surnaturel, du terrestre et du spirituel, du temporel et de l'éternel; ils n'ont pas aperçu la double vocation du chrétien: celle de chrétien, mais aussi celle de l'homme et qu'il fut homme avant d'être chrétien. Et comment ces simples vérités se seraient-elles offertes à leur esprit ? Fils d'un peuple par trop dépourvu de conscience nationale, ils tenaient pour si peu les valeurs morales, spirituelles incarnées dans l'âme de leur petite nation, qu'en tenir compte n'en valait pas la peine. Ils n'ont rien vu du milieu à la fois privilégié et périlleux où leur

jeunesse aurait à vivre son catholicisme, rien par conséquent des grandes tâches qui s'offraient à elle, tâches politiques, économiques, sociales, culturelles, rien de la mission d'un peuple catholique en Amérique du Nord, du rôle insigne de témoin de sa foi qu'il y pourrait tenir. Tant de petits docteurs, de faux maîtres, au surplus, persuadés que notre survie touchait à sa fin, s'appliquaient à nous rapetisser, à biffer notre passé, à nous dénier tout rôle, toute vocation en ce monde. Et c'est ainsi qu'on inclina vers une sorte d'angélisme et qu'on vit éclore le plus irréal des catholicismes, un catholicisme d'astrologues sans prise sur la jeunesse. On ne parla plus que d'Eglise universelle, comme si l'Eglise canadienne n'en était point partie et que le devoir premier ne fût de rénover l'Eglise sur la terre où l'on a les pieds. Certes, l'Eglise n'est pas ni ne peut être nationale. Elle ne peut toutefois ni vivre ni agir en marge de la nation pas plus que le levain à côté de la pâte. Et sans doute ne faut-il jamais oublier le caractère universel d'une Eglise catholique. Encore ne faut-il non plus oublier que cette Eglise s'incarne résolument en quelques pays qu'elle se trouve. Elle ne rencontre point partout le même peuple, les mêmes structures politiques, économiques, sociales, culturelles. Elle n'oublie point pour autant la tâche transcendante de ses fils qui consiste en l'aménagement des structures de chaque Etat ou nation, en vue de lui faciliter sa mission d'enseignante de la Vérité et de dispensatrice de Vie. On ne déshumanise point le catholique impunément. « La grande faiblesse d'un certain christianisme, note quelque part Gustave Thibon, c'est d'avoir cru, plus ou moins implicitement, que les réalités surnaturelles dispensent de ce qu'en réalité elles présupposent. C'est ainsi qu'on brouille la terre et le ciel, qu'on trahit à la fois le ciel et la terre. » Henri Massis, dont j'aime citer le beau livre, *De l'homme à Dieu*, écrit, de son côté (p. 349): « Le

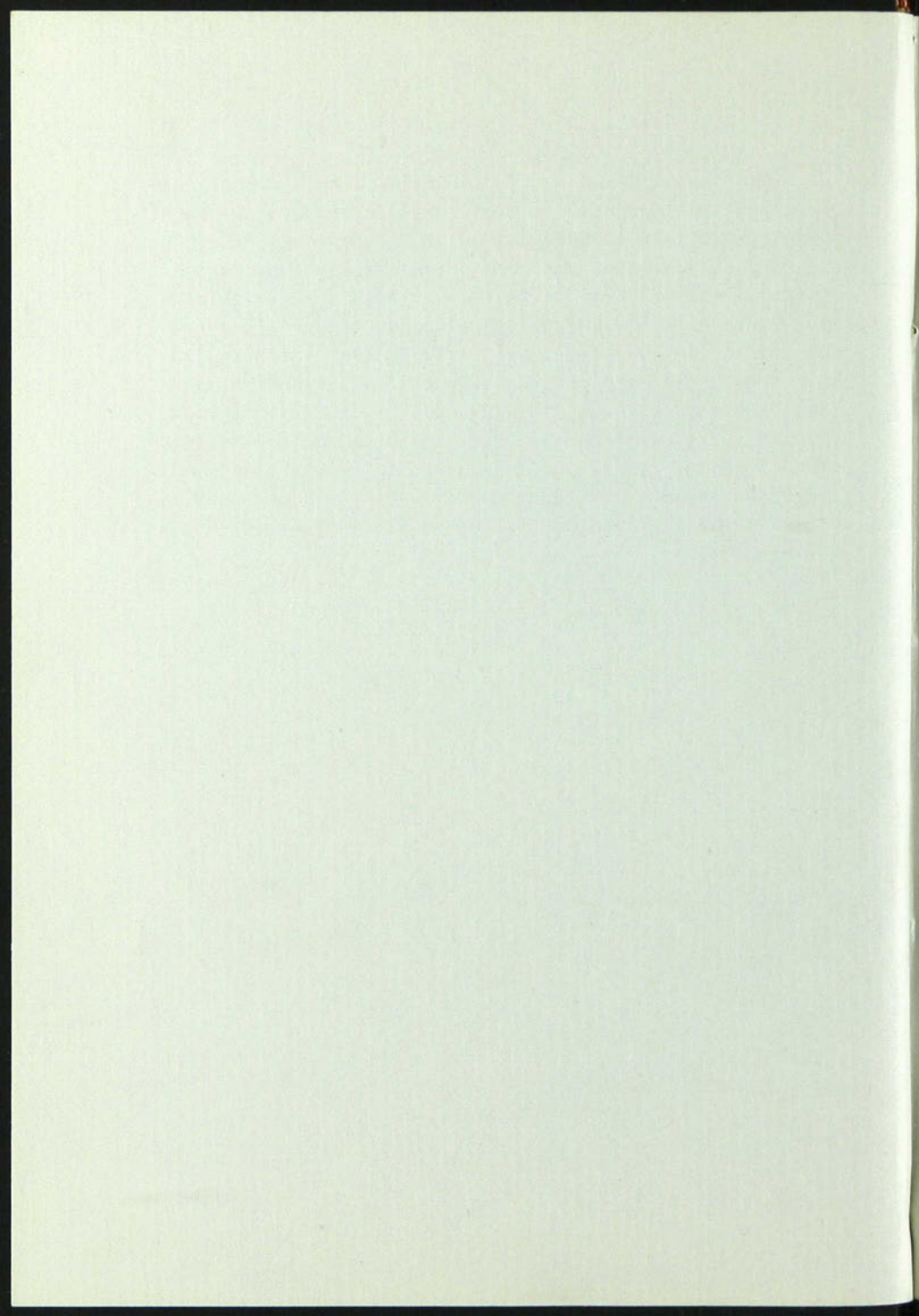
plus grave des maux dont la foi est aujourd'hui atteinte, ne serait-il pas ce péché d'idéalisme qu'on trouve déjà au fond de l'hérésie manichéenne, hérésie selon laquelle tout ce qui appartient au monde des corps est foncièrement mauvais ? » Notre religion est une religion d'incarnation. Nos aumôniers de l'Action catholique l'ont trop oublié. Le Verbe lui-même s'est fait chair; et il a voulu la résurrection des corps pour bien établir que l'homme n'est point purement *spirituel*, mais créé pour retrouver un jour, transfiguré, l'inséparable compagnon de son âme, celui que Bossuet appelait: « Mon cohéritier ». Mieux que beaucoup de directeurs d'âmes d'aujourd'hui, Péguy comprenait, sentait le mystère de l'Incarnation: « L'incarnation, a-t-il écrit, n'est qu'un cas éminent, limite, un suprême ramassement en un point de cette perpétuelle inscription, de cette toute mystérieuse insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, qui est le gond, qui fait l'articulation de l'organisation de toute vie humaine. »

Désastreuse théologie que ce « surnaturalisme » prêché à deux ou trois générations de collégiens et de collégien-nes ! Catholicisme trop abstrait, trop irréel, il ne colla point — qu'on nous passe le mot — sur l'humain, étant trop inhumain, ou, du moins, ce catholicisme ne survécut point à l'adolescence. Mgr Courchesne, l'archevêque de Rimouski, demande un jour à ses grandes filles: « Pourquoi n'emportez-vous, dans le monde, l'esprit d'action catholique qu'on vous a inculqué au couvent ? » — « Parce que, lui fut-il répondu, ça nous paraissait du catinage. » Forme de catholicisme qui ne pouvait produire que des désadaptés ou désaxés en série, une jeunesse qui ne se crut nulle tâche temporelle en son pays parce qu'on n'avait pas cru opportun de les lui indiquer: jeunesse morose qu'aucun souffle ne parvint à soulever, jeunesse s'estimant

malheureuse d'être née où elle était née, n'y apercevant nulle cause pour laquelle il valût la peine de vivre. Surtout n'imaginons point l'angoisse d'un Julien Green, angoisse d'être au monde, mais tristesse d'être né en telle partie du monde. Jeunesse, enfin, dirai-je pour achever de la définir, qui ne sachant que faire de ses forces exubérantes, ne pouvait que les tourner à la révolte. Seuls quelques individus plus robustes ont pu survivre au poison: parmi ceux-là surtout, des jeunes de la JOC ou de la JAC qui, pour être plus en contact avec le concret, ne pouvaient échapper à son étreinte. J'osai l'écrire à ce haut personnage dont je parlais, il y a un instant: « Notre Action catholique, non seulement n'a point produit des hommes, ni des Canadiens français; elle ne nous a pas même donné des catholiques. » Que de fois ai-je entendu nos meilleurs laïcs, des prêtres, des religieux, voire des évêques, s'écrier au milieu de nos tristes tourmentes: « Où est-elle cette élite nouvelle qu'on nous avait tant promise ? »

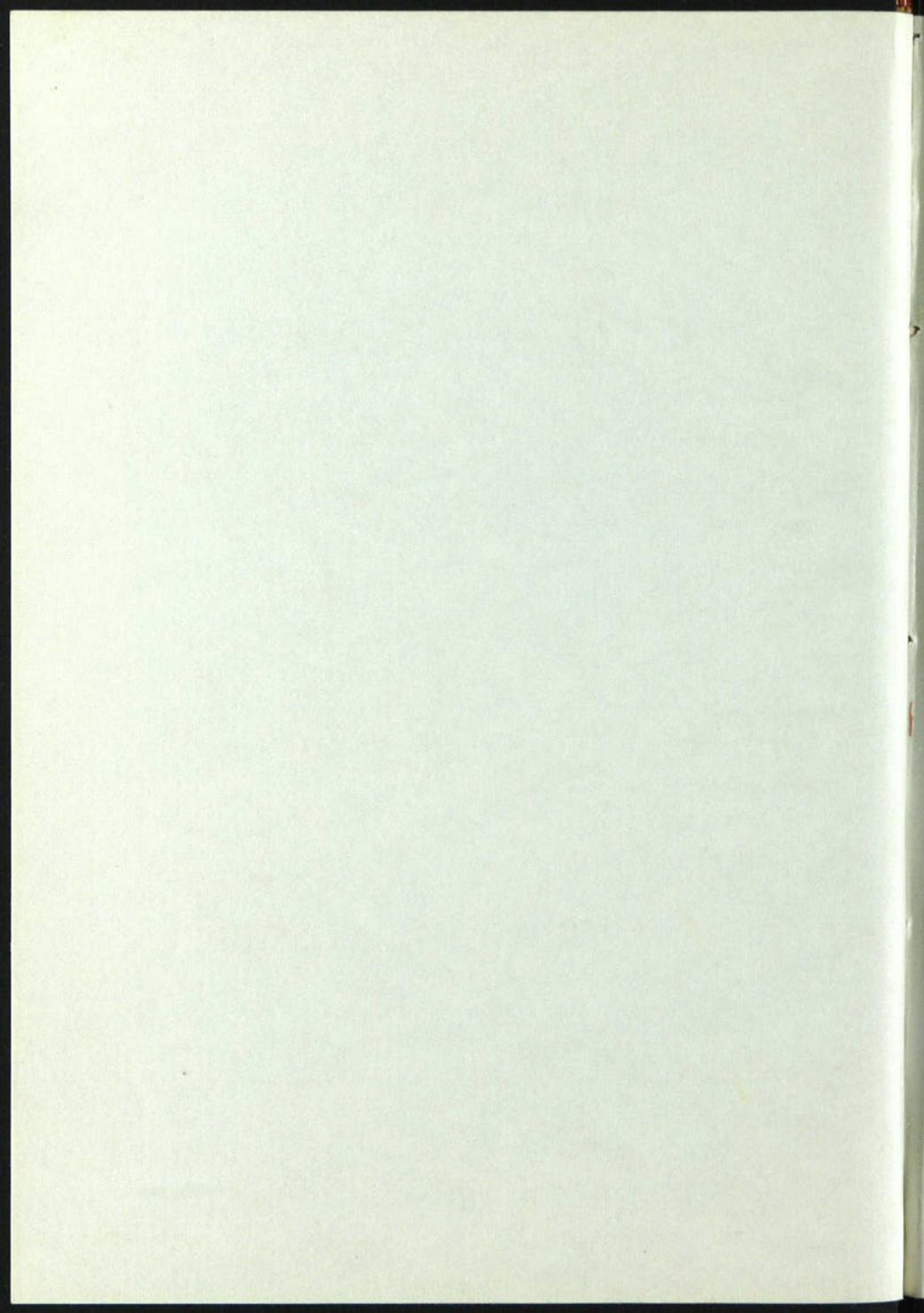
La révolte de la jeunesse devait se produire où elle se sentirait le plus gênée: dans la morale et dans la foi. En ces domaines, crise trop réelle pour être niable. Dans la jeunesse des collèges ou des universités, il n'est pas rare, me rapporte-t-on de ces milieux mêmes, que des adolescents de 16, de 17 ans, cambrés devant leurs camarades, leur jettent à la figure: « Crois-tu en Dieu, toi ? En es-tu encore là ? » Des prêtres, des religieux enseignants, des religieuses des collèges secondaires de filles sont venus le dire à la télévision: « Le mal de l'incroyance est alarmant chez les jeunes. » Pour s'en assurer, il n'est besoin que de se rappeler quelques articles de journaux étudiants. Bravades de petits anticléricaux qu'on dirait d'une *Cité libre junior*. Pose, fanfaronnade ? Besoin de se justifier, de cacher le fond de son âme pas toujours beau ? Peut-être

un mélange de tout cela. Mais, néanmoins, phénomène stupéfiant, douloureux. Ailleurs, en Afrique, en Amérique latine, partout où le péril communiste montre sa face grimaçante et partout où les jeunes peuples se sentent angoissés par les problèmes de leur avènement à l'âge adulte, leur jeunesse catholique, à l'appel de ses chefs, de ses missionnaires, se hâte à former des élites. Pour le jour de l'indépendance, elle se prépare à tenir les leviers de commande. Ici, au Canada français où l'on rêve aussi d'indépendance, pourquoi faut-il que par la carence peut-être de sa jeunesse, la masse du peuple ignore tout des servitudes politiques et économiques qui écrasent sa province et par contrecoup mettent en danger son état social et son avenir culturel ?



CHAPITRE III

RESSAISIE POSSIBLE?



« Est-il possible de ressaisir la jeune génération ? », me demandait récemment un homme politique, inquiet lui-même sur le sort de ses propres enfants.

Oui, ai-je répondu, ne m'étant jamais connu nulle inclination au pessimisme, pas plus qu'à la désertion des tâches difficiles. En mettant les choses au pire, le problème revient à se poser cette question: cet enfant ou cet adolescent d'aujourd'hui, que l'on compare disgracieusement au *jeune animal élevé dans un ranch*, le christianisme le peut-il ressaisir ? Peut-il encore civiliser ce jeune barbare ? Et pourquoi point ? Depuis quand le christianisme aurait-il perdu ses vertus primitives, celles qui ont leurs sources en Dieu même, en la croix du Christ ? Il y faudra toutefois mettre le prix, c'est-à-dire beaucoup d'intelligence, beaucoup de persévérance, beaucoup de prières. Un monde à certains égards nouveau est à conquérir. Il importe de mettre le cap sur la bonne étoile, savoir ce que coûte une conversion et comment on l'obtient, puis ne se laisser décevoir, dans la suprême aventure, ni par les vents contraires, ni par des voiles souvent déchirées.

Les pages qu'on va lire ne prétendent nullement à construire une apologétique nouvelle pour une nouvelle espèce d'hommes. On le sait, au surplus, il n'existe point d'apologétique stéréotypée. Chaque homme de chaque siècle, de chaque époque, de chaque classe sociale, de cha-

que âge, exige une présentation de la Révélation qui réponde à ses exigences, à son tour d'esprit, à l'atmosphère, aux philosophies régnantes. Quel serait donc mon humble dessein ? Tout uniment essayer de comprendre ce « monstre » qu'est pour beaucoup la jeune génération, puis m'efforcer de la désabuser de ses inadmissibles prétentions, de ses préjugés souvent puérils. Peut-être même souhaiterais-je l'exorciser des démons qui l'infectent.



Quelle illusion à détruire, en premier lieu, dans l'esprit de la jeunesse d'aujourd'hui ? Peut-être celle-ci qu'avec elle serait venue au monde une autre espèce d'homme. On dissertera tant que l'on voudra sur la mue du monde et de la société. En un certain sens, le monde d'hier, l'homme d'hier sont morts. Mais plus j'ai vécu, plus j'ai découvert qu'en dépit des ombres et lumières dont la science contemporaine veut entourer la connaissance de l'homme, *l'homme fondamental* n'a pas substantiellement changé. « La forme d'une ville, écrivait Baudelaire, change plus vite que le cœur d'un mortel. » « Pas plus d'ailleurs que l'esprit de l'homme n'est le produit de l'évolution de la vie, il n'est dépendant de l'évolution de la technique », dit, pour sa part, le Père Daniélou. Et il ajoute : « On trouve autant d'intelligence dans les peintures rupestres du sixième millénaire, que dans les dernières réalisations de l'art non-figuratif. » Est-ce bien la première fois d'ailleurs que l'homme se croit homme nouveau ? Il paraît qu'au milieu du quatorzième siècle l'homme se croyait déjà d'une espèce nouvelle. Il rêvait de réformes ; il attendait un renouveau, se persuadait que faire du nouveau était chose nécessaire. En croirions-nous Emile Faguet, l'homme

du XVIII^e siècle, du siècle des *lumières*, se croyait aussi un homme nouveau. Il avait rompu avec toutes les traditions et n'en voulait pas avoir. Il n'y a eu de nos jours ni révolution ni évolution de l'espèce. L'homme d'hier est mort en quelques-unes de ses contingences; il subsiste en son essence, tel qu'à son origine, corps et âme, non pas l'un à côté de l'autre, mais entremêlés, liés l'un à l'autre: *corpus animatum*, comme disait l'antique sagesse. L'un et l'autre avec des facultés propres, mais facultés qui n'agissent point séparément, mais se prêtent un mutuel secours. L'homme, un être où nécessairement l'âme, partie supérieure et spirituelle, domine, vivifie, coordonne, informe le tout, lui confère son unité. Cet homme fondamental, impossible de le bien concevoir néanmoins, sinon comme un grand blessé. Blessé de par le péché de l'ancêtre de la race, incrusté dans sa chair: blessé non foncièrement, mais atteint dans le merveilleux équilibre qui primitivement était le sien: le corps soumis aux lois de l'âme, l'âme elle-même soumise aux lois de Dieu. De par un magnifique privilège de la libéralité divine, l'homme possédait cet équilibre stable. Équilibre qu'il a perdu. On peut nier, sans doute, le péché originel. En notre époque moderne, que ne nient-on point ? Nier est facile; justifier sa négation l'est moins. « Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas »... disait Pascal. « Incompréhensible, ajoutait-il, que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas. » Le même Pascal a encore écrit: « Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine [la transmission d'un péché commis, il y a six mille ans, avant qu'on fut en être]; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est incon-

cevable à l'homme. » Que de fois le grand écrivain est revenu sur le sujet: « Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel... Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientus est hominibus*. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. » Sur ce sujet, Bernanos s'est montré encore plus catégorique: « Sans le dogme du péché originel, je ne croirais pas, affirmait-il à la veille de mourir — ce qu'il traduisait dans ce paradoxe pascalien —: Il est beaucoup plus grave, ou du moins plus dangereux pour l'homme de nier le péché originel que de nier Dieu. »

Quelle sera donc la tâche souveraine de l'homme, sans laquelle l'homme n'est plus homme, ou n'est plus, à tout le moins, qu'une ombre d'homme ? Reconquérir à tout prix son équilibre. Suprême consigne ! Et voilà pour dissiper une autre illusion de la jeunesse: l'illusion de sa fausse liberté. Liberté ! De quel autre mot, en ces derniers temps, a-t-on davantage abusé ? L'homme était né libre. Splendide privilège ! « Le libre arbitre, confesse Bossuet, dans ses *Elévations sur les mystères*, est un des endroits de l'homme où l'image de Dieu paraît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît, parce qu'il n'a besoin de rien et qu'il est supérieur à tout son ouvrage: qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand: qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable et une admirable participation de l'être divin. » Donc, j'étais né libre. A la cime de sa création, Dieu avait voulu un être qui pût lui rendre un autre hom-

mage que l'hommage muet de la nature matérielle, même celui des espaces infinis « dans leur silence éternel ». Qui ne se rappelle ici la célèbre réflexion de Pascal: « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Car tout cela est d'un ordre infiniment plus élevé. » Libre, le suis-je encore ? Hélas, je ne suis qu'une image ou une ressemblance bien imparfaite de Dieu. Dieu ne peut vouloir le mal. Je puis le vouloir. Entre mes mains réside toujours la terrible option: faire comme Dieu et ne vouloir que le bien; être grand ou être petit; faire quelque chose de ma vie ou n'en faire rien. Donc ce pouvoir, hélas, est le mien ou plutôt cette faiblesse est mienne: dégénérer de ma vraie nature, de ma beauté. Faire mauvais usage de mon libre arbitre, de l'option illicite, mon déséquilibre m'y peut incliner.

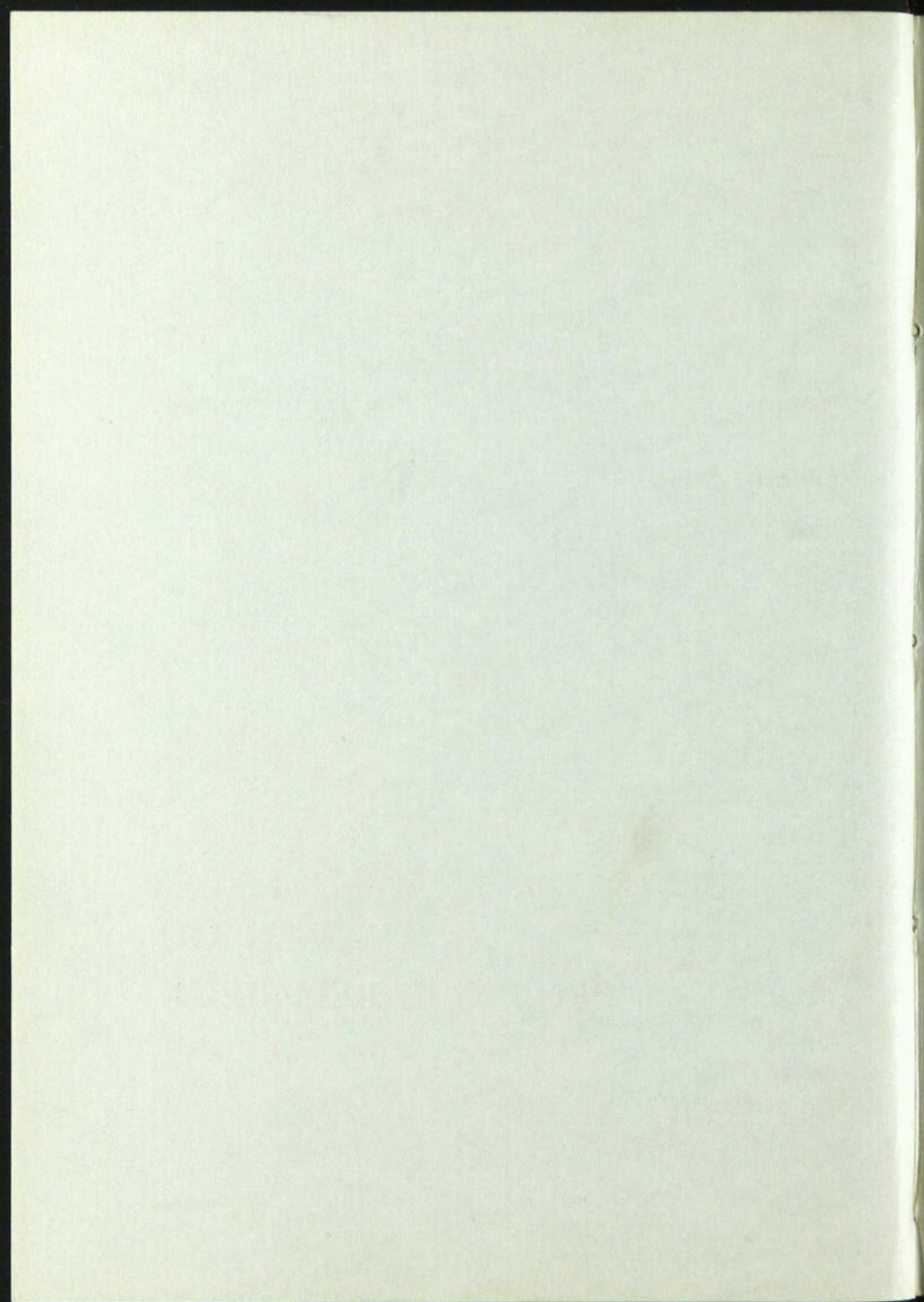
Problème angoissant. Rester homme, toujours pleinement et bellement homme, est-ce possible à l'homme depuis la chute ? En d'autres termes, reconquérir l'équilibre primitif, entreprise chimérique ou entreprise à tenter ? Sur les ravages de la révolte d'Adam et sur les suites fatales en toute sa descendance, on retiendra encore un mot émouvant de Bossuet, dans les *Elévations sur les mystères*: « Enfants de la révolte, nous la portons en nous: cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. » Convenons-en: il y a quelque part de nécessaire dans la destinée de l'homme. Il n'a pu choisir de naître ou de ne pas naître. Il n'a pu choisir ni ses parents, ni son pays, ni sa culture, ni son temps. En sa chair, il se sent porteur d'hérités bonnes ou mauvaises; de tous côtés

des influences où le bien se mêle au pire l'enveloppent. Pourtant, en dehors de ces nécessités et malgré elles, l'homme normal se sent libre. Et il l'est même malgré lui; même s'il tente d'étouffer sa liberté, même s'il la nie. La négation n'est alors que le signe d'un mauvais choix. A lui donc cet espoir, cette grandeur, de surmonter le fatal nécessaire, voire de l'utiliser à ses fins. A l'homme l'insigne privilège de rebâtir de ses mains, de son intelligence, de sa volonté, avec l'aide de Dieu, s'il le veut bien et s'il est chrétien, son équilibre. A lui de se refaire en son intégrité, en sa beauté première. Et pour ce, je ne propose ni méthode absconse, ni recette magique. Un vieux mot me suffira: *éducation*. Et ne vous étonnez point qu'à ce mot un prêtre en ajoute un autre, un qualificatif, et il ne s'en excuse point. Il fut douze ans éducateur dans un collège; il croit savoir les moyens et les ressources de certaines formules ou lois éducatives; il a beaucoup aimé la jeunesse; il s'accorde quelque expérience de la vie; il a suivi bien des hommes dans leur carrière; il a appris comment l'on gâche sa vie et comment l'on en fait un chef-d'œuvre. N'allez donc pas vous étonner si carrément, sans fausse timidité, il vous propose une éducation, non n'importe laquelle, mais une éducation vigoureusement chrétienne, c'est-à-dire selon les principes et la pédagogie établis par Dieu. Pétri par son Créateur, l'homme était né équilibré; les mêmes mains peuvent le pétrir de nouveau.

Mais je vois venir les objections. Il convient d'y accorder un chapitre spécial.

CHAPITRE IV

EXAMEN DU PROBLÈME RELIGIEUX



Education chrétienne ! Ce grand mot lâché, je vous en prie, ne fermez pas ce livre. Je ne vous demanderai rien d'une longue méditation. Rien, en tout cas, de celle d'un fantassin de l'armée d'Athènes qui avait nom Socrate et qu'on vit, un soir, immobilisé, fasciné par le soleil couchant et qu'on retrouva, le lendemain matin, au même lieu, toujours méditatif, appuyé sur son javelot. Non, vraie ou fausse, l'anecdote n'est pas faite pour les gens pressés. J'aimerais pourtant vous proposer quelques sujets de réflexion, et pour commencer, je souhaiterais déblayer le terrain, et selon une expression à la mode, tenter une clinique psychologique, faire tomber quelques-uns de vos préjugés, opinions toutes faites un peu à la hâte où s'emmurent trop de jeunes gens de notre temps. J'aimerais particulièrement vous rappeler que vous êtes tous des baptisés. En vous, au plus creux de votre âme, un germe divin réside, d'un dynamisme puissant, qui ne demande qu'à pousser, grandir, mûrir. Il ne vous appartient point de l'arracher où il a pris racine. Né baptisé, quoi que vous fassiez, vous mourrez baptisés.

Tout de suite j'entends quelques-uns d'entre vous me dire: « Qu'importe que nous soyons des baptisés ! Nous n'avons plus la foi. » Plus la foi ! Ces jeunes en sont-ils bien assurés ? On se veut adultes, non conformistes, d'esprit critique, scientifique. Dans le reniement de la vieille

foi, est-on bien sûr de faire acte d'homme, de ne pas céder à une mode, à un snobisme grégaire par trop tenace en la jeune génération ? Avant de se prononcer si catégoriquement sur le problème religieux, le plus grave de ceux qui hantent l'esprit humain, peut-on se rendre le témoignage de l'avoir vraiment étudié, d'en avoir fait le tour en absolue loyauté ? Si quelqu'un se disait chimiste sans avoir étudié la chimie, j'entends le : Holà ! Jean Guilton déplore ces naufrages prématurés de la foi et s'en étonne : « Ce qui m'a toujours surpris, écrit-il dans *Une mère dans sa vallée* (80), c'est que de puissants esprits (et par exemple Alain) n'aient pas honte d'avouer qu'ils ont décidé à jamais de la vérité de la foi à l'âge où l'on émerge de l'adolescence, lourd de révoltes et sans aucun savoir de la religion. Toute la vie se bâtit alors sur un premier refus, qu'on maintient par une sorte de point d'honneur. »

Certes, Dieu me garde d'accabler nos jeunes agnostiques. Je ne sais rien de plus triste que les âmes de ces adolescents et adolescentes dévastées par le doute ou l'incroyance. On dirait des temples désaffectés. Ces jeunes malheureux méritent la charité du chrétien, encore plus du prêtre. Je serais tenté néanmoins de leur faire ces quelques observations : le problème religieux engage trop l'homme et son avenir. Quel esprit sérieux le peut prendre à la légère ? On ne tranche pas l'existence de Dieu avec la placidité du mathématicien qui achève une équation d'algèbre. Oh ! je le sais, on mise sur l'absence d'une éternité. Mais s'il y en avait une. Qu'est-ce que ce petit bout de vie qui nous a été consenti en regard de cette durée qui n'aura pas de fin ? A cette éternité, d'ailleurs, des milliards d'hommes avant et après le Christ ont cru. Parmi ces croyants j'aperçois des grands, de très grands esprits, au moins nos égaux, mes jeunes amis, à vous et

à moi, en puissance intellectuelle à tout le moins. Ce sentiment unanime de tant d'hommes, parfois de génie, n'éveillerait-il un brin d'inquiétude dans l'âme des adolescents que vous êtes ? Hélas, on se pique d'esprit scientifique et l'on se comporte aussi légèrement à l'égard d'une donnée de la plus haute importance contre quoi l'on serait bien incapable de justifier sa négation.

J'entends me garder de tout raisonnement qui pourrait paraître vif, offensant. J'abhorre le témoignage de la trop bonne conscience. « La force, disait Bossuet, est dans la raison tranquillement exposée. » Et ce superbe combattant de tant de controverses contre les protestants et les libertins de son époque a encore écrit à la même page de ses *Elévations* : « Quand vous aurez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est pas par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établie, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ... C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige à nous opposer. C'est ainsi que, sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. » La foi, du reste, n'est pas le produit naturel de l'argumentation la plus rigoureuse, la plus pressante. Je l'ai appris d'expérience. Un jour que je discutais avec un jeune incroyant, j'y mis, malgré moi, un peu de chaleur. En toute incroyance il entre un brin d'orgueil. D'avoir si peu raison, mon jeune visiteur se sentit humilié. Je l'invitai à revenir. Jamais plus je ne le revis. Charles Maurras, presque à la fin de sa vie et à la veille de sa conversion, faisait cet aveu au chanoine Cormier, le prêtre qui l'assista à ses derniers moments : « Il y a huit jours, j'ai reçu d'un religieux que je connais depuis longtemps une longue lettre. Elle contenait dix pages de raisonnements ! Que voulez-vous que je fasse de cela ? » Sur quoi le chanoine conclut, citant un mot de

saint Ambroise: « *Non in dialectica placuit Deo Salvum facere hominem* » — ce qui peut se traduire: « La raison sans la grâce ne peut rien pour le salut de l'homme. » « Les preuves démonstratives de l'existence de Dieu ne convainquent pas l'athée qui pourtant les comprend fort bien et même en admet la rigueur logique. » Réflexion du grand intellectuel qui, dans les *Ecrits de Paris*, rédige le « Dictionnaire critique ». Serait-ce donc, ainsi que le pense l'écrivain, commentant une définition de saint Thomas, que *credere est, cum assensu cogitare*. Traduisons: croire, c'est connaître par le sentiment, le sentiment ayant valeur émotive mais qui se double d'une valeur intellectuelle. Il est curieux, à ce sujet, de relire cette confession de Jacques Rivière, gravement ému par le dogme du péché originel: « Cela est vrai, s'écrie-t-il, je n'y puis rien faire. Je suis pareil à ce que j'écoute, j'avais besoin de cela, je suis cela. Je me reconnais soudain... La profondeur d'un tel dogme, comme de tout dogme catholique, c'est la profondeur où il descend en moi. Vous pouvez le nier avec des mots, avec des rires, mais le soir, au moment de se coucher, l'homme fatigué regarde sa journée et il voit un manque en toutes ses actions, un vide entre ce qu'il a fait et ce qu'il avait résolu de faire... Oui, le péché originel est sur nous. Et il est au monde. Et rien n'en peut guérir que de passer à la vie éternelle. » Poignant aveu de Rivière que j'emprunte à Henri Massis qui ajoute: « On pourrait croire (après cela) Rivière catholique. Mais il n'a pas plus tôt confessé ses raisons de croire qu'aussitôt il se ravise: « J'oubliais, dit-il, la secrète entrave qu'oppose mon cœur à l'achèvement de cette persuasion. » Oui, il est difficile de croire pour qui n'a point le cœur libre, pur. La perte de la foi s'explique par des causes de l'ordre de l'esprit et aussi de l'ordre des mœurs. On peut se corrompre, s'égarer l'esprit à l'école des maîtres dont

nous avons parlé. On perd tout aussi bien la foi par des mœurs dépravées, une crise d'adolescence mal traversée. Peut-il y avoir place pour la foi dans l'adolescent ou dans l'homme où, ce qu'il faut bien appeler *la bête*, règne en maîtresse ? « L'homme-animal, disait saint Paul que je cite de mémoire, ne sent point, ne comprend point les choses de Dieu. » Saint Jean, dans son Apocalypse, prétend avoir vu des hommes qui *habebant characterem bestiae* (qui avaient l'aspect ou le caractère de la bête). On conçoit mal un Gide, un Proust qui portaient, en leur âme, de si abominables tares, se résignant à la foi. Qui ne se rappelle, au surplus, que Bergson, dans son cheminement vers la foi, ne céda nullement pour des preuves métaphysiques ? Donc vaines, ou peu s'en faut, les discussions.

Pour inutile que soit trop souvent la controverse apologétique, il n'en va pas de même néanmoins de l'exposition de la foi, de son contenu, de sa beauté. C'est à quoi je souhaiterais humblement m'employer en quelques pages. La suprême faiblesse des catholiques d'aujourd'hui — oserai-je l'écrire — est de ne plus croire en la vertu conquérante de leur foi. Nos jeunes incroyants — les plus loyaux d'entre eux — n'auront point de peine à en convenir, rejettent ce qu'ils ne connaissent point. Maintes rencontres m'en ont convaincu : leur incroyance a surtout son fondement dans une incroyable ignorance religieuse. Ces adolescents, ces jeunes hommes ne savent rien des vérités fondamentales de la foi. Ils ne connaissent ni le Christ, ni son Père, ni l'Eglise, ni les grandeurs de la vie chrétienne, rien de l'histoire du catholicisme, rien des civilisations sorties de lui, rien de l'exégèse contemporaine, rien de l'actuel mouvement de pensée et de recherches autour de la science capitale, laquelle mobilise cependant quelques-unes des plus hautes intelligences de ce temps. On ne

les prendra pas à lire les Evangiles ou quelque ouvrage scientifique sur les origines du christianisme. Tout cela est classé dans leur esprit au rayon des mythes. Je viens de lire, dans les *Pensées* jusqu'à ces derniers temps inédites de Pascal, cette rude observation à propos des preuves de la religion : « Je ne trouve rien de si aisé que de traiter de roman tout cela. Mais je ne trouve rien de plus difficile que d'y répondre. » Et pourtant, elle est là cette Vérité ! Et je défie bien un agnostique ou un jeune athée d'étudier sérieusement la doctrine chrétienne, dans un bon auteur, pendant un mois ou deux, et de n'en être pas ébranlé, bouleversé. Selon Bossuet, il n'y a vérité, « ni si haute, ni si spirituelle, ni si convaincante ».

Le « Père », par exemple, quand on y croit ou que l'on croit y croire, comment l'imagine-t-on ? Lointain, Dieu solitaire, uniquement occupé de soi-même, trop grand pour se mêler à l'histoire des hommes, à ce petit monde de fourmis qui s'agitent en un coin perdu de la création. Erreur immense qui me remet en mémoire une confiance d'Edouard Montpetit, peu expansif en ces sortes de matières. Il était revenu de ses études en Europe, encore croyant, mais d'une foi passablement effilochée. « Un jour, me dit-il, que je me décidai à prier, je prononçai ces premières syllabes : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » Ce simple mot « Père », redit tant de fois en mon enfance et en ma jeunesse et si machinalement, m'alla droit au cœur, me fut, ce jour-là, une illumination. Nous avons donc un Dieu, notre Dieu, que nous pouvions appeler « Père » et qui voulait qu'on l'appelât « Père ». Et je vis que j'étais son fils, son enfant, et que, lui, le Père par excellence, ne pouvait que s'attacher à moi, m'aimer comme jamais je ne serai aimé. » Et Montpetit de m'ajouter ce mot : « Car enfin qui peut aimer comme Dieu ? »

Qu'eût donc ressenti le même Montpetit si, méditant l'Évangile, il fût tombé sur cette réflexion de Bossuet: « Pour croire tous les mystères que Dieu a faits pour notre salut, il ne faut que croire à son amour; à un amour digne de Dieu; à un amour où Dieu nous donne non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. » Vérité touchante qui fera écrire à Mauriac, dans *Ce que je crois*: « Je crois que je suis aimé tel que j'ai été, tel que je suis, tel que mon propre cœur me voit, me juge et me condamne. C'est de cela qu'il est difficile de se persuader, et qui est vrai pour chaque fidèle en particulier. »

Combien l'on est moins excusable de ne pas connaître le Christ, Fils de Dieu. Celui-là s'est fait chair, a été l'un de nous. Encore cette fois, des textes plus faciles à écarter qu'à récuser, attestent l'événement. Événement unique, transcendant dans l'histoire humaine: la venue de Dieu sur terre. Et qui était-il ? Sous quelle forme s'est-il montré ? Comment n'être pas séduit par ce personnage, né d'une vierge, la petite Marie, elle-même fleur exquise qu'on pourrait dire poussée dans le jeune Eden. Puis, ce Fils de Dieu et de Marie, on sait encore qu'il a surtout aimé les petits, les humbles, les infirmes, les rebuts de la vie; il n'a jamais passé devant une misère sans la soulager, y fallut-il un miracle; homme éloquent, auteur du discours sur la montagne, il parlait « comme jamais homme n'a parlé »; pour le faire mourir on l'accusera d'avoir été un séducteur de foules. Même avant de mourir et même après sa mort, il restera le réformateur qui aura mis fin à l'hypocrisie de la religion extérieure, religion de rites accablants et creux. Il ramènera la religion à l'intérieur de l'homme, en fera l'expression franche et vivante de l'âme. Il restera aussi Celui qui nous aura révélé sur Dieu, sur la fraternité humaine, sur le destin de l'homme, les plus

grandioses et les plus consolantes vérités. Bossuet dira de lui: « Il est tellement homme que nous avons peine à croire qu'il soit Dieu. Et il est tellement Dieu que nous avons peine à croire qu'il soit homme. » Après cela, qui expliquera qu'on se puisse passionner pour un César, un Bonaparte, un Socrate et combien d'autres histrions de la comédie humaine et qu'on ignore celui-là et qu'on n'en veuille rien savoir ? Les vies ou biographies de Jésus ne manquent pourtant point et nullement ennuyeuses: le *Jésus en son temps* de Daniel-Rops que je passai un jour à un professionnel et dont il révolutionna la vie. Citons encore *Jésus* de Jean Guitton, essai de démonstration sur le problème du Christ et propre à satisfaire les plus exigeants; la *Vie de Jésus* de François Mauriac où les lecteurs du grand romancier retrouveront le maître du style et l'homme de foi; l'*Histoire de Jésus* de Giovanni Papini, livre passionnant, d'un réalisme fougueux, œuvre du converti contemporain, qui avoue humblement avoir « offensé Jésus comme peu d'autres l'avaient fait avant lui », mais qui a aussi aimé Jésus comme peu d'autres l'avaient aimé avant lui. « Il est arrivé souvent à Jésus, écrit-il, d'être plus tenacement aimé par ceux qui d'abord le détestaient. » Et il y a surtout le portrait incomparable, le plus vivant du Christ: les quatre Evangiles, œuvres de témoins qui ont vécu avec le Christ, l'ont entendu, l'ont touché; témoins aussi de la première tradition chrétienne. Quatre petits livres sur qui, depuis vingt siècles, l'on s'est acharné, mais qui ont résisté, comme un granit, à tous les coups de pics de la critique même moderne. Quand une fois, dans sa vie, l'on a eu le bonheur de connaître Notre Seigneur Jésus-Christ, dirai-je à mon tour, je n'arrive pas à découvrir par quelles valables raisons on l'abandonne pour aller à Nietzsche, à Paul Sartre, à Simone de Beauvoir, à leurs pareils. Et pourtant, c'est bien pour s'être frottés à ces piètres docteurs de

préférence au Christ, que tant de jeunes esprits de chez nous ont connu le naufrage de leur foi. Car enfin, s'ils l'avaient voulu, autant que ces visages d'apostats, ils auraient pu découvrir, apercevoir la divine figure. Trop de ces malheureux adolescents se répètent les uns aux autres, sur le même ton détaché, sceptique de Pilate: « Qu'est-ce que la vérité ? » Question qui arrache à Papini ces douloureuses réflexions: « Il fut concédé à Pilate, en ce jour de sa vie, de contempler le visage de la Vérité, la suprême Vérité faite homme: et il n'a pas su la voir. La Vérité vivante, la Vérité qui pourrait le ressusciter et faire de lui un homme nouveau, est devant lui vêtue de chair et de simple étoffe, le visage souffleté, les mains liées. Mais il ne devine pas même dans son orgueil quelle surnaturelle fortune lui échoit, fortune que des millions d'hommes lui envieront après sa mort. »

Mais alors, est-on forcé de se demander: si notre jeunesse n'a pas aperçu le vrai visage de l'Homme-Dieu, serait-ce que ses maîtres n'ont pas su le lui montrer ? Faire voir ce visage n'est pourtant pas chose si difficile. Je sais telle adolescente qui, à la suite d'un cours de religion d'une religieuse qui savait parler avec son cœur et sa foi, s'écriait devant moi: « Oh, Celui-là, il m'emballe ! » Et Celui-là, on sait qui il était. Et Celui-là encore, combien l'ont senti près d'eux, en eux, au moins une fois en leur vie et en ont gardé un indéfinissable ravissement ! Je me rappelle, en ce moment, ce passage de François Mauriac dans son *Ce que je crois*: « Si Claudel ne s'était pas trompé, ce dimanche de Noël, lorsqu'il pressentit « l'éternelle enfance de Dieu » ? Que de fois l'ai-je ressenti moi-même, à la messe, devant un enfant qui revenait de communier ! Que le Christ soit à la mesure du cosmos, je le veux bien et je m'en désintéresse; mais qu'il vive dans

cet enfant agenouillé devant moi, dont j'aperçois la nuque mince, et qu'il se confonde avec lui, et qu'il soit lié à ce petit d'homme par une ressemblance qu'un adulte a peine à concevoir, c'est la vérité incroyable à laquelle je crois et qui me bouleverse. » Aux maîtres, aux prédicateurs, à tous, il faudrait la foi brûlante de Paul de Tarse, ce passionné, le plus grand peut-être de ceux qui ont passé sur la scène de ce monde. Comme il a su parler du Christ, lui ! Chef de file des convertis, nul n'était moins fait pour une conversion. Avec quel fanatisme, quelle rage orgueilleuse il se cramponnait à ce qu'il appelait « les traditions de ses pères ». Un jour il a vu le visage du Christ; il a entendu ses reproches. A l'instant, le fanatique s'est senti retourné, au point qu'il deviendra le plus haut génie de la mystique chrétienne. Qu'on me pardonne cette petite confidence et cette digression: pauvre petit prêcheur moi-même, comment ai-je pu parler convenablement de ce grand qui s'appelait lui-même « le plus petit des apôtres » ? L'une des grandes joies de ma vie m'est venue le jour où un jeune prêtre d'un collège où j'avais prêché une retraite, m'écrivit: « Grâce à vous, j'ai appris à aimer saint Paul. » Veut-on s'éprendre du Christ, sentir comme il est proche de nous, l'on pourrait encore méditer cette pensée de Pascal: « La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère, sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons Dieu et notre misère. »

Est-ce là tout le visage du Christ ? Ne nous eût-il laissé, donné que son Eglise, qu'il mériterait l'universelle reconnaissance du Monde. Oui, l'Eglise, beaucoup plus que l'une de ses fondations: la propre fille de Notre Seigneur Jésus-Christ, j'oserais même dire sa face visible. Hélas,

cette face auguste, la connaît-on mieux que celle du Père et celle du Fils ? Faut-il rappeler, encore une fois, la caricature que se font de l'Eglise trop de jeunes gens ? Dans le beau visage, reflet de la beauté divine, ils ne voient que les verrues : souvenirs de parents mal édifiants, de mœurs graveleuses, souvenirs de chrétiens d'allures trop libres quoique dévots, souvenirs de quelques prêtres qui leur ont déplu par leur insincérité, leur tiédeur, peut-être leurs vices ; souvenirs de messes trop longues, de prédications ennuyeuses, de dévotions auxquelles ils n'ont rien compris. Confusion surtout du clergé et de l'Eglise dont pourtant le clergé n'est qu'un élément, même s'il en est le principal. L'Eglise est bien autre chose. Un mot de Bergson se glisse sous ma plume : « Tout ce qui a été fait de bien dans le monde depuis le Christ et tout le bien qui se fera, s'il s'en fait encore, aura été fait et se fera par le christianisme. » Par l'Eglise, aurait pu dire Bergson. Pour qui avance dans la vie et a pu être le témoin des agitations des hommes et des peuples, et, par exemple, de l'écroulement d'au moins trois empires en quelques années, quelle figure prend l'Eglise, même pour l'incroyant ? Nul œil ouvert ne peut point ne pas discerner, en elle, même en notre époque contemporaine, la réalité dominante, l'indestructible institution, la plus bienfaisante. Au-dessous d'elle et autour d'elle, qu'aperçoit-on ? Une pauvre humanité qui, pour avoir voulu se passer de Dieu et de son Eglise, s'amuse, se débat dans toutes les orgies de la pensée, ruine, l'une après l'autre, ses civilisations. Perpétuellement à la recherche d'une paix introuvable, elle ne sait plus qu'inventer pour s'abîmer dans un épouvantable cataclysme. Pendant ce temps-là, l'Eglise reste inchangée, toujours capable de rajeunissement, ne lâchant rien de sa Vérité. Car son message est toujours là. On en peut contester l'origine divine ; on ne saurait contester que, par ce

message et par lui seul, les hommes ont appris l'étonnante vérité qu'ils sont tous frères parce qu'ils sont fils d'un même Père. Le message a encore appris à tous, aux plus miséreux, aux plus désespérés, que Dieu est père pour eux, autant sinon plus que pour les puissants; et les plus petits et les plus gueux peuvent prétendre à un merveilleux destin. Le code moral de l'Eglise est aussi toujours là. Il préserve le sens de Dieu, et du même coup, le sens du monde et le sens de l'homme. C'est par lui que l'homme a gardé conscience de sa dignité, qu'il reconnaît en soi la primauté de l'esprit: ce qui l'empêche de devenir l'animal le plus dangereux de la création. Toujours, par ce même code, les civilisations agonisantes peuvent encore se guérir et retrouver une nouvelle jeunesse. Bref, l'Eglise peut lancer ce défi à tous les humanitarismes, à toutes les sociétés des nations; nul n'a aimé comme elle ni n'aime comme elle et d'un amour égal, tous les peuples, et de l'amour le plus désintéressé et le plus élevé. Au Canada français, nous pensons beaucoup, de ce temps-ci, aux structures politiques où nous pourrions vivre notre demain. Pensons-nous, avec autant d'anxiété, aux structures spirituelles qui s'offrent à nous, déjà toutes faites, et dont nous ne pourrions nous passer sans tout gauchir ?

Il y a de petites choses dans l'Eglise. Mais il y a assez de grandes choses pour faire oublier les petites choses. On l'a dite déchue de la pureté ou de la sainteté de ses grandes époques. C'est déjà avouer qu'elle n'est pas uniquement divine, mais aussi humaine en ses fidèles. Car, en définitive, qui la souille cette Eglise ? Les laïcs s'en prennent volontiers aux clercs; et ils n'ont pas entièrement tort: *quand le sel s'affadit...* Mais les laïcs sont aussi de l'Eglise et sont l'Eglise. Faite pour les hommes, l'Eglise est aussi faite des hommes. Elle n'est pas hors de l'homme;

elle est dans l'homme. Qu'y jettent les laïcs de si lumineux et de si pur ? Plutôt que de parler de responsabilité partagée, j'aime mieux, pour ma part, me rappeler que l'Eglise sort toujours grandie de ses épreuves et de ses misères. Et je me sens heureux de penser qu'elle vit actuellement une des grandes périodes de son histoire: période d'apostolat en tous les pays infidèles, auprès des masses sans foi. Apostolat missionnaire, élan merveilleux, empreint d'héroïsme, qui fait penser aux premiers siècles de l'établissement de l'Evangile et aux siècles de la conversion des barbares. En maints pays catholiques, dont le Canada français, c'est à qui donnerait le plus généreusement aux missions la fleur de sa jeunesse. Jamais, non plus et peut-être à aucun des siècles de son histoire, sauf à l'ère des martyrs, jamais l'Eglise n'a canonisé autant de saints, et des saints modernes et même contemporains, et non des saints forgés à la hâte et en série. Je pense à la rigueur, je devrais dire à l'extrême rigueur, qui préside aux procès de béatification et de canonisation. Imaginons les mêmes règles appliquées aux grands hommes que les peuples font entrer dans leurs Panthéons. Combien de ces idoles ne franchiraient jamais la porte sacrée ! Un jour, sans doute, nous comprendrons qu'il n'y a de valable et de grandeur ici-bas pour les hommes, et de valable au-delà de la vie, que d'avoir servi l'Eglise et qu'il n'y a pas de plus grand amour sur cette terre que d'avoir aimé Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, les âmes.

Je viens d'écrire sur de si graves sujets: le Père, Notre Seigneur Jésus-Christ, l'Eglise, de bien pauvres pages. On voudra croire que je m'en rends compte. Bossuet s'étonne, après saint Augustin, que, pour montrer aux Juifs le Christ, il ait fallu le doigt de Jean le Baptiste: « Faut-il quelqu'un qui nous dise: voilà le soleil ? Le bel astre n'attire-t-il pas

assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? » Il fallut pourtant ce petit flambeau « ardent et luisant » qu'était Jean. Quel glorieux sort, pour mon petit doigt, s'il avait pu montrer, à la nouvelle jeunesse, ne serait-ce que l'ombre de ce Dieu qui se tient au milieu de nous et que nous ne connaissons pas : *Qui stetit medium vestri et quem vos nescitis*. Il n'est pas facile, pour un vieillard, de suivre la pensée marchante et d'en trouver le langage. Bien d'autres objections ou difficultés arrêtent, je le sais, l'élan de la jeunesse vers la foi. Ces autres objections, je voudrais en repasser quelques-unes.



Un jeune étudiant me dit : « Chez nous on récitait le chapelet, le soir, en famille. Cette pratique m'a paru insipide et m'a dégoûté de la religion. Répéter cinquante fois la ritournelle d'un « Je vous salue, Marie ! » Et l'on abandonne la foi pour si peu de chose. J'ai simplement répondu à cet étudiant : « Vous, les jeunes amoureux, vous pourriez dire, dans l'un de vos transports, combien de fois, à une petite personne humaine : « Je t'aime, je t'aime ! » Et vous seriez capables de lui seriner tous les noms des végétaux et de combien de petits animaux : « Mon petit chou ! Ma petite chouette ! etc., etc., etc., etc. » Mais le plus distrait des incroyants ne peut-il tout de même se faire une image de la Vierge idéale que fut la petite femme de Nazareth, puis de Bethléem, puis de Nazareth encore, puis de l'immense drame du Calvaire ? A cette femme unique au monde, serait-il si fastidieux de lui adresser, même cinquante fois et plus, le salut de l'ange lui annonçant le choix divin, un nouveau printemps dans l'histoire humaine ? Emu devant la conception du Fils par la Vier-

ge, Bossuet, qui n'était ni un simple d'esprit, ni un bigot, s'écrie: « Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre: c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente » (*Élévations*, 447).

Dégoûtés de certaines formes de catholicisme, quelques jeunes catholiques ne seraient pas éloignés de s'appliquer un propos des adolescents et adolescentes de Jean Anouilh et de s'écrier: « Grandir c'est rester petits ». Pour combien, pratiquer sa foi, c'est se diminuer, se rapetisser. Ils ont connu des chrétiens tièdes, des chrétiens à compartiments: fidèles pratiquants, mais amoraux dans les affaires, dans toute leur vie publique. Et ils concluent contre la pratique religieuse, sinon contre la religion. Ces raisonneurs seraient-ils si fiers de leur raisonnement ? Serait-ce à cause de leur foi, à cause des sacrements que ces chrétiens sont tels ? Des prêtres sont mal édifiants, serait-ce à cause de leur sacerdoce ? Que prouve la trahison de Judas contre la divine pureté du Christ ? On retrouverait peut-être, en ces propos légers de nos jeunes méprisants, la funeste influence de Montherlant. Le célèbre dramaturge n'a pas été seulement l'éblouissant auteur de *Fils de personne*. Peu d'auteurs contemporains, autant que lui, se sont appliqués à rapetisser le catholicisme, religion de Midinettes. Son œuvre trop souvent n'en représente qu'une caricature. Il n'y a vu que les faiblesses, les contrefaçons des demi-chrétiens. N'en déplaise à l'illustre auteur, celui qui a vu les Midinettes de Paris prendre sur leur heure du grand déjeuner pour aller entendre, dans une église, une homélie du journaliste et romancier Pierre l'Ermite, s'est pris à croire qu'il y a quelque chose de fort estimable et

de la vraie foi dans le cœur de ces humbles petites filles. Nous répéterons ce que nous avons dit, je pense: est-ce se diminuer que devenir des fils de Dieu ? Or, c'est pourtant le destin de tout vrai croyant. Le fait n'a rien de fictif, de chimérique. Les chrétiens ne sont pas tous des joueurs de flûte au bord de l'Oronte. L'influx divin agit au fond des âmes qui se donnent la peine de l'accueillir et d'accepter l'incroyable adoption. Il n'y a qu'à regarder autour de soi: le visage de sa mère, de son père, de la jeune fille, du jeune homme capables d'un sourire encore plein de fraîcheur. La race des croyants authentiques n'est pas éteinte.

Autre propos sur les lèvres d'un étudiant: « Ce qui me déplaît dans le catholicisme, c'est son système figé, statique. Tout est réglé, décidé, tranché. Des dogmes, des dogmes, rien que des dogmes intouchables. Pas la moindre place à la recherche. Une foi qui fait des intelligences rouillées. » A ces jeunes déroutés, je réponds parfois ceci: « Mais, mon jeune ami, que faites-vous de ce vaste effort d'intelligence, depuis deux mille ans, pour élucider, expliciter la Révélation ? Depuis saint Paul, en passant par les Pères de l'Eglise, Pères grecs, Pères latins, dont plusieurs étaient des génies, avez-vous compté tous ceux-là qui ont usé leur vie à défendre, à mettre au point le message du Christ ? Connaissez-vous beaucoup de problèmes qui aient agité, passionné autant de grands esprits ? Et que faites-vous de la phalange des théologiens, parmi lesquels un Thomas d'Aquin qui y a déployé son formidable esprit ? Et voyez donc ce qui se passe de nos jours en ce second Concile du Vatican. Sans doute on veut renouveler le visage, la vie intérieure de l'Eglise; mais ces 2,000 évêques penchés sur un seul point de la doctrine: la nature de cette même Eglise, ce spectacle évoque-t-il une croyance figée ?

La seule notion de Dieu, quel océan de vérité à explorer ? Qui comprendra jamais Dieu ? Qui percera, qui saisira jamais la psychologie divino-humaine du Christ ? Que surgisse aujourd'hui un autre Thomas d'Aquin ; nous serons dotés d'une autre Somme ; elle dépassera de haut celle de l'Aquinate, mais ne sera pourtant qu'une élucidation plus éclairante de la même vérité. Non, la foi catholique n'est pas un refuge dans la facilité. Ce que l'on appelle parfois la possession tranquille de la vérité peut être l'assurance joyeuse d'avoir trouvé Dieu. Ce peut être aussi une attitude de tiède, de paresseux, d'ignorant. Quand on marche dans la nuit ou la mi-obscurité, avec la seule lueur d'un cierge, qui ne souhaite mettre la main sur un flambeau ? La foi du chrétien, dit Henri Massis, est « une pensée travaillante ». La foi, j'entends la foi vivante, fait-elle autre chose de nous qu'un être désespérément tendu vers une connaissance toujours plus lucide du Christ et de son inaccessible perfection ? Angoisse qui ne prendra fin qu'en l'éblouissante vision de l'éternité. En notre monde d'aujourd'hui, surtout en celui-là, un enfant, un adolescent, encore plus un chrétien adulte, peuvent-ils échapper à la confrontation constante de leurs croyances avec les vérités adverses, les morales dissolvantes qui empoisonnent l'atmosphère ? Tourment, qui-vive perpétuel de l'être qui donne à la vie la gravité d'un drame. Je me souviens des belles indignations de Claudel contre ceux qui célèbrent la douce quiétude du croyant. « D'aucuns, disait-il, vont même jusqu'à souhaiter de parvenir à un état si reposant ! Soucieux de quiétude et de peu d'idéal, ils vous confient tristement : « Comme j'envie l'homme qui a la foi ! » Entendez : « Comme cette bienheureuse stupidité, où je l'imagine [le croyant], m'apparaît avantageuse et qu'il doit être agréable de ne plus sentir cet « affreux tourment de la pensée » ! N'allez pas

leur dire que la foi apporte à l'être une vérité travaillante, une discipline qui l'oblige à un incessant effort, car il y va de sa vie même. » Claudel disait encore: « La force du christianisme, c'est tout d'abord qu'il est un principe de contradiction. Ses exigences, en apparences déraisonnables, sont les seules cependant qui soient réellement à la mesure de nos forces et de notre raison. Elles ne mutilent rien, elles sont catholiques, c'est-à-dire universelles, elles en appellent à l'homme tout entier; son intelligence, sa volonté et sa sensibilité. Elles nous obligent à un état permanent de mobilisation contre les passions, contre le doute facile, et, pour cette guerre perpétuelle, nous n'avons pas trop de toutes nos facultés. » Et Claudel continuait: « Il est infiniment plus facile de ne pas croire que de croire. Le monde sensible nous presse de tous côtés: il est simple de ne rien voir par delà. Des instincts puissants nous commandent: il est on ne peut plus commode d'y obéir. Un catholique, au contraire, vit dans un monde et dans une réalité où il se trouve obligé à un continuel effort. » Ces tenants de la foi tranquille ont-ils jamais songé qu'on ne peut plus mal entendre la notion de la foi? Croire pour la tranquillité d'esprit que procure la foi, est-ce même posséder la foi? L'objet formel de la foi, nous diront les théologiens, est l'adhésion de l'esprit et de la volonté à la Vérité première; elle ne saurait être le produit de motifs affectifs ni même rationnels ! »

Doctrines figées, à l'état cataleptique, ce n'est pas là la dernière objection des jeunes agnostiques. Entre science et catholicisme, antinomie formelle, inéluctable, nous dirait-on encore. Et j'entends celui-là me répétant ce propos ramassé ailleurs: « Comment voulez-vous nous faire croire à nous, hommes du vingtième siècle, appartenant à l'âge atomique, à l'époque de l'exploration interplanétaire

re, de l'évolutionnisme, que la première femme a été formée de la côte du premier homme et que tous les malheurs du monde viennent de ce qu'elle a croqué une pomme ? Comment voulez-vous nous faire croire que Dieu a créé le monde en six jours, puisque nous savons qu'il est le résultat d'une évolution qui couvre des milliards d'années ? » Que répondre ? On en vient à se demander ce qu'on entend, en certains milieux, par esprit scientifique. La lecture avide des livres qui combattent la foi ne devrait pas entraîner, ce nous semble, le dédain ni surtout l'ignorance des livres qui défendent la même foi. Que ces jeunes « scientifiques » naïvement scandalisés par les premiers chapitres de la Bible ne se donnent-ils la peine de s'initier aux lois fondamentales de la critique moderne ? Ils apprendraient que la loi première, quand il s'agit surtout d'ouvrages anciens, est de se bien renseigner sur le « milieu de vie » où a été écrit tel ouvrage, sur la façon d'écrire à l'époque, et particulièrement sur le « genre littéraire » auquel l'ouvrage appartient. Qu'ils lisent seulement, entre autres exégèses de ces chapitres de la Bible, un petit livre du Père Jean Daniélou : *Au commencement*, Genèse I-II, et ils découvriront peut-être qu'ils fabriquent de l'ironie et de l'absurde à bon marché. La création imagée de la femme — car c'est écrit en « images » et vient de sources littéraires propres à l'époque —, n'en contient pas moins des affirmations précieuses sur la communauté et nature de l'homme et de la femme, sur la « complémentarité » de l'un et de l'autre et même sur la nature « monogamique » du mariage.

Au reste, pourquoi les « scientifiques », surtout les biologistes, les plus prétentieux peut-être de l'espèce, ne s'arrêtent-ils point, de temps à autre, à méditer humblement sur les limites de la science telles qu'aperçues par un quel-

qu'un qui n'est pas le premier venu: Jean Rostand: « Tout le pouvoir du biologiste est impuissant à créer une cellule, à créer un noyau, à créer un chromosome, à créer un gène. Nous combinons, nous transposons, nous intercalons, mais toujours nous profitons de ce qui existe, toujours nous exploitons la puissance vraiment créatrice du vital, nous brodons sur la trame préexistante du chef-d'œuvre » (cité par Henri Massis, *De l'homme à Dieu*, 388).

Aborderai-je enfin l'objection la plus subtile, mais la plus répandue, qu'on élève, dans les milieux de jeunesse, contre la foi ? La morale chrétienne — *horresco referens* — serait l'ennemie de l'art. Le reproche n'est pas nouveau. Déjà, à l'aube de la Renaissance, l'on revendiquait la libération des vieilles contraintes religieuses contre le pouvoir créateur de l'artiste. On n'aura pas oublié, non plus, cette opinion d'un professeur dit catholique de l'Université de Montréal, affirmant l'impossibilité, pour les Canadiens français, d'accéder au grand art, sans un désistement, en morale, de l'Eglise et du clergé. Opinion radicale, péremptoire. Opinion partagée, du reste, par nombre de catholiques qui, entre l'œuvre artistique et la morale, n'admettent plus la moindre dépendance. Liberté de penser, liberté d'écrire, liberté de peindre, de sculpter, autant de libertés absolues. Rien ne doit plus gêner l'inspiration créatrice. Que l'immoral, l'obscénité puissent présenter quelque incitation malsaine, on ne l'admet qu'avec peine. Le malheur serait, pour celui qui lit ou qui voit, de n'être pas suffisamment adulte. L'avouerai-je ingénûment ? Je n'entends rien à l'acrobatie casuistique de moralistes contemporains par quoi l'on ne sait plus si, en art et littérature, la morale a quelque chose à voir. Pour tout expliquer et tout justifier, il n'y aurait, paraît-il, qu'à s'en remettre à « l'univers » du

romancier, ou de l'artiste. Vieil incorrigible, je m'en tiens à l'antique sens chrétien qui n'était pas si loin du sens commun. Qu'est-ce donc que ce grand Art qu'on veut hisser au-dessus des lois et pour lequel on réclame toute absolution ? On le reconnaîtrait, à ce qu'il semble, à la secousse psychologique, on disait naguère à l'émotion esthétique qu'il suscite. Mais qu'est-ce que l'émotion esthétique ? Une émotion d'homme, disait-on autrefois, une jouissance, une exaltation intérieure de haute qualité. Disons, pour être plus précis, un ébranlement savoureux des facultés de l'homme dans leur ordre naturel, essentiel. Or l'homme n'est pas homme par ce qu'il y a de charnel en lui. Homme, il l'est — on nous pardonnera ces lieux-communs — par la partie haute, spirituelle de son être. Une émotion purement sensuelle n'aurait donc rien de commun avec l'émotion esthétique, à moins que l'exaltation de la bête en nous soit aussi une jouissance artistique. Qu'on nous comprenne bien : nous ne demandons pas à l'artiste de faire œuvre moralisante ; il suffit qu'il fasse œuvre d'homme, et cette simple réflexion devrait mettre fin au débat. Car, après tout, qu'est-ce que la morale en art ? Beaucoup n'y voient que le pire lit de Procuste ; elle caporaliserait, mutilerait l'esprit et même le génie. Que de faussetés, pour ne pas dire quelles sottises ! La morale n'est ni un frein, ni une loi arbitraire, inhumaine. Elle est faite à la mesure de l'homme même, à la mesure des exigences divines, exigences qui visent à sauvegarder dans l'homme son humanité. Elle ne mutile rien ; elle n'interdit rien de ce qui est force ou santé spirituelles et, même par contrecoup, corporelles. Est-ce à dire que l'artiste ni l'écrivain ne sauraient être réalistes, peindre ou décrire le mal ? La morale exige tout au plus que ce mal ne soit pas suggestif ni présenté pour l'être. Non. La morale ne gêne ni ne détruit l'art ; l'art cesse où commence

le déséquilibre humain, l'exhibition de la pourriture charnelle, la laideur morale décrite pour elle-même, par pure délectation. En ce cas, ne parlons même plus d'art pour l'art; c'est l'art contre l'art. En revanche, le génie lui-même, fécondé, vivifié par l'influx divin, ne peut qu'œuvrer sous le signe de la Beauté avec une majuscule. Se moquer de la morale ou se fabriquer sa propre morale, n'est rien d'autre que le péché luciférien. On ne détruit la morale que pour se détruire soi-même et semer autour de soi la destruction. Car ici, ajouterai-je, la morale intervient au nom des droits de l'homme. C'est l'un des droits de l'homme de n'être ni poussé au mal ni perverti par ses intellectuels ou ses artistes. Et je pense à ces pauvres esprits même catholiques qui, dans le domaine de l'art, voudraient écarter l'action de l'Eglise, le rôle de la foi, du Christ et de sa morale. Ces gens-là, j'allais dire ces esprits légers, ont-ils des enfants ? Ont-ils jamais calculé le nombre effroyable de jeunes âmes qui ont été assassinées par de faux penseurs, des écrivains sensuels, des artistes sans conscience ? Ces Messieurs savent-ils ce qu'est l'homme, ce grand blessé du péché originel ? Et s'ils le savent, pourquoi se comportent-ils comme s'ils ne le savaient pas ?

En matière d'art et de morale, Jacques Maritain donnait la vraie règle ou la vraie loi, lorsqu'il écrivait : *Purifier la source*. Que voulait dire cette formule, sinon : artistes, soyez d'abord des hommes, des hommes vrais, rééquilibrés, et vous ferez œuvre d'homme, c'est-à-dire œuvre saine, et dans la mesure de votre talent, œuvre belle. Souvenez-vous que l'artiste, par cela qu'il est artiste, n'est affranchi, pas plus que l'homme du commun, de toute responsabilité; il peut peindre le mal, encore une fois, non jusqu'à le transformer en séduction. Baudelaire voulait-il signifier autre chose, en cette affirmation bien connue : « Il

n'y a qu'un art pernicieux, c'est celui qui déränge les conditions de la vie... et la première condition pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale. » Autrement dit, commente Henri Massis: « Qui lâche une pièce de l'homme les lâche toutes. » Je ne me lasse point de redire là-dessus le sentiment de Claudel: « La décadence de l'art, pensait-il, vient de l'éviction de ce que l'on appelle si bêtement la morale et que j'appelle la Vie, la Voie et la Vérité ! C'est la question urgente sur laquelle il faut absolument prendre parti. Il nous faut sauver la France de cette littérature de scepticisme et de désespoir qui l'épuise et qui, d'ailleurs, tombe d'elle-même en pourriture. » Et, dans une lettre à Henri Massis, Claudel entrait en colère contre « tous les bonzes », « tous les hideux birbes du XIXe siècle », pour le mal fait par eux à quantité d'innocents qui « grâce à eux, ont péri dans le désespoir et les ténèbres ». Leur influence, ponctuait-il, « inexplicable par autre chose que cette mystérieuse fascination de la sottise dont parlent les Livres saints, a été plus funeste pour la civilisation, et pour le mouvement de l'art, de la science et de la pensée, que les ravages des Turcs, des anabaptistes et des luthériens ! C'est cette tyrannie dégoûtante dont le joug est encore sur nous que nous devons à tout prix détruire ».

*

*

*

Tyrannie que celle de la morale chrétienne ! riposteront tant de nos contemporains qui n'y voient que mille contraintes, autant de négations de la liberté. Et c'est ainsi, pour ceux-là, que la vie chrétienne serait forcément une vie grise, une vie de janséniste, privée de tout bonheur, de toute allégresse, en proie à la peur constante du péché, de la colère de Dieu. Travestissement naïf, mais qui laisse

supposer la superficialité ou les maladresses de l'enseignement religieux, ou, en tout cas, la médiocre connaissance de sa foi. Une lecture même rapide de l'Evangile révèle déjà, dans la première Eglise, le plus joyeux climat d'Alléluia. La nouvelle foi entre en vive contradiction avec les religions et les mœurs régnantes. Elle expose aux durs chocs. Et pourtant, dès les premières pages des Actes des apôtres, l'on sent l'exultation des premiers croyants. On dirait un monde nouveau, entrant dans la vie, s'éveillant à son premier soleil. Quelle explosion de joie naïve et virginale que celle du *Magnificat* de Marie ! « Beatus es Simon Bar Jona », dira le Christ à Pierre qui vient de prononcer, sur le ton solennel, son premier acte de foi au Fils de Dieu. Sur quoi Bossuet fera cette réflexion : « La béatitude est ici attachée à l'acte de foi. » Et qui ne se rappelle cet *Ibant gaudentes* des apôtres qui viennent d'être flagellés pour avoir confessé le Christ ? Un grand exégète dira que l'un des grands mérites de l'évangéliste Luc aura été d'écrire que « la plénitude de la joie a été versée au cœur des vrais croyants (Act. 5, 41) ». La joie des croyants, des vrais croyants, on la retrouve d'un bout à l'autre de l'histoire de l'Eglise qui est l'histoire la plus profonde de l'âme humaine. Qu'y a-t-il de plus joyeux qu'un saint ? Joie qui jaillit, comme naturellement, dirions-nous, de l'intelligence en possession de son objet suprême : la Vérité, Vérité qui ouvre devant elle les portes de l'espérance infinie. Joie que j'ai pu vérifier, toucher en France, chez ces jeunes convertis que j'ai connus ou que j'ai lus : joie d'un Henri Massis, d'un Ernest Psichari, d'un Jacques Maritain, d'un Péguy, d'un Claudel. Jeunesse qui déjà exultait lorsque le maître admiré du temps, Bergson, la délivrait du pseudo-scientisme, scientisme qui s'enfermait dans l'impasse du déterminisme. Au pied de la chaire du maître, cette jeunesse découvrait qu'elle pouvait être libre,

qu'elle était libre, qu'elle pouvait même s'ouvrir aux perspectives de l'immortalité. Bientôt, hélas, elle s'en rendit compte: en plaçant la vérité dans la dépendance de la conscience individuelle, c'est-à-dire pour Bergson, dans l'intuition ou une sorte de psychologisme impressionniste, le nouveau maître rabaissait l'intelligence, la dépossédait par avance de tout moyen de connaître avec certitude. Cette jeunesse s'en prendra alors à tous les maîtres de son temps: à un Barrès, à un Gide, à un Anatole France, à un Renan, à un Romain Rolland, à un William James. Ce qu'elle veut avec passion, avec un déchirement de son cœur et de son âme, c'est de pouvoir atteindre la vérité, l'absolu, la foi. Pour elle, ce serait une « énergie pour mieux vivre et pour agir ». Aussi quel enthousiasme, quel enivrement dans l'âme d'un Psichari, par exemple, lorsqu'il a trouvé Dieu ! Psichari, ce petit-fils de Renan, nous confie son ami Massis, n'a sur terre qu'un seul désir: « Avoir la Foi, l'Espérance et la Charité, et mourir pour le nom du Seigneur, s'il veut bien de lui parmi ses martyrs ! » Sans doute, de si hautes aspirations ne suppriment pas, sur le chemin de la foi, toutes les pierres d'achoppement. Mais « mille difficultés, disait Newman, ne font pas un doute ».

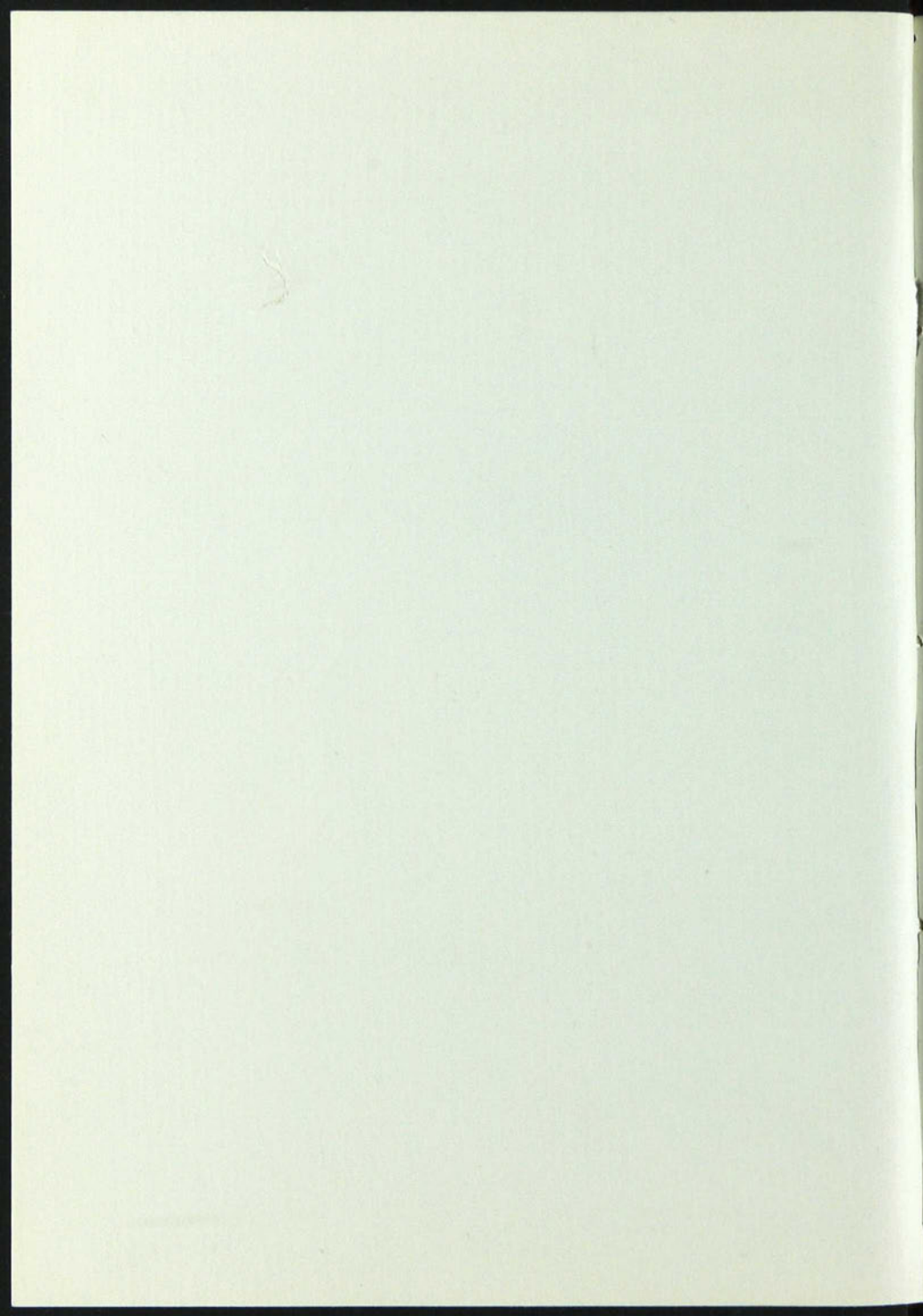
Veut-on savoir ce que peut accomplir, dans l'âme humaine, l'accord de la doctrine et de la pratique religieuse ? Relisons une fois de plus notre grand Bossuet dans ses *Elévations sur les mystères*. Il commente les paroles du vieillard Siméon qui rencontre, dans le temple, le Christ-Enfant. « Il prit l'Enfant dans ses bras », et Bossuet continue avec cette audace et cette candeur de sentiments bien caractéristiques de sa piété: « Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ; il faut le prendre, le serrer dans ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre

foi. » Le serrer entre ses bras ! Et qu'est-ce que serrer Jésus entre ses bras ? Le même Bossuet va nous le dire et si bellement. « Jésus est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités, se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune, les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force : ce qui en donne le goût et les fait mettre en pratique. »

Voilà bien, en effet, les vraies sources et les incontestables joies de la pratique religieuse. Bossuet continue : « C'est un défaut de songer seulement à la pratique ; il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume CXVIII, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu : « Heureux ceux qui marchent dans la loi de Dieu. » Mais que fait David pour cela ? Il la recherche, il l'approfondit, il désire qu'elle soit sa règle, il désire de la désirer, il s'y attache par un saint et fidèle amour ; il en aime la vérité, la droiture ; il en chante les merveilles, il use ses yeux à la lire nuit et jour, il la goûte, elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante. Combien plus devons-nous aimer l'Evangile ? Mais pour aimer l'Evangile, il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer dans ses bras, dire avec l'Epouse : « Je le tiens, et ne le quitterai pas. » Une pratique sèche ne peut pas durer : une affection vague se dissipe en l'air : il faut une forte affection, en venir à une solide pratique. »

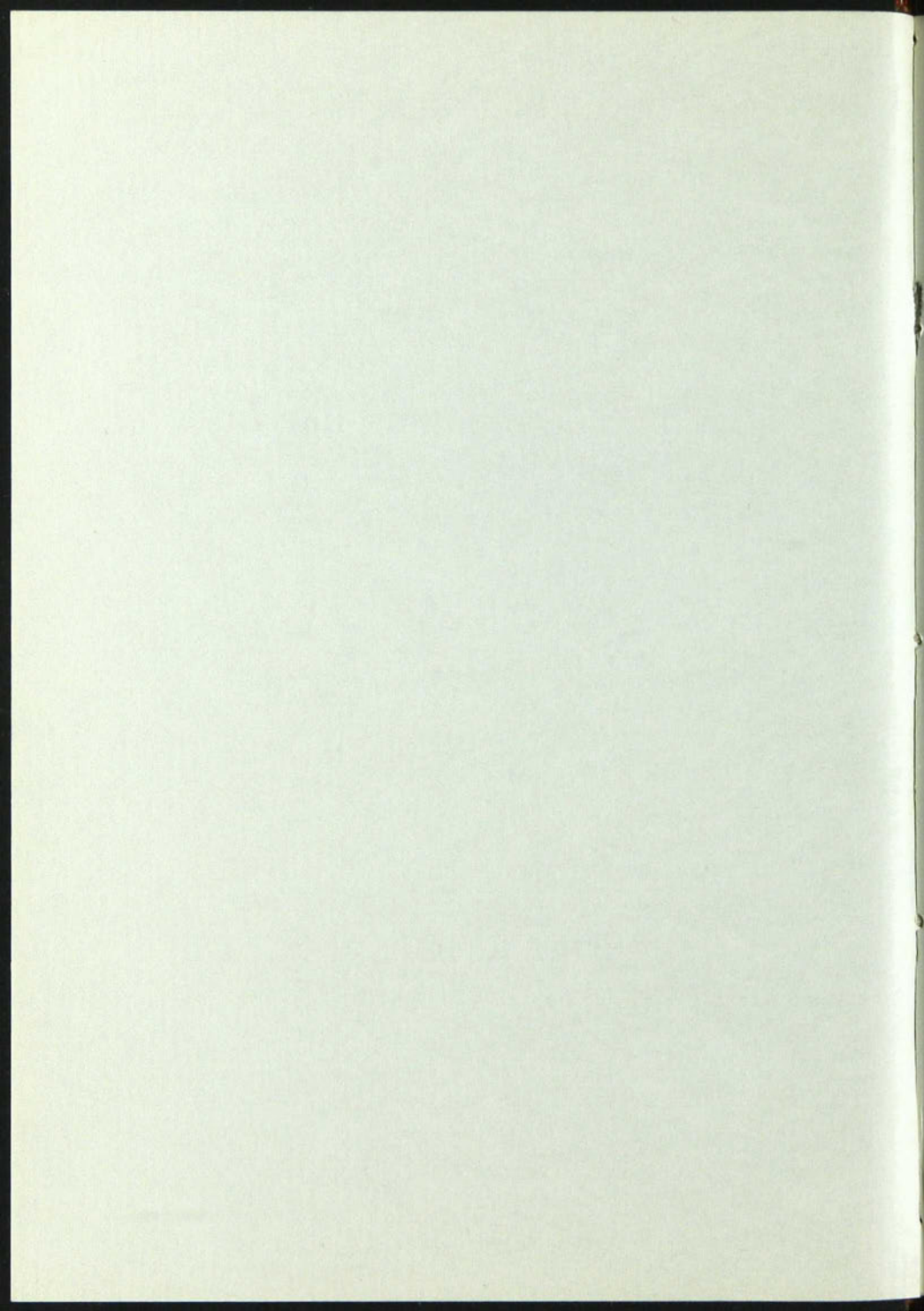
Quelle simple et forte psychologie en ces lignes du maître spirituel ! Et penser qu'aujourd'hui l'on dédaigne la robuste nourriture de ces anciens pour aller en demander à tant d'esprits aussi vides que le néant. Folles abeilles qui dédaignent les fleurs les plus gonflées de suc, pour

aller chercher leur butin jusque dans les ordures. Une prière urgente que pourraient faire les catholiques: O Seigneur, sauvez-nous de notre plus grande misère: la bêtise !



CHAPITRE V

ÉDUCATION — ASCÈSE



Je reviens sur mes pas. Pas un instant, on peut le croire, je n'ai perdu ma feuille de route. J'ai voulu, une fois de plus, déblayer le terrain, refrénant ma hâte d'en arriver à ce grand chapitre. Comment, en effet, parler d'éducation, et surtout d'éducation chrétienne à une jeunesse qui abhorre tout frein moral et qui se rebiffe devant les vertus fondamentales de la foi ? Tous obstacles écartés, il reste à ne pas oublier qu'il faut parler à la jeunesse le seul langage qu'elle peut entendre, l'atteindre où elle est accessible et attentive. Deux mots magiques, à l'heure où nous vivons, agissent puissamment sur elle : personnalité, liberté. Qui réussirait à la convaincre que la plus haute personnalité, elle ne peut l'acquérir que par la pratique de l'ascèse, de l'ascèse chrétienne, et que la liberté, sa chère liberté, elle ne l'acquerra jamais que par ces mêmes moyens ; celui-là, dis-je, qui réussirait à persuader la jeunesse d'aujourd'hui de ces deux vérités, serait bien près de la conquérir. Il ne s'agit point, on le comprendra, d'inculquer à la jeunesse l'orgueil de la personnalité et de sa liberté. Il ne s'agit que de la liberté suprêmement humaine par quoi l'homme obtient, dans le triomphe de son âme, le déploiement harmonieux de ses forces vives. Et il n'est question que d'une aspiration ferme, constante, vers la plénitude de la virilité selon le Christ, celle que peut permettre l'éducation chrétienne.

Avant toute chose, n'allons pas nous cacher les difficultés d'une telle éducation en nos temps exceptionnels. Qui réfléchit aujourd'hui aux ravages du cancer, à l'ef-

froyable expansion de ce meurtrier de l'espèce, en vient à penser qu'il y a quelque chose de gauchi, de taré dans la génération même de l'enfant. On dirait l'homme pourri dans ses sources, frappé d'une usure inexorable. Quel mystère que celui de la révolution sournoise, irrépressible de quelques cellules du corps humain, animées soudain d'une rage féroce contre la vie ! Rien à faire, dirait-on, que d'entreprendre l'un de ces jours, à pied-d'œuvre, la réfection totale de l'espèce, un ressourcement à ses vertus primitives. Et cela voudrait dire le choix de la femme la plus saine, la plus pure, de l'homme le plus intègre physiquement, le plus sain de cette élite qui aurait su se dérober à toutes les contaminations, à toutes les impuretés, à toutes les extravagances débilitantes où se complaisent aujourd'hui les contemporains. Entre ces deux êtres de choix, cela voudrait dire encore un amour aussi sain, aussi pur que la pureté même pour le recommencement d'une autre race d'hommes. C'est tout l'homme qui semblerait à refaire, ainsi qu'Eschyle, en son *Prométhée*, en prête le dessein à Zeus. Entreprise urgente dont je dirais qu'elle s'impose aussi impérieusement pour la réfection de l'homme moral, de l'homme vraiment homme : espèce qui se fait de plus en plus rare.

En cet ordre toutefois, la guérison, la santé restent possibles. Mais il faut que l'homme le veuille. Il a perdu sur son corps l'empire souverain de jadis. Cet empire est à reconquérir. Enjeu magnifique, mais plein de défis. Serait-il capable de tenter, de séduire la jeunesse ? Voudrait-elle acquérir la forte, la haute personnalité, forger des hommes et même plus que des hommes ? Voudrait-elle devenir libre, libre de la vraie liberté ? De celle qui permet de faire, non tout ce que l'on veut, mais rien que ce que l'on doit ; non la liberté qui lâche la bride à la fougue des

instincts, autrement dit de la *bête* en nous, mais celle qui demande ses lois à la dignité humaine ? En d'autres termes, voulez-vous être, jeunes gens, de cette jeunesse contemporaine qui s'avilit et se détruit dans les plaisirs insipides, ou plutôt la jeunesse qui a qualité d'âme et regarde amoureusement vers l'avenir pour s'y égarer ? Alors, jeunes gens, qui relevez le défi, en grosses lettres, à une page de votre agenda, de votre journal intime, ou en quelque amulette à la façon pascalienne, à la page lumineuse où flamboient vos plus exaltantes devises, inscrivez le mot libérateur : *Education ! Education ! Education !* Réjouissez-vous : l'homme est, de sa nature, *éduquable*. Supérieur à la bête en tant de façons, il ne se passe point toutefois d'éducation. Jeune enfant, nous avons eu besoin de quelqu'un qui nous enseignât à nous tenir debout, à faire nos premiers pas, à prononcer nos premiers mots, à régler notre alimentation corporelle. Plus tard, nous avons eu besoin de ce même quelqu'un ou de quelqu'un d'autre pour nous servir et nous régler notre pâture intellectuelle, et nous enseigner surtout ce que Malraux appelle « l'art difficile d'être homme ». Oui, art difficile, je vous en préviens, où l'entraide du naturel et du surnaturel ne sont pas de trop. Pour quiconque, à une heure de sa vie, disons dix-huit ans, vingt ans, aura voulu posséder la magnifique stature de l'homme et du chrétien, pour celui-là il y aura eu une mer Rouge à passer. Bossuet va jusqu'à écrire : « Le passage de la mer Rouge nous fait voir à notre salut des oppositions qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passerait aussitôt la mer à pieds secs qu'on surmonterait ses mauvais désirs et son amour-propre. »

Parlons franc : ascèse, mot austère, mot qui fait peur à la jeune génération. Mot fécond, quand même, dont l'écorce éclate sous le plus beau germe qui soit au monde :

celui de l'homme. Point d'âme libre sans ascèse. L'ascèse n'est donc pas ce qu'un vain peuple ni ce que trop de chrétiens ignorent. Elle ne se présente nullement comme une tactique ou pédagogie irrationnelle. Elle ne prétend rien détruire en l'homme, pas même ses instincts, pas même ses passions; elle met à trop haut prix l'homme intégral, celui-là même qu'elle se propose de restaurer. Citerai-je un mot de Teilhard de Chardin, dans *Milieu mystique*: « Vous ne détruisez pas les êtres que vous adoptez, Seigneur. Vous les transformez en consommant tout ce que des siècles de création ont élaboré en eux. » Et je citerai aussi ce mot de Lacordaire dans une de ses lettres à un jeune homme (je cite de mémoire): « Mon jeune ami, si vous n'aviez pas de passions, vous aimeriez peut-être Dieu; vous ne l'aimeriez pas passionnément. » Invoquerai-je enfin le témoignage de Victor Giraud selon qui, dans son *Pascal, l'homme, l'œuvre*, tous les maîtres de la spiritualité ont vu dans l'ascèse « la condition même de la vie intérieure » ? L'ascétisme, hélas, rebute beaucoup de chrétiens. Méfiance, frémissement qui, toujours selon Giraud, aurait « pour origine secrète, dans je ne sais quelle horreur physique de la souffrance et quelle peur affolée de la mort ». Toujours, ainsi qu'on le voit, la même déformation d'une discipline qui meurtrirait l'homme et ne pourrait que le diminuer. Or, encore une fois, revoyons les choses comme elles sont. Pédagogie transcendante, le mot n'est pas trop fort, gymnastique spirituelle, l'ascèse ne veut rien que purifier, discipliner, remettre de l'ordre dans le désordre; elle s'adapte étroitement à la nature humaine; elle la saisit telle qu'elle est, sans illusion, avec ses misères et ses grandeurs et elle ne vise qu'à la rétablir dans son être essentiel, dans sa dignité. D'un mot l'ascèse ne prétend qu'à former de hautes personnalités. Grand rôle, mais qui est le sien.

Remontons encore une fois un peu plus haut. Ouvrons une parenthèse. La réalité « Eglise » va de nouveau se poser devant nous. Du passage du Fils de Dieu sur terre et dans l'histoire humaine, que serait-il resté sans la grande Institution ? Tout au plus le souvenir fulgurant d'un homme plus que surhomme, quelques événements miraculeux, prodigieux, quelques bribes d'une doctrine qui, en son temps, aurait bouleversé les hommes d'un petit pays. Doctrine non écrite, recueillie par des scribes; peu à peu, avec l'usure des jours, elle se serait déformée, estompée, diluée, tel le fait qui tourne à la légende. Mais le Fils de Dieu s'était choisi des apôtres, des disciples; à ces apôtres il avait donné un chef, à tous, avec sa doctrine, une mission. C'était déjà l'Eglise en germe. En outre, avant son grand départ pour en haut, le Christ avait ouvert toutes larges, à sa petite troupe, les fontaines de la vie nouvelle dont la source jaillissante était en lui et qu'il voulait déverser sur le monde. L'eau vive, dont il avait parlé à la Samaritaine au puits de Jacob, ne tarirait plus jamais, flot gonflé, flot irrésistible toujours capable de jaillir jusqu'aux cieux. Et c'est le moment où nous revenons à notre sujet: l'enfant baptisé qui s'éveille à la vie consciente, doit apprendre que, de par le sacrement de sa naissance, il porte en soi le germe de la vie divine, autrement dit le germe d'une personnalité plus qu'humaine. Actif, suprêmement dynamique de par sa nature, ce germe ne demande qu'à se développer, qu'à se donner pleine efflorescence. Qu'adviendra-t-il du germe divin ? Le petit baptisé est plus qu'un prince du sang. Restera-t-il dans la ligne de sa naissance royale, de sa noblesse chrétienne ? L'ascèse lui offre ici sa réponse. D'ordre surnaturel, le développement du germe baptismal dépasse nos forces humaines; il ne se passe point de la collaboration de l'homme; il se passe encore moins de la collaboration de

Dieu. Le baptisé nourrira-t-il le germe de la pure et nourissante sève divine ? Le laissera-t-il étouffer par l'ivraie des mauvais instincts, des folles passions ? C'est le grand jeu de la vie. « Grandeur ou servitude !, écrit Teilhard de Chardin, c'est tout le problème de l'Action. » Résonance aussi profonde dans cette autre parole d'André Malraux : « L'homme ne devient homme que dans la poursuite de sa part la plus haute. »

En cette perspective qui n'aperçoit quelle sorte de personnalité chacun de nous eut la promesse en son enfance ? L'homme peut-il rêver plus haut qu'être fils de Dieu ? Fils de Dieu ! ce fut pourtant et c'est toujours notre destinée de chrétien même ici-bas. Saint Jean, le plus grand des évangélistes, nous en garantit la certitude : « *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri... ex Deo nati sunt.* » Tous ceux-là qui l'ont accueilli, il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu... nés de Dieu. » Véritable déification de l'homme ! Dignité presque incroyable, inaccessible ! Rassurons-nous. Celui qui dresse, devant la conscience humaine, le formidable idéal, est celui-là même qui offre la paire d'ailes pour l'ascension. Le Dieu qui appelle à Lui, tend à notre lourdeur la main d'un Père tout-puissant.

En tout cela, se demandera peut-être une jeunesse farouchement éprise de liberté, que devient l'homme libre ? Des agnostiques nous disent : « Il est infâme de jeter un nouveau-né dans une foi, une croyance qu'il ne peut choisir. » A quoi nous répondrons d'abord que le crime, si crime il y a, n'est pas plus affreux que de jeter un enfant dans la vie, sans les infinis privilèges de la foi et sans rien, l'on aura beau dire, pour apaiser les faims fondamentales en toute vie humaine. Dieu, pensera-t-on, fait trop

et donne trop, en une vie chrétienne, pour qu'il reste encore à l'homme quelque chose à donner et à faire. C'est bien mal connaître le jeu de la grâce. L'ascèse surnaturelle comprime nos ressorts, pour leur conférer plus d'énergie, non pour les briser. Au moment même de l'option, option tragique où l'adolescent, le jeune homme décident de leur destin, option qui, hélas, se présente souvent dans la vie, ils restent libres. A volonté, et nous ne le savons que trop, chacun peut pencher à gauche ou à droite. Même mû et puissamment par la grâce, l'homme ne perd jamais le plus petit brin de sa liberté. Accepte-t-il la grâce, c'est-à-dire l'assistance divine, il ne fait que plus vigoureusement ce qu'il doit faire. A son action est venue se joindre une action plus haute et plus puissante que la sienne. L'action divine, écrira le Père Daniélou, ne se substitue pas à l'action de l'homme; mais elle amène « l'action de l'homme à son achèvement » (*Approches du Christ*, 137-138). Ce qui est mieux que sauvegarder son être, mais atteindre au plus être. Liberté toujours, mais enrichie, plus assurée. Ainsi a-t-on pu dire des saints qu'ils sont les hommes les plus libres. Vérité devant laquelle, malgré son incroyance, s'incline Malraux: « Comme les types humains qui expriment les plus hautes d'entre elles, les valeurs suprêmes sont des défenses de l'homme. Chacun de nous éprouve que le saint, le sage, le héros, sont des conquêtes sur la condition humaine (*Voix du silence*, 631). »

*

*

*

Quelles vérités consolantes et combien émouvantes !
Y verra-t-on le rêve d'un mystique égaré dans l'irréalisme ?
A Dieu ne plaise. Le malheur est que nos enfants, nos
jeunes gens, nos fidèles ignorent la grandeur que l'ascèse

peut conférer à leur vie. Nous l'avons vu, elle ne s'arrête point à un court négativisme. C'est trop peu, pour elle, de purifier, de régler l'homme intérieur; elle vise avant tout à libérer, à féconder le germe baptismal dont l'on sait l'aspiration souveraine à ne se point fixer de limites par en haut. Combien cependant, parmi nos tout petits ignorent qu'ils peuvent être, tout de suite, en leur bas âge, de grands chrétiens ! Des jeunes gens se consomment en aspirations touchantes et souvent sincères. A vingt ans, ils seront de grands serviteurs du bien, de l'Eglise; pour eux, ce sera l'ère du héros. Pourquoi ignorent-ils que, dès leur enfance ou leur adolescence, sans sortir de leur petite vie, le simple accomplissement de leur devoir d'état, la répression de leurs instincts, de leurs fantaisies, de leurs passions, l'acceptation généreuse et joyeuse de cette simple discipline, tout cela et rien que cela les amène chaque jour à l'achèvement de l'homme, et du même coup, à la grandeur chrétienne. A tout le moins pourraient-ils savoir qu'en la vie de foi la valeur d'un acte ne se mesure pas à sa dimension physique ou matérielle, mais à l'intensité d'amour que l'on y met, en d'autres termes, à la part que librement l'on laisse prendre à l'activité divine qui peut tout transfigurer, tout grandir, tout hausser ? L'Evangile nous l'a appris: le verre d'eau donné au pauvre, au souffrant, peut être une très grande chose devant Dieu. Le sou discret de la veuve versé dans le temple l'emporte sur la pièce d'or du vaniteux pharisien. Vérités trop oubliées qui faisaient s'écrier Teilhard de Chardin dans *Le Prêtre*: « Si vous m'en jugez digne, Seigneur, à ceux dont la vie est terne et banale, je découvrirai les horizons illimités de l'effort humble et ignoré qui peut, si l'intention est pure, ajouter à la perfection du Verbe incarné, un élément de plus, élément senti par le Christ et associé à son immortalité. » Dans mon humble langage à moi, j'ai bien l'im-

pression de ne pas lancer des rêves en l'air. Ces expériences, Dieu m'a inspiré de les tenter autrefois auprès d'enfants de dix à douze ans, à mes petits dirigés de Valleyfield. Tout récemment encore, j'ai dit à une petite fille: « Le matin, quand sonne l'heure du lever pour l'école, tu attends le deuxième et peut-être le troisième appel de ta maman ? »

— Oui, m'a-t-elle répondu, quand ce n'est pas le quatrième.

— Mais as-tu pensé, un jour, que si tu répondais au premier appel, et le faisais pour plaire au Bon Dieu, quelle mesure prendrait tout à coup ton petit acte de rien ?

Et pour rendre la leçon plus tangible, je pris une règle de comptabilité et lui montrai l'agrandissement soudain et constant de son sacrifice. Car, lui dis-je, tu es une petite croisée, tu m'as parlé tout à l'heure de l'une de tes jeunes compagnes dont la conduite vous inquiète. Mettons que tu offrirais ton lever au premier appel, pour obtenir que ta compagne s'améliore, vois comme ton acte, acte toujours de rien, s'allonge sur la « règle ». Et tu pourrais aller plus loin. Tu m'as parlé tout à l'heure du Concile qui se tient à Rome et tu voulais savoir ce qu'est un Concile. Si tu offrais ton lever plus courageux pour le succès de ce Concile si précieux pour l'avenir de l'Eglise, vois comme cette autre offrande m'amène presque au bout de la règle. Et tu m'as parlé aussi de mon livre que je viens d'écrire sur les missions du Canada français. Mettons encore que tu offrirais ton lever de diligente fillette pour le succès des missions ? Regarde: il n'y a plus de place sur la règle. Et je ne t'ai pas dit ce que pourraient ta prière, tes communions d'enfant... »

Oui, la fillette m'avait compris. Elle savait maintenant quelle grandeur elle pouvait mettre en sa vie d'enfant. Et quand je lui demandai: « Vas-tu faire ce que je te propose ? » Je vois encore l'éclair de foi dans les yeux de cette petite fille de dix ans. Et je pense à la beauté immatérielle de cette âme enfantine, qui déjà porte en soi l'univers de la fraternité chrétienne.

« Tout est capable de mener à Dieu », écrit encore Teilhard de Chardin, dont je continue la citation de tout à l'heure... « toute œuvre humaine, la plus humble tâche ménagère, aussi bien que l'activité la plus spirituelle... Dieu est, en quelque manière, au bout de ma plume, de mon pic, de mon pinceau, de mon cœur, de ma pensée. » Pourquoi les chrétiens ignorent-ils le prix de leur vie ? Apporterai-je encore un autre témoignage personnel: celui d'un ancien directeur de jeunes collégiens à Valleyfield ? Le Bon Dieu, pendant douze ans et plus, m'en mit, entre les mains, de toute sorte: des grands surtout, mais aussi des moyens et des petits, des courageux et des découragés, des faibles et des forts. Et je l'écris: j'ai vu, j'ai expérimenté, j'ai touché ce que la vie divine peut accomplir dans l'âme d'un adolescent et d'un jeune homme. J'ai vu, parmi eux, des retournements subits; j'ai vu aussi des ascensions lentes, longues, douloureuses comme un Calvaire. J'ai cueilli sur les lèvres de ces enfants, des mots de foi qui m'ont fait rougir. Ce qui m'a le plus frappé et le plus ému, c'est la métamorphose soudaine, en ces enfants, aussitôt la décision prise par l'un ou par l'autre, de saisir résolument le gouvernement de sa vie, de bâtir l'homme et le chrétien en soi, de ne plus céder à la bête, à ses passions, à ses instincts inférieurs. Dès lors le regard de l'adolescent n'est plus le même; son application au travail se raffermirait. Plus d'humeur sombre, plus d'instinct de révolte;

une figure déjà ouverte, épanouie: presque déjà la virilité de l'homme naissant. Le confesserai-je ? Je ne sais pas plus beau spectacle au monde, pour l'âme d'un prêtre, que ce grandissement, cette efflorescence d'un enfant de Dieu dans la foi, soulevé au-dedans de soi par la fécondation du levain surnaturel. J'aurais envie de citer ces deux beaux vers, l'un de Verlaine:

L'enfance baptismale émerge du pécheur;

l'autre de Baudelaire:

Dans la bête assoupie un ange se réveille.

Je comprends aussi ce mot étonnant de l'abbé Henri Perreyve, en son discours sur la « Vocation des Arts », discours prononcé à Notre-Dame de Paris, lors de la fête annuelle des artistes musiciens de France:

« O Raphaël ! J'ai vu tes fresques sublimes. Je suis demeuré des heures et des heures entières, comme immobile dans l'admiration et l'extase devant tes pages immortelles du Vatican... devant la virginité de tes madones partout où les nations se les disputent. Mais quand, au sortir de ces spectacles, j'ai rencontré, au premier détour du chemin, l'éclair du génie dans des yeux inspirés... le signe austère et doux d'une pureté courageuse sur les lèvres d'un jeune homme, Raphaël, j'ai compris qu'il y a un plus grand peintre que toi, et j'ai adoré Dieu ! »

Faut-il crier au miracle ? Quel prodige, à vraiment parler, que cette mue de l'âme humaine en si peu de temps ! On aimerait saisir sur le vif l'actif cheminement de l'influx divin dans les pauvres êtres que nous sommes. Curiosité vaine, téméraire, pensera-t-on. Deux textes nous offriront peut-être un peu de lumière. Le premier, je l'ex-

trais des *Confessions* de saint Augustin qui tente de sonder le mystérieux problème :

« Et toi qui es-tu ? Et j'ai répondu : je suis homme. J'ai à mon service un corps et une âme, l'un à l'extérieur, l'autre à l'intérieur. Déjà tu es meilleure, ô mon âme... puisque c'est toi qui vivifies la masse du corps qui t'est lié. Mais mon Dieu est aussi pour toi la vie de ta vie... Quel est cet être qui domine le faite de mon âme ? Oui, je dépasse cette force qui me lie à mon corps... et cette autre force qui me fait non seulement vivre mais sentir ma chair... je veux dépasser cette force de ma nature pour m'élever, degré par degré, jusqu'à Celui qui m'a fait. »

Un contemporain, L. Cerfaux (*Le Chrétien dans la théologie paulinienne*), pousse plus loin et avec plus de précision, l'analyse d'Augustin : « l'homme intérieur », et non l'athlète, selon l'helléniste cultivé, est l'homme véritable, victoire de la conscience sur les vicissitudes et les contraintes extérieures. Saint Paul s'empare de toute cette noblesse humaine et la transpose sur le mode chrétien... « L'homme intérieur », selon Platon, devient l'homme dans le Christ, celui dont la vie est le Christ, qui vit apparemment dans « la chair », mais en réalité dans la foi du Fils de Dieu... A la « conscience » naturelle, intelligence réfléchissant sur elle-même, répond une nouvelle conscience de l'homme chrétien... C'est à la fois une mutation organique interne et une création venant de Dieu, la « gloire » enveloppant et pénétrant le « moi » naturel. »

*

* * *

Pour mieux éclairer la jeunesse, y aurait-il lieu d'es-

quisser un autre tableau et de lui faire voir ce que la trahison de la foi ou la simple absence de la foi ont fait de quelques hommes, ses dieux ou demi-dieux ? J'en reste aux hommes de lettres. Que de génies en faillite, restés improductifs ou à mi-chemin, dissipateurs de dons sacrés ! Et cette misère pour s'être butés dans ce que Camus appellerait « leur pitoyable refus d'être des hommes ». Ce Camus lui-même qui, dans *la Peste*, par la bouche de l'un de ses personnages, se pose la question : « Est-il possible d'être saint sans Dieu ? », que fait-il de la question suprême, question vitale qui engage tout l'homme ? Camus laisse la question en l'air, impuissant à y répondre, impuissant lui-même à se renouveler, à se hausser d'un coup d'aile. Emmanuel Mounier note, après *la Peste*, « un certain essoufflement de l'œuvre de Camus », non que l'homme soit sec ; « ce sont les sources qui se tarissent. On lui souhaite d'en trouver de nouvelles », écrit toujours Mounier. « Car est-il plus désolant spectacle que de voir une grande force spirituelle menacée d'inanition ? » Et Arthur Rimbaud, adolescent de génie, qui se veut donner la stature du surhomme, même d'un Dieu. Epris d'absolu, d'une réalisation totale de son être, il s'abandonne à la liberté omnipotente de ses instincts, à la plus complète anarchie morale. Il sera le Prométhée païen « voleur de feu ». Rêve de jeune fou qui fera peut-être entendre « le sanglot le plus déchirant que l'humanité ait entendu depuis les jours d'Ephraïm de Juda », pensera Claudel. Mais à quel prix ! Le jeune concubin de Verlaine s'effondre dans toutes les hontes. Le nouveau Prométhée, le dieu n'a même pu se hisser à hauteur d'homme. Et Gide, penseur plutôt pauvre, mais roi du style français, homosexuel qui aura flétri combien de jeunes gens ! Il aura jeté le défi à la pudeur dans son *Corydon*, la plus provocante effronterie de son temps, Gide qui aura fait de sa jeune femme, une mar-

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

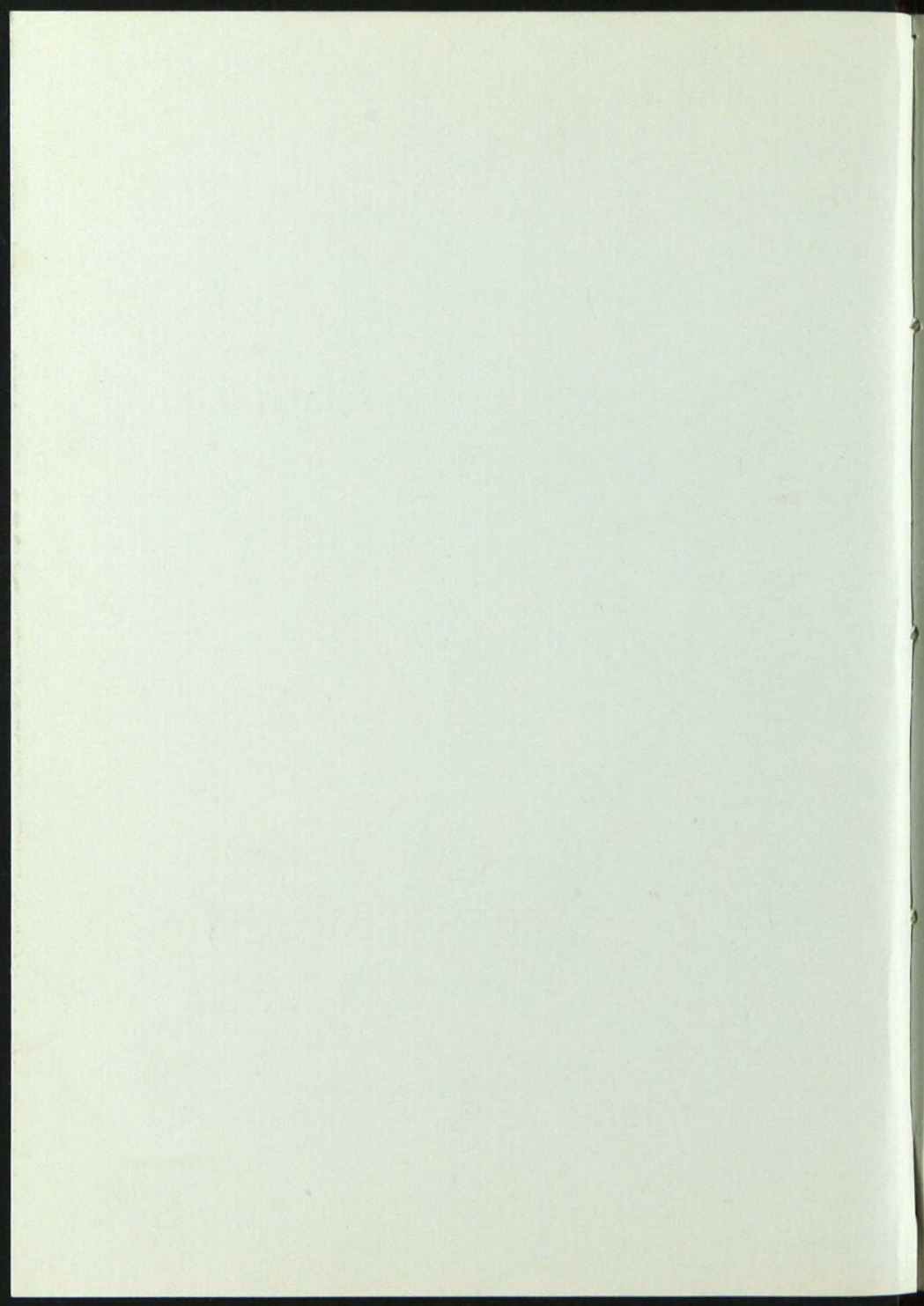
tyre, et laissé le souvenir d'un personnage dégoûtant. Roi du style, mais aussi roi des pédérastes ! Enfin, pour ne pas allonger cette navrante galerie, voici Proust qui, selon d'affreuses vraisemblances, ira jusqu'à la profanation de sa mère. Il n'aimait point qu'on scrutât la vie des grands hommes. Il avait raison.

On peut se réfugier dans le refus d'être homme. Mais il en coûte.

3003101188
300112-THIA8

CHAPITRE VI

LES TÂCHES EXALTANTES



Je présume une génération qui se dirait prête, qui n'attend plus que le signal de l'action. Y a-t-il, pour elle, au Québec de 1964, des tâches exaltantes ?

Nos petits intellectuels font facilement la moue sur le petit peuple dont ils sont nés : cinq millions d'âmes à peine dans le grand univers en travail d'évolution, monde explosif, livré à des luttes de géants. Seulement trois cents ans d'existence, dans ce temps qu'on découvre illimité, passé de millénaires, avenir peut-être d'autres millénaires. Et ce peuple, inséré dans l'immense durée, parle de mission, s'attribue un destin ! La goutte d'eau qui se croit l'océan ! Oui, peu de chose que ce peuple, petite chose, mais pourtant grande chose pour peu qu'on le regarde avec les yeux de la Foi. Qu'y a-t-il de petit dans cette optique ? Quels courants d'énergies spirituelles, forces cachées, mais actives, souveraines, traversent actuellement notre univers qui apparemment n'en sait rien. Les missions auprès des infidèles ont élargi, à la mesure du globe, la communion des saints. Cinq millions d'âmes ! Mais penser toutefois qu'un enfant de cinq ans, de dix ans, qui récite un *Ave*, sacrifie un bonbon pour le Père d'en haut, pour les missionnaires, n'accomplit, selon les vues humaines, qu'une bien petite chose, une prière, un sacrifice de rien du tout. Mais penser aussi que cet *Ave* balbutié, ce sacrifice d'enfant, plus rapide qu'une fusée intersidérale, traversent les espaces et

s'en vont aboutir là-bas, au cœur de l'Océanie, du Japon, de l'Afrique, énergies divines, relever le courage d'un petit Frère, d'une frêle petite religieuse, d'un prêtre qui défaillaient au bord de la route ! Rien que cinq millions d'âmes ! Mais penser encore à l'excitant merveilleux que nous pourrions être, dans la vie de notre pays, si seulement notre Foi transparaissait dans nos mœurs publiques. Il importe peu que nous durions encore trois cents ans, mille ans. Rien n'abolit le devoir du moment présent ni n'en affecte la valeur. Cette seule pensée du prix de l'heure présente, du moment fugitif, devrait soulever le croyant pénétré de la vérité que tout acte accompli pour l'espérance d'un meilleur avenir, l'amélioration d'une seule âme s'étend à la mesure du monde et prend valeur d'éternité.

Tenons-nous les yeux devant ces perspectives. Et reprenons le fil de nos réflexions. Voici des jeunes gens qui ont appris leur noble métier d'homme et de chrétien. Spontanément ils cherchent quel meilleur emploi faire de leur vie. Des tâches qui en valent la peine, je dirais même des tâches exaltantes, s'offrent-elles à eux ?

Il y a moins d'une dizaine d'années, mon âge ni mes forces ne me permettant davantage, j'acceptai d'aller converser avec les grands de nos collèges. L'invitation me venait le plus souvent d'eux-mêmes, quelquefois de leurs maîtres. Je ne voulais m'entretenir qu'avec les plus grands : ceux de belles-lettres, de rhétorique, de philosophie. Je posais mes conditions : « Vous m'enverrez quatre ou cinq questions ; je veux répondre à vos soucis, à vos préoccupations actuels. » Et j'ajoutais : « Je vous arriverai sans texte, sans notes, n'ayant à la main que vos questions. Nous causerons familièrement. Vous m'accorderez une demi-heure ; après quoi je vous passerai la parole pour une autre demi-heure. » J'allai ainsi dans une dizaine de

collèges de la région de Montréal. Ces rencontres m'ont laissé des joies, mais nuancées de mélancolie. En face de moi je trouvais une jeunesse attentive, d'esprit réceptif, et pourtant inquiète, désaxée, désolée, se sentant profondément malheureuse d'être née dans le Québec, n'apercevant nulle tâche qui valût la peine d'y donner sa vie. Constatation navrante ! Parfois l'on m'avait posé des questions comme celles-ci : « Y a-t-il un avenir pour les Canadiens français ? Croyez-vous en notre survivance et pour combien de temps ? »

Pour redonner cœur et foi à cette jeunesse, je dus presque partout reprendre de vieux thèmes, de toutes simples démonstrations, faire appel aux plus évidentes réalités. Mes jeunes amis, leur disais-je, auriez-vous oublié que tout de même vous habitez une province qui a la stature géographique des grands Etats et qu'en ce Québec qui vous paraît si minable, l'on pourrait loger à l'aise la France, la Belgique et la Hollande ? Ce pays, vous ne pouvez le nier non plus, prend rang matériellement parmi les plus riches du monde, en tout cas, du Canada. Le Québec possède la plus vaste et la plus opulente forêt de toutes les provinces canadiennes, quoique affreusement dévastée, je le concède, par les compagnies forestières venues de l'étranger. A cette forêt, ajoutez des ressources hydrauliques d'une valeur encore inévaluée ; ressources prometteuses pour un peuple actif, désireux de se pourvoir des puissantes industries. Jusqu'à ces derniers temps l'on disait le sous-sol québécois plutôt pauvre en richesses minières ; ces valeurs moins qu'à moitié découvertes dépassent déjà les plus audacieux calculs. Le Québec possède, il est vrai, peu de terre arable : superficie suffisante néanmoins pour que, scientifiquement cultivée, elle puisse nourrir, au sentiment des experts, une population d'au-delà

vingt millions d'habitants. Voyez donc ce que la technique contemporaine accomplit en Israël où l'on est en train de faire fleurir le désert. A toutes ces richesses, votre Québec peut encore joindre un ornement incomparable, le fleuve Saint-Laurent, toute la partie navigable de l'une des grandes routes commerciales du monde, la plus longue et la plus large ouverture de l'Amérique du Nord vers l'océan et vers les pays des plus éclatantes civilisations. Oui, magnifiques richesses, me direz-vous peut-être, mais qui ne sont plus à nous. Qui vous empêche de les reprendre ? Nous ne serions pas le premier peuple de ce monde qui aurait résolu de se « décoloniser ». Nous avons déjà repris nos ressources hydrauliques. Pourquoi pas les autres ?

Je disais encore à cette jeunesse: Dieu vous a fait naître d'un pays d'Europe qui est l'un des pays des plus hautes cultures et des plus fines civilisations. La culture française n'est peut-être pas au-dessus de toutes les cultures de ce monde; elle y occupe, à coup sûr, l'un des premiers rangs. Qui empêche qu'avec les moyens modernes, elle ne soit et ne reste la maîtresse, l'éducatrice de votre esprit ? Qu'attendez-vous pour lui prendre quelques-unes au moins de ses qualités foncières: son souci de clarté, d'équilibre mental, son insatiable recherche des formes du grand art ? Et ce n'est pas devant le spectacle de la France d'aujourd'hui que vous estimerez le génie français revêché aux techniques modernes. Alors pourquoi hésiter entre les deux cultures qui sollicitent notre petit peuple ? Pourquoi fleureter dangereusement avec une autre culture déjà marquée, à ce qu'il semble, par les signes d'un premier déclin, culture qui ne nous est pas connaturelle, et ce, à un âge où vous n'êtes pas encore assez adultes, assez enracinés dans votre humus intellectuel pour assimiler à haute dose des apports étrangers ?

Et vous êtes nés catholiques. Le savez-vous ? Et le savez-vous assez ? Vous me l'accorderez : l'avantage est tout de même d'un certain prix que d'entrer dans la possession d'une foi qui proclame, en chacun de nous, la primauté de l'âme, la qualité d'homme en sa plénitude, ce par quoi nous dominons de haut la création, je veux dire tout le cosmos. « Si vous saviez le don de Dieu... » Et vous me l'accorderez encore : cet avantage est vôtre, en vaut la peine, qu'en la synthèse qui fait l'essence de toute civilisation humaine, nous possédions les principes qui en ordonnent les composantes et confèrent à l'ensemble l'équilibre essentiel et durable.

Voilà votre chance, jeunes gens. Voilà votre pays, votre culture, votre foi. Et vous seriez moroses ! Je sais d'autres jeunesses, d'Afrique ou autres pays en éveil, qui, devant pareilles perspectives, exulteraient de joie. Hélas, j'entends dire que nos finissants de collège, que la jeunesse universitaire secrètent le plus désolant scepticisme, s'abandonnent aux critiques mesquines, à un puéril anticléricalisme, à toutes les formes du négativisme et de l'infantilisme intellectuel... Quoi donc, qui donc vous a fait cette âme ?

Ainsi ai-je parlé à ces grands collégiens. Immanquablement, l'entretien fini — pour me découvrir une infinie misère, ai-je pensé parfois — une voix s'élevait au fond de la salle : « M. l'abbé, que nous faudrait-il faire ? » Si, presque toujours, des professeurs et même des directeurs de la maison ne se fussent trouvés autour de moi, j'aurais répondu : « Mes jeunes amis, vous devriez le savoir et ce n'est pas à moi de vous le dire ! »

C'est au souvenir de ces rencontres que je voudrais au-

jourd'hui décrire à la jeune génération ses tâches exceptionnelles.

A) *Tâche politique*

Tâche urgente, suprême, au moins dans l'ordre politique. Chacun en discute. Problème devenu de jour en jour obsédant. Nous en sommes à ce point où un peuple, frémissant et presque d'esprit révolutionnaire, se refuse à ses institutions politiques. Pour un grand nombre le régime fédératif actuel prend l'aspect irritant d'une défroque usagée, verdie, sinon d'une camisole de force. Aucun avenir pour le Canada français; rien à faire s'il n'a les mains libres. Des changements profonds ne peuvent plus tarder.

Oublions les grands responsables de l'actuelle situation. Pourquoi faut-il néanmoins que la génération présente ait pour tâche et combien lourde, de faire ce qui aurait pu et dû se faire il y a cent ans ? Une première réponse vient à l'esprit: notre absence de sens politique, la sottise partisanerie de nos politiciens qui n'ont jamais su faire à Québec, sauf en de rares moments, que la politique d'Ottawa. Je me souviens d'un mot de l'un de nos amis anglo-canadiens — un M. Cooper, ce me semble — auteur d'un billet quotidien en la première colonne de la *Montreal Gazette*, qui, un jour de Saint-Jean-Baptiste, nous disait, il y a une dizaine d'années, avec courtoisie, mais non sans un brin de cruauté: « Vous vous plaignez de votre situation, amis canadiens-français. Pendant que vous faisiez de la politique, nous faisons des affaires. Et voilà... »

Mais passons.

Avoir les mains libres ! Etre maître chez soi ! Mais

comment ? Trois thèses s'affrontent : l'une qui en tient pour le maintien de la Confédération actuelle quelque peu transformée. En fait, soutient cette école, rien n'empêcherait le Québec de s'y ménager une autonomie proche de l'indépendance. Et ce serait la coexistence pacifique de deux nations dûment assurée par des textes nouveaux, plus explicites que les anciens. L'autre thèse, solution moyenne, penche plutôt vers une fédération d'États associés, dont l'un serait le Québec, l'autre, le Canada anglo-canadien, chacun maître chez soi, reliés par un lien fédéral aussi ténu et souple que possible. Point de paix assurée au Canada, tant que deux nations trop différentes par la culture et par l'histoire se verront forcées de cohabiter sous les mêmes institutions politiques. La troisième thèse, plus radicale d'apparence, n'aperçoit d'autre issue que l'indépendance totale de l'État québécois. Cent ans de confédération auraient démontré péremptoirement la nocivité mortelle du régime. S'y astreindre plus longtemps, se plier à ses fatales entraves, au lourd poids et au déséquilibre de neuf États contre un, c'est, délibérément pour le Québec, s'acheminer vers le suicide. A laquelle de ces thèses se rallier ? Les tenants de la première, redirons-nous, s'accrochent à ces quelques propositions ou réformes : continuation du régime fédératif, sous une constitution nouvelle, largement modifiée ; reconnaissance officielle, en termes clairs, sans équivoque possible, des deux nations fondatrices du pays, l'anglaise et la française, au plan d'une égalité parfaite ; bilinguisme absolu en toute institution fédérale, en particulier dans le fonctionnarisme ; droit précis du Canadien français et des catholiques à des écoles françaises et confessionnelles en toute province ou État d'un bout à l'autre du pays ; réaménagement ou refonte de la fiscalité assurant à chaque État et particulièrement au Québec, les moyens d'une vie normale, conformes aux

exigences du temps et d'une nationalité, encore en maints domaines, au stade du sous-développement.

Grave ensemble de réformes, au nom desquelles l'on voudrait commencer par un « rapatriement » de la constitution démodée de 1867, toujours enfouie dans les archives du parlement britannique. A ce propos que d'idées saugrenues l'on aura jetées dans le public. Un quidam voudrait qu'on confiât ce « rapatriement » à la reine d'Angleterre lors de son prochain voyage au Canada, présumé pour l'automne de 1964. Preuve que l'infantilisme colonial n'est pas chose morte au Canada. Je ne suis ni avocat, ni juriste en droit constitutionnel. Mais qu'est-il besoin du « rapatriement » de cette vieille relique ? Voyez-vous ça d'ici : un Etat qui se dit adulte, indépendant, s'en allant prier un autre Etat auquel ne le relie plus aucune dépendance, aucun lien de souveraineté, de lui remettre gentiment sa vieille constitution, dont, du reste, il ne saurait que faire ? Un peuple, un Etat qui se sentirait véritablement la conscience d'un Etat indépendant, aurait tôt décidé, par une loi expresse, la caducité du vieux chiffon et l'aurait proprement laissé dormir dans le cimetière des vénérables papyrus, et sans en aviser le parlement de la Grande-Bretagne. A-t-on rapatrié, en 1867, la constitution de l'Union des Canadas devenue inopérante ?

Posons-nous une question plus grave ? Qu'espérer de la refonte de la constitution ? Qu'attendre de la politique qu'elle pourrait inaugurer ? Y aura-t-il jamais possibilité d'accord entre le Québec et la majorité des autres provinces sur les bases fondamentales du nouveau pacte ? Les Anglo-Canadiens, fils d'une ancienne et grande nation impérialiste, se sont-ils assez purgés de leur sens de supériorité ? L'empire est mort ; mais l'orgueil racial survit. Le

désaccord entre Anglo-Canadiens et Canadiens français est d'abord et surtout d'ordre psychologique ! On s'en aperçoit, à l'heure où j'écris ces lignes, à l'interminable querelle autour d'un drapeau distinctif pour le Canada, drapeau où ne figurerait aucun symbole de l'ancienne sujétion coloniale. Morgue mal guérie d'un vainqueur à l'égard d'un vaincu, du maître du commerce, de l'industrie, de la finance à l'égard de l'économiquement faible. Comment espérer un changement de « mentalité », l'acceptation d'un traitement d'égal à égal, en moins d'une génération ? Comment obtenir que les Canadiens français deviennent plus *hommes* et les Anglo-Canadiens, plus *humains* ?

Présumons la meilleure volonté du monde : jusqu'où pourrait aller, dans l'esprit de l'Anglo-Canadien, la reconnaissance des deux nations et leur égalité parfaite ? Des intellectuels anglo-canadiens, des universitaires, quelques esprits généreux, persuadés de l'enrichissement possible d'une culture seconde, se prêtent à ces vues raisonnables. Mais la masse ? Qui l'empêchera de se poser l'inévitable question : « A quoi bon apprendre le français ? » Question que se posent déjà nos minorités canadiennes-françaises. Au mieux, supposons, dans les textes de la nouvelle constitution, les définitions ou garanties les plus claires, les plus explicites, les plus généreuses. Quelle valeur leur conférer ? Les Britanniques, où qu'ils soient, le moindre étudiant en histoire anglaise le sait, répugnent à se laisser lier par les textes. Ils n'ont pas de constitution écrite. Ils ne connaissent que le *précédent*, l'empirisme ; ils ne s'inclinent que devant le fait impératif ou accompli. Au contraire des Latins, ce ne sont ni des logiciens, ni des passionnés de la lettre du droit. Qu'un texte, si précis, si contraignant, si sacré soit-il, en vienne à les gêner, ils n'hésiteront pas à l'enjamber ou à l'infléchir dans le sens de leurs intérêts.

L'histoire aurait de quoi nous instruire. Bien fol, au Canada, qui, pour la solidarité de son droit, se fierait à un texte constitutionnel. Au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, rien ne pouvait être plus clair, plus formel, que les textes garantissant l'usage de la langue française et les droits de l'école confessionnelle. Qu'est-il advenu de ces textes, vingt ans au plus après leur insertion dans la constitution manitobaine ? En tous pays du monde, au reste, les textes ne sont rien sans des hommes qui s'en constituent les intrépides défenseurs. Aussi bien, beaucoup se posent la question, et il y a lieu de se la poser : y a-t-il espoir que le politicien canadien-français de demain soit plus vigilant, plus courageux, plus puissant par son caractère et par son prestige que le politicien d'hier et d'aujourd'hui ? Y a-t-il espoir qu'une éducation nouvelle, régénérée, nous donne enfin une autre espèce d'hommes ? On sait où la démocratie va chercher d'ordinaire ses chefs. D'aucuns nous affirment qu'à Ottawa le *roi nègre* est mort. Des Canadiens français auraient appris à se tenir debout, à mettre la nation au-dessus du parti. Combien sont-ils ? Seul, à notre avis, un Québec fort, redevenu énergique et clairvoyant en politique, pourrait améliorer, dans la capitale fédérale, la députation canadienne-française. Seul, ainsi qu'au temps de Papineau, il serait assez puissant, assez québécois, pour chasser de la scène politique quiconque aurait trahi l'intérêt national.

*

* *

Et nous en venons à l'autre question : un Québec fort peut-il exister, peut-il constituer un objet d'espoir, d'avenir, sans l'indépendance politique ? L'indépendance serait-elle

condition indispensable de la survie du Canada français ? Inclignons-nous devant un *fait*: nul, jusqu'à cette heure n'a pu démontrer, en forme décisive, péremptoire, la possibilité de la survivance d'un Canada français en dehors de la fédération canadienne. Nul, non plus, n'a pu démontrer, de façon convaincante, la possibilité d'une survivance du même Canada français dans la fédération actuelle. D'un côté comme de l'autre, il y aura des risques à prendre. Au premier abord, la solution de l'indépendance paraît séduisante. Elle flatte l'orgueil national. Un Etat souverain faisant soi-même et selon ses intérêts et selon ses idéaux, sa propre politique, son économie, ses institutions sociales, maître de l'épanouissement de sa culture, sans les infiltrations malsaines d'une langue ou d'un esprit étrangers; bref, et pour finir, un Etat qui traiterait, sur le plan de la souveraineté, avec les Etats ses voisins, incontestablement l'aspiration répond aux appels secrets de tout jeune peuple contemporain. Qui n'y voit, par surcroît, l'acheminement normal, logique, de toute l'histoire du Canada français ? Rien n'empêche, au surplus, que cette souveraineté ne se réalise dans la paix, sans fracas révolutionnaire. Point de ponts rompus avec les voisins: geste insensé prêté trop souvent par des esprits borgnes à ceux qu'ils appellent les « séparatistes ». Quel peuple, dans le monde d'aujourd'hui, peut songer à s'isoler ? Heureux même le Robinson qui se trouverait une île déserte ! Donc nulle nécessité d'un ghetto québécois, renfrogné sur soi comme une marmotte dans sa tanière hivernale. Des ententes politiques, économiques, voire des échanges culturels s'imposeraient avec l'environnement. Mais encore une fois, ententes ou traités se concluraient sous le signe de l'Etat souverain. On pourrait encore imaginer la reconnaissance officielle et prompte de la France à ce nouvel Etat français d'Amérique, même si elle a de la peine à se déprendre de la fasci-

nation de l'Anglo-Saxon. D'autres Etats de l'Europe pourraient suivre, avec un tant soit peu d'activité ou de pressions diplomatiques; il en serait de même en Amérique latine vers qui enfin l'on tente de se rapprocher. Puis, ce pourrait être, avec tant de hauts patronages, l'entrée à l'ONU de l'Etat français du Québec: tribune, retentissement qui assurerait une protection valable contre des intrigues ou malversations d'origine canadienne ou américaine.

Ainsi tout irait bien si, en même temps, tout ne risquait d'aller mal. Par le temps qui court, le Canada anglais trouve à se plaindre du Canada français; il le sent turbulent, inquiétant, presque dangereusement réveillé. Le retrait du Québec de la Confédération ébranlerait l'édifice même, le couperait en deux. Et l'on invoque volontiers, même dans le Québec, le voisinage de l'ogre américain, sa puissance attractive, par suite, le danger d'une rupture de la fédération canadienne. A ce propos serait-il superflu de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Amérique du Nord? Deux pays y occupent tout l'espace, à parties presque égales. Mais les deux ne présentent point la même répartition géographique. Au lieu des quarante et quelques carrés américains, l'on n'aperçoit, dans la superficie canadienne, que dix divisions dont sept fort étendues, possédant la stature et les ressources naturelles des grands Etats. Forcément la forme fédéraliste s'impose avec moins de force au Canada qu'aux Etats-Unis. Peu d'Etats américains peuvent rêver d'indépendance. En va-t-il de même des grands Etats canadiens? Une pression, la pression américaine, les contraint, dans une certaine mesure, au fédéralisme. Qu'un jour ou l'autre, pour des causes de l'ordre possible, s'atténuent la puissance et le prestige du voisin, que se passera-t-il au-dessus de la ligne quarante-cinquième?

En dépit de ces probabilités qui pourrait dire, en cas de rupture de la fédération, en quel sens évoluera le sentiment politique dans les provinces anglo-canadiennes ? Grandies en population et en richesses matérielles, inclineraient-elles, comme elles y seraient poussées, ce semble, psychologiquement, vers un provincialisme renforcé, sinon même vers l'indépendance ? Ou, pour l'orgueil de se constituer en un grand pays de nationalité anglaise, n'ayant rien à craindre pour leurs éléments fondamentaux (langue, droit, foi), viseraient-elles à ne former solidement qu'un Etat, Ottawa restant leur capitale naturelle ? Dans le cas de la première option, l'Ontario, par exemple, enfiévré de la même soif d'émancipation que le Québec, prendrait moins ombrage de la turbulence de son voisin. La seconde option soulève plus de difficultés. Placé hypothétiquement à l'un ou à l'autre bout du Canada, le Québec rencontrerait moins d'obstacles à son « séparatisme ». L'opération chirurgicale se pourrait faire sans trop de douleur. Mais la Providence a voulu qu'il occupe, dans la fédération, une position centrale. Il a façade sur l'Atlantique, mais en même temps, la grande voie fluviale du centre et de l'est canadiens et les longues voies ferrées débouchent chez lui et se prolongent vers la mer. Position stratégique propre à de puissantes pressions que celle du Québec, et dont les « Pères » n'ont su faire état en 1867 ; mais position qui complique singulièrement aujourd'hui le problème de l'indépendance québécoise. Comment recoudre les provinces de l'ouest à celles de l'est ? Et que deviendraient les petites provinces du golfe ? Elles supportent déjà avec aigreur leur isolement à l'autre bout du pays. Quel accueil consentiraient-elles à un isolement accru ? D'une économie par trop prise dans l'engrenage américain, y aurait-il quand même, pour elles et pour le Québec, possibilité d'un marché commun entre économies complémentaires ? Ou, res-

tées fidèles à Ottawa, par sentiment racial ou autres motifs, les petites provinces se verront-elles forcées, pour leurs relations avec Ottawa et le Canada anglais, d'user de l'avion ou d'en passer par l'immense viaduc du Québec ?

L'indépendance, on le voit, pose des problèmes dont il ne faut se dissimuler la gravité. Tant et tant que l'on en vient à se demander si la solution des Etats associés que nous avons appelée tout à l'heure la « solution moyenne », ne serait pas la solution au moins temporaire. Elle serait plus qu'une étape vers l'indépendance; elle suppose déjà l'indépendance, ne retenant au plus, au-dessus des deux groupes d'Etats qu'une ombre de lien fédéral. La solution aurait aussi pour avantage de moins effaroucher nos voisins de gauche et de droite. Elle vaudrait mieux, ce nous semble, que ce fédéralisme « coopératif » dont l'on nous parle depuis quelque temps. Comment coopérer efficacement ? Nous sommes si différents qu'une législation commune ne peut devenir, pour le Québec, et sur maints points, que violemment oppressive. En 1841, au moment de l'Union du Bas et du Haut-Canada, alors que nous étions plus jeunes et plus faibles, nous avons fait l'essai de cette sorte de législation mi-commune, mi-autonome. On sait avec quel retentissant échec. Ce même essai, nous l'avons renouvelé partiellement depuis 1867, mais pour quel fâcheux aboutissement ! Entre un Québec constamment forcé d'afficher une désagréable dissidence et un Québec associé, mais traitant avec l'autre sur le pied de l'Etat souverain et pour un minimum de sujets, de quel côté, vers quelle solution et dans l'intérêt de tous, ne pas pencher ? Nous posons le problème; la solution importe à d'autres. Quoi qu'il advienne, cette autre solution demeure inéluctable que le jour où le Canada français aura acquis la nette conviction qu'il ne peut, sans l'indépen-

dance, s'épargner le suicide, il n'aura plus qu'à ramasser ses énergies et à faire face au défi. Nulle nation, si petite soit-elle, n'a l'obligation, encore moins le devoir d'accepter le génocide par complaisance pour un plus puissant. Le droit des petites nations à la vie n'est inférieur en rien au droit des grandes nations. Les idéalistes auront beau soutenir qu'il y aurait, de la part d'un petit peuple tel que le nôtre, grand profit moral et superbe partie à jouer dans un effort héroïque à se tailler une place et à survivre dans un milieu redoutable par sa seule masse, sinon même sourdement hostile. Le risque serait trop *risqué* pour l'oser courir, et, malgré l'autre risque, le profit moral ne serait pas moindre à braver l'aventure de l'indépendance.

Voilà de quoi faire réfléchir une jeunesse qui se prétend adulte. Tâche qui l'attend, tâche qu'elle ne peut esquiver. Le problème est là, pressant. Il sera résolu par elle et par nulle autre. Nous sommes déjà sur la pente de notre destin. Et ce ne sont pas de ces événements qui se passent des hommes. La jeunesse canadienne-française voudra étudier le problème très exactement dans le *contexte* contemporain. Que l'indépendance du Québec advienne dans dix ou vingt ans, elle s'accomplira dans un monde nouveau dont il serait insensé de se cacher les approches. Demain ne sera plus aujourd'hui. Où en sera l'équilibre actuel des continents ? Le monstre chinois qui s'accroît de vingt millions d'âmes par année s'industrialise avec fièvre, s'arme jusqu'aux dents et menace de dévorer le sud-est asiatique. Ici, dans le Nouveau-Monde, où en sera un autre monstre, le voisin américain ? Lui aussi, avec son or, sa formidable machine industrielle, a cru conquérir le monde, surtout les peuples sous-développés. Voici qu'il lui faut affronter les premiers symptômes d'un recul, sinon d'une décadence: vulnérabilité sur trop de

points du monde où son ambition l'a poussé, vulnérabilité qui se produit sous la forme d'une mésestime généralisée, même chez les petits peuples dont il a cru acheter l'amitié à coups de milliards; asphyxie menaçante de son industrie, par manque de marchés, conséquence d'une production d'un coût trop élevé; chancre d'un chômage grandissant; découverte récente d'une quarantaine de millions de pauvres dans l'opulente nation des milliardaires; concurrence prochaine, inévitable, dans l'industrie et le commerce, des pays communistes et des pays d'Orient; concurrence déjà en voie de s'ébaucher, au sein des pays sous-développés, mais mis en mesure de produire et de se suffire par l'assistance financière et technique américaine. Concurrence à prévoir aux portes mêmes du puissant pays, dans les républiques sud-américaines, jusqu'ici chasse-gardée de Washington, mais qui, mises en train par le capital étranger, ne peuvent que devenir et très rapidement, pays producteurs, débarrassés de toute colonisation économique. Insistons sur cette Amérique latine, en plein éveil, un peu anarchique, agitée partout par le ferment de la liberté et des réformes sociales. De quel poids pèsera, dans la vie du monde, au moins de l'Occident, ce grouillement de 500 millions d'âmes prévu, par les mieux informés des statisticiens, pour avant quarante ans. Quel déplacement d'influences à prévoir sur notre jeune continent ! D'ores et déjà une question se pose: quelles seront alors la culture et la langue dominantes, l'anglaise ou l'espagnole, dans les deux Amériques ? Et quel autre ferment, dans l'âme des peuples retardataires, que cette levée de peuples nouveaux et si proches de nous ! Et voici que, par-dessus tout, chez le voisin surgit le problème noir, corps presque étranger de quinze à dix-huit millions d'âmes dans la structure américaine, corps d'essence volcanique qu'elle ne peut expectorer ni vomir, encore moins digérer: problème difficile-

ment soluble dans un pays d'esprit trop longtemps esclavagiste, problème qu'il faudra quand même et à tout prix résoudre, mais au prix peut-être de quelle longue anarchie intérieure. Problème épineux qui déjà soulève contre la toute-puissante démocratie, le continent africain et les pays hostiles aux derniers vestiges du colonialisme.

C'est dans cette perspective, dans cette préfiguration du monde de demain, dont je ne puis décrire tous les traits, que la jeunesse doit chercher le destin de son petit peuple. Que nous voilà loin des petites révoltes, des petites grèves, des invectives contre les aînés, de la petite anarchie intellectuelle où se complaît trop souvent la gent étudiante. Quel phénomène étrange que ces parlotes, cette logomachie où, dans le passé, les Canadiens français ont dépensé tant d'énergies et de si longues années. Quand je vois la jeunesse se livrer à ces mêmes et fols entraînements, que j'aurais envie de lui crier: « Quand donc ces jeunes cesseront-ils d'être vieux ? » Il est beau de se gargariser des mots de l'indépendance du Québec. Encore vaudrait-il mieux préparer la génération de l'indépendance. L'ère n'est plus aux petits jeux des petites coteries, de tous les négativismes, de l'anglophobie à vide, de l'esprit d'insubordination contre toute autorité. Le temps est venu des fortes pensées et de l'action adulte, disciplinée, si l'on en est encore capable !

B) Problème économique

Autre problème à résoudre pour la très prochaine, sinon pour l'actuelle génération. Problème non moins pressant, non moins complexe que le politique. Deux faits suprêmement humiliants nous en avertissent: notre état de nation économiquement faible, presque sous-développée, l'indiffé-

rence de la classe populaire en face de sa misère. Indifférence qui va jusqu'à l'ignorance du collier qu'elle porte; impuissance même à recouvrer une ombre de solidarité économique. Une éducation déficiente, aggravée de deux cents ans de servage sous la férule du vainqueur, lui fait trouver normale sa vassalité. Qu'elle reste pauvre pour avoir toujours enrichi les autres, peu lui chaut.

Prêtre de la sainte Eglise, le scrupule m'a pris parfois d'accorder si large part, dans mes écrits et mes discours, au problème économique. Justification toute simple que la mienne. Très tôt j'aurai compris l'effroyable dimension du problème chez nous, ses rebondissements désastreux dans tous les secteurs de notre vie. Exagération, vue trop profane, trop matérialiste de l'histoire ? Je prie qu'on me le dise: quoi donc aura plus retardé l'essor du peuple canadien-français, lui aura fait plus de mal que sa misère économique ? Que, depuis cent ans au moins, une politique à rebours ait pu s'installer dans le Québec; que nous n'ayons eu trop souvent que des politiciens falots, sans envergure d'esprit, valets satisfaits de la finance anglo-canadienne ou américaine; que notre autonomie politique soit restée un vain mot; que nos gouvernants et tant d'autres n'aient rien compris à la géographie économique de la province, rien aperçu des structures économiques et sociales qu'un jour prochain nous allait imposer; que notre culture, notre littérature, nos arts soient restés exsangues, à l'état d'enfance ou affaire de petits bourgeois, capables tout au plus d'un modeste mandarinat; qu'un peuple de salariés ait fini par ne voir, dans son catholicisme, qu'une religion de gagne-petit; que notre enseignement supérieur se soit si lentement développé, faut-il, de ce triste état de choses, chercher si loin les raisons ? Des collèges, des universités pauvres, restés presque à l'état

embryonnaire, pouvaient-ils nous donner des légions de grands esprits ? Nous possédions la terre arable, l'épicerie du coin. Que nous fallait-il davantage ?

Je ne relis pas sans tristesse mes discours ou écrits d'il y a quarante ans. Le premier, je crois, au Canada français, j'aurai institué une enquête sur le problème économique. C'était en 1920. Non sans peine, j'avais réussi à grouper, autour de l'*Action française*, quelques-uns de nos économistes ou apprentis-économistes, quelques-uns de nos chefs de file de ce temps-là : Edouard Montpetit, Antonio Perrault, Olivar Asselin, Emile Miller, Anatole Vanier, Georges Pelletier, Beaudry Leman, Omer Héroux, Léon Lorrain, Henri Laureys, Dr Ernest Gendreau. Dans l'article de tête où j'annonçais l'enquête et en exposais les motifs, je disais :

« ... La guerre économique existe ; elle se déroule sur tous les points du monde. Elle ne connaît ni les trêves, ni les armistices. Elle se fait au milieu de nous ; elle se fait contre nous. Chaque fois qu'une partie de notre patrimoine nous échappe ; chaque fois que, mal administré, les rendements en subissent des baisses ; chaque fois que le sol québécois fructifie pour d'autres que pour nous ; que nos épargnes, nos capitaux s'en vont vers des réservoirs qui se déversent ensuite à l'étranger ; chaque fois que nous nous laissons devancer par des rivaux ; que, sous la concurrence ennemie, succombe une de nos institutions ; chaque fois ce sont des batailles que nous perdons... »

« Notre province a trop de richesses et de trop belles ; vers elle les grandes convoitises se sont tournées. Le problème n'est plus de savoir si ces ressources seront exploitées, mais si elles le seront par nous et pour nous, ou par

des étrangers et contre nous. D'ailleurs l'alternative se pose à peine: la bataille est déjà engagée; des positions sont déjà perdues. Nous avons à nous défendre contre la puissance abominable de l'or qu'aucun principe ne domine, qu'aucun pouvoir ne veut maintenir dans ses limites. Le seul choix qui nous reste est celui-ci: ou redevenir les maîtres chez nous, ou nous résigner à jamais au destin d'un peuple de serfs. »

Seize ans plus tard, je reprends le sujet devant la jeune Chambre de commerce de Montréal, et deux jours après, devant le jeune Barreau de Québec. J'aborde le thème de façon plus expresse; le titre même de mon discours le dit assez: *L'Economique et le national*. J'y dis des choses énormes pour l'époque: dénonciation de notre malfaisante servitude économique: économie à l'envers, une vie intellectuelle à l'envers, une vie scolaire en grande partie à l'envers; une humiliation collective et foncière « qui fait voir une population de 2,500,000 âmes orientant ses enfants et son enseignement, et ceci comme fin normale, à se préparer de l'emploi chez une minorité d'à peine 500,000 âmes ». « Etat français, Etat national » que le Québec, dans le cadre de la Confédération, fait majeur reconnu en 1867 par tous les associés du nouveau régime; droit strict « que l'on ne saurait nous contester, pas plus que l'on ne peut contester à la France le droit d'être française, à l'Irlande d'être irlandaise, à l'Allemagne d'être allemande; être français, rester français, c'est même plus que notre droit, c'est notre devoir et notre mission ». Donc, pour cet Etat français, droit à tous les organes d'un Etat viable, droit par conséquent à une certaine indépendance économique pour la conservation de la culture nationale, mais aussi *droit et devoir d'intervention de l'Etat dans la vie économique de la nation*. *L'économique et le national*

n'étant point sans relations l'un à l'égard de l'autre, obligation de l'Etat de se rappeler que le bien national lui impose des devoirs, même en l'ordre économique. L'Etat français, c'était pour moi « l'idéal organisateur, la pensée directrice et souveraine *qui aurait dû* inspirer, gouverner notre vie, toute notre vie, notre vie politique, toute notre vie intellectuelle, notre vie économique, orienter, ramener à l'unité toutes nos énergies ». A propos d'Etat français qu'on ne nous objecte point aujourd'hui une prétendue confusion entre les notions d'« Etat » et de « Nation ». Sans doute sont-ce là des réalités distinctes. Non toujours séparées. Et le cas existe où la nation mise en danger, l'Etat peut et doit intervenir.

Tout ou presque tout avait trouvé place en cette conférence de 1936, tout jusqu'à mes illusions sur le réveil continu de notre peuple vers la définitive émancipation. « Une génération de Canadiens français, disais-je, a pu lorgner ce spectacle d'un peuple s'en allant à la déchéance, comme, d'une confortable loge de bourgeois, l'on suivrait une fiction de comédiens, un drame où l'on n'aurait point de part; mais vous savez bien qu'une autre génération ne regardera pas du même œil ce spectacle poignant, parce qu'il la blesse au plus vif de son esprit et de sa fierté, parce qu'il la mord au plus sensible de sa chair. Et vous savez bien également qu'une autre génération n'acceptera pas ce régime parce que, nettement, infailliblement, il aboutit à nous dénationaliser. » Hélas, je me suis trompé au moins d'une génération. Car celle en qui j'espérais, plus que toute autre, allait se vautrer dans la vieille servilité, s'empiffrer dans le plat de lentilles. A quoi imputer ce revirement ? Vers le même temps, si je me souviens bien, l'ACJC, encore très vivante, était revenue sur le sujet. Qui ne se rappelle les luttes ardentes du Dr Philip-

pe Hamel et de ses partisans pour la reprise de nos ressources naturelles ? Moi-même, un jour, à Québec, excédé par l'indifférence populaire et par les somnifères qu'on nous prodiguait, je me laisse entraîner jusqu'à m'écrier : « Jeunes gens, un train impitoyable vous écrase. Sautez dans la locomotive et renversez la vapeur ! » On imagine les épithètes d'« exalté », de « révolutionnaire » qui, dans les journaux politiques, pleuvèrent sur ma tête. Qui peut encore oublier qu'en 1935-1936, des politiciens purent s'emparer du pouvoir avec les mêmes dénonciations, les mêmes slogans qui, en 1960, devaient si bien réussir à M. Jean Lesage ? Pourquoi, il y a trente ans, ces campagnes d'idées ont-elles tourné court ? Vassalité incurable de nos hommes d'affaires, peur de troubler la digestion de la minorité anglo-saxonne. Eternelle trahison des politiciens démocrates qui veulent le pouvoir pour le pouvoir, pour l'ambition et le profit de gouverner, pour nourrir une clique, et, pour ce motif, en *flirt* perpétuel avec le *Big Business*, la haute finance, qui gonfle la caisse électorale.

Jusqu'à la fin de ma vie pourtant, le problème économique m'obsédera. J'y reviens, par exemple, en décembre 1960, dans une entrevue donnée au *Devoir*. On sollicite mon opinion dans le débat alors mené à vive allure sur la langue parlée au Canada français. Pour cette fois encore ma réponse est nette : point de guérison du parler populaire, à moins d'un « renversement de la situation économique au Canada français. Remède radical, je le veux bien, mais remède nécessaire, irremplaçable. De la sujétion économique vient presque tout le mal. D'un retournement peut venir la guérison. Il y faudra du temps, de la patience, et même du doigté. Cela non plus je ne l'ignore. » Et j'enchaînais : « Il faudra créer les cadres de la libération, nous former des techniciens, des ingénieurs de grande

classe, des chefs de grande entreprise; il y faudra un rassemblement de capitaux. Mais, à l'exemple des jeunes peuples de l'Amérique latine et de l'Afrique qui déjà s'y préparent et s'y donnent, ayons le courage d'entreprendre le labeur de la seconde indépendance. Que, dès maintenant, en l'esprit de notre peuple trop prostré, on sache allumer l'espoir, l'ambition virile de rentrer en possession de son avoir matériel, de redevenir maître chez soi. Qu'on l'associe, même financièrement, par participation individuelle et collective, à sa propre libération. Et le peuple retrouvera la foi qu'il a perdue. Dans les évolutions de l'histoire les grands événements ne sont pas seuls à compter. Comptent aussi, pour leur part et pour le déclenchement initial, les idées-forces. »

Je ressaisis le sujet dans une autre entrevue encore accordée à André Laurendeau, dans *Le Devoir* (24 octobre 1962), entrevue qu'on coiffe de ce titre: « Pas de survivance française pour nous sans libération économique ». J'insiste surtout sur les graves conséquences de notre infériorité économique: abâtardissement de notre enseignement, détérioration de la langue:

« Nous en sommes à ce point que notre enseignement à tous ses paliers hésite à faire le choix décisif entre les deux cultures, la française et l'anglaise. Nous courtisons les deux sans toujours accorder à la culture originelle la part qui de droit lui revient. Combien même nous poussent vers cet abâtardissement intellectuel que serait un mariage trop étroit entre les deux ? Il semble également établi que 80% de nos manœuvres travaillent pour des patrons étrangers. Or, comment veut-on que cette masse ouvrière garde quelque fierté de sa culture et quelque attachement à sa langue, quand il lui faut, ainsi que me le disait un

jour un ouvrier: « gagner sa vie en anglais » ? Que l'on continue de garder à la langue maternelle un attachement sentimental et qu'on la parle encore à la maison, soit. Mais, à la longue, que veut-on que l'on fasse d'une langue qui ne sert à rien pour gagner son pain et son sel ? Oh ! je sais très bien que notre peuple ne paraît guère souffrir de ce lamentable état de choses. Il encaisse, en général, d'assez bons salaires. Son infériorité économique qui n'est pas si loin de l'esclavage, il ne la sent point au plus vif de sa chair, comme le Noir d'Afrique ou le Latin de l'Amérique du Sud. On a si bien bourré son bâton que le Canadien français ne le sent guère. Mais je crois l'avoir déjà écrit: les chaînes dorées n'en sont pas moins des chaînes. Et le pire esclavage et le plus déformateur est bien celui qui, contre lui, ravit même l'instinct de révolte. » Périclès disait, lui, à sa façon: « Chez nous, ce n'est pas la pauvreté qui est honteuse; c'est de ne rien faire pour en sortir. »

Rien de cette misère, qui dure depuis si longtemps, ne va-t-il pas émouvoir la génération qui monte à la vie ? Il ne m'appartient pas, certes, de lui indiquer les moyens de nous guérir du mal affreux. C'est affaire d'économistes, de sociologues, de spécialistes de la haute économie. Entre tant d'autres, une misère, un désordre dans l'âme populaire, devraient pourtant frapper l'esprit de nos jeunes réformateurs: misère qui, chez tous les peuples normaux, éveille les forces profondes de l'instinct: l'absence de tout esprit de solidarité. Nation pauvre dans un pays riche, le paradoxe n'offre rien de si mystérieux. Depuis deux cents ans notre peuple s'applique à forger, de ses propres mains, les chaînes de sa servitude. Avec une inconscience parfaite, il ne se lasse pas d'édifier la fortune d'une infime minorité qui ne lui en sait nul gré, n'étant pas dans les mœurs des maîtres d'embrasser les mains de leurs esclaves. A défaut

d'autres ressources, nous possédons un immense pouvoir d'achat. Qu'en fait notre peuple ? Ses petits gains, son salaire de chaque semaine, il le réserve d'ordinaire à ceux qui s'enrichissent à ses dépens et qui ne lui rendent rien. Sottise inconcevable ! Mais à qui la faute ? Ses dirigeants, ses enseignants, ses hautes classes sociales lui ont-ils jamais donné plus intelligent exemple ? Qui lui a jamais révélé, avec force et constance, les rapports de l'argent, du social et du national, la voie par où un peuple devient maître chez soi ? Infortune d'un peuple qui trop souvent eut à se passer de tête.

Une autre tâche, et celle-ci encore immense, fait donc appel à la jeunesse. Ce n'est plus une tâche à remettre à demain. Notre recul démographique, dans notre propre Etat du Québec, nous est un avertissement. Pendant que nous rétrogradons, la minorité anglo-saxonne gagne du terrain et elle le gagne à pas rapides. Nous nous révélons impuissants à tirer vers nous l'immigrant. Et qui lui en fera reproche ? Il vient chez nous pour se trouver du travail, se rebâtir une vie. Or, nous ne sommes pas les grands employeurs. L'immigrant s'en va donc vers l'anglophone et, pour préparer un avenir à ses enfants, il les dirige vers l'école anglaise. A quand le retour au bon sens, le renversement des choses ? Mais ce renversement, la jeunesse le veut-elle, s'y prépare-t-elle ? Pour ressaisir ce qui nous a échappé, il nous faudra, en haut, au niveau de l'Etat, des politiques d'esprit aussi ferme que prudent, capables de guider et d'entraîner une nation vers sa libération. Il faudra un peu de l'audace et du savoir-faire qui a permis l'édification définitive de l'Hydro-Québec. Dans les grandes écoles nous aurons besoin d'enseignants qui éveilleront les aspirations collectives, indiqueront eux aussi les chemins de la liberté. La jeunesse devra, pour sa part, préparer les

grands ouvriers: techniciens, ingénieurs, directeurs de grandes entreprises, rassembleurs de capitaux, etc., etc. Elle aura aussi à calmer et voire à culbuter bien des préjugés ou alarmes: préjugés, alarmes des possédants qui se voient déjà dépossédés, sinon menacés de la défenestration, comme si, à la table québécoise, il n'y avait place pour un autre convive, le fils de la maison qui revendique son héritage. Préjugés, alarmes des gens mêmes de la maison, déjà pris de panique devant l'épouvantail des représailles possibles, du *boycott* de la production québécoise, comme si d'un pays riche tel que celui du Québec, l'on pouvait longtemps boudier les exportations, et comme si un marché de cinq millions d'habitants pouvait être mis en quarantaine. Tant mieux la quarantaine, ai-je déjà dit, si elle pouvait stimuler la production au Québec pour tant de choses que, par paresse ou manque d'esprit d'invention, nous achetons de l'étranger ! Et tant mieux aussi le *boycott* si, par réaction, il nous faisait ressaisir pour nous-mêmes notre pouvoir d'achat !

C) *Tâches sociales*

Un phénomène a surgi, en ces derniers temps, qu'il serait risible de nier et qui force à réfléchir. On l'appelle d'un mot plus ou moins français: la promotion de la jeunesse. La jeunesse veut entrer dans la vie, à titre d'égalité avec les adultes, prendre sa part de tous les problèmes qui s'agitent au-dessus de sa tête, quels qu'ils soient. De la solution de ces problèmes elle paiera les frais. En conséquence elle revendique la permission de s'en mêler.

Phénomène facile à prévoir. Du haut de toutes les tribunes, de toutes les chaires, les clairons de l'information

ne cessent, au nom de la démocratie, de convier le citoyen à prendre charge de ses responsabilités, responsabilités qui vont loin, qui s'étendent jusqu'à la gouverne de tout l'enseignement, de tout l'État, même de l'Église. Rien n'est vraiment orthodoxe que marqué du signe de la démocratie. Il est donc dans l'ordre logique que chacun se croie compétent en toute chose. Si elle n'y prend garde, la démocratie, comme les monarchies de jadis, comme le fascisme, se prépare à mourir de l'exagération de son principe. La jeunesse ne pouvait qu'entrer dans le mouvement. Elle y entrerait, avec d'autant plus d'assurance, qu'elle entre dans la vie avec un profond mépris de ses aînés, de tout le passé. Les aînés, elle ne les croit nullement aptes à résoudre les problèmes, sous lesquels ils ploient. Quant au passé, n'en sachant rien ou n'ayant appris qu'à le mépriser, rien de plus naturel, chez elle, que l'orgueil naît d'avoir à tout recommencer, tout refaire, à partir de zéro.

Certes, tout n'est pas illégitime dans les prétentions de la jeunesse. Ses aînés de 1900 ou de 1904 qui se disaient aussi « jeunesse nouvelle », « ceux qui viennent », et qui s'étaient groupés en association, nourrissaient, quoique un peu plus modestement, les mêmes prétentions. Ils rêvaient d'action catholique; mais ils voulaient aussi se préparer à l'action politique, économique, sociale, culturelle. La jeunesse nouvelle pourrait donc se souvenir qu'elle n'est pas si « nouvelle » qu'elle le pense et que, dans le domaine social, tout n'est pas à faire comme à l'époque de 1900. Ces aînés, qui n'ont rien fait, ont fondé des institutions que j'ose à peine énumérer: facultés sociales en nos universités, syndicats ouvriers ou agricoles, caisses populaires, semaines sociales, scoutisme, JOC, JAC, foyers de Notre-Dame, foyers pour vieillards, foyers du pauvre, écoles spéciales pour enfants infirmes, insti-

tuts de réhabilitation, etc., etc. Point de misère, peut-on dire, qui ne trouve son œuvre de secours. Ainsi les institutions existent. D'autres institutions de charité ont toujours existé. Il n'y a qu'à les renforcer, qu'à les mieux structurer. Le syndicalisme en particulier va son chemin. L'ancien prolétariat achève de disparaître. Nos caisses populaires connaissent un succès presque foudroyant.

La jeunesse s'organise en syndicats d'étudiants: étudiants d'université, étudiants de collège, en attendant que suivent, sans doute, les marmots de l'enseignement primaire. La jeunesse a ses problèmes. Où est le mal pourvu que la jeunesse en reste à ses problèmes? Mais ces jeunes hommes, ces éphèbes qui ont de l'esprit et même de l'esprit critique, ne jugent-ils pas un peu osé, voire périlleux, qu'à l'exemple de leurs pères, ils se croient investis, en toute matière, de la pleine compétence? N'estiment-ils pas un peu risible que, par exemple, des syntaxistes de collège fassent la leçon à l'épiscopat sur la confessionnalité scolaire, se prononcent gravement sur les lois, les programmes collégiaux, décident de l'emploi du grec et du latin, de la part à faire aux humanités classiques, aspirent à la cogestion des institutions scolaires? Appartient-il à des étudiants d'université de se prononcer sur le choix du recteur, sur la composition de l'équipe de leurs gouverneurs? Les syndicats les plus hardis vont rarement jusqu'à se vouloir substituer à leurs patrons, aux chefs des grandes entreprises. Pourquoi des collégiens ou des étudiants d'université voudraient-ils se substituer à leurs maîtres et dirigeants? Rien ne leur défend d'émettre des vœux. Mais peuvent-ils aller plus outre? Des mentors « patentés », je ne l'ignore point, applaudissent des deux mains toutes les jeunes audaces: coquetterie de petits maîtres qui, à ce qu'il semble, cultivent plus la popularité que le bon sens.

En revanche, j'applaudirais des deux mains des étudiants du grade universitaire qui s'occuperaient à repérer les jeunes pauvres à qui leur pauvreté interdirait l'entrée aux grandes écoles et qui leur viendraient en aide. Il y a aussi, dans le monde étudiant, des misères morales, de malheureux camarades qui, par alcoolisme ou pires dérèglements, gâchent leurs études, leur avenir. Ce serait faire œuvre sociale que travailler à leur relèvement. J'applaudis également de tout cœur l'offre récente des grands étudiants d'offrir leur collaboration à nos gouvernants pour le relèvement économique des régions sous-développées de l'Etat québécois.

Deux tâches sociales s'offrent, à mon avis, plus impérieusement que toute autre, à nos étudiants. Et je les énonce tout de suite, même si les mots font choc: réhabiliter la jeune fille et réhabiliter la famille. La jeune fille, comme il importe d'en retrouver le respect. De part et d'autre, il semble que l'effort tente à la même fin: rapprocher les sexes, en amenuiser les différences en tout, se copier l'un l'autre jusqu'à se confondre dans l'identité. Quelle perversion de la nature ! Et au profit de qui et de quoi ? Pourquoi, jeunes gens, vous acharnez-vous à masculiniser la femme quand son charme est d'être femme ? Pourquoi surtout vous acharner à la souiller ? Quelques-uns auraient-ils trop peu de foi pour comprendre l'éminente beauté de la jeune fille restée pure ? Je leur rappelle que les païens n'étaient pas insensibles à cette sorte de beauté. Qu'ils lisent, dans l'*Odyssée* d'Homère, le ravissement d'Ulysse devant la jeune Phéacienne Nausicaa rencontrée sur le rivage de la mer. Etait-elle déesse ou mortelle ? « Un jour, à Délos, s'exclame le héros grec, j'ai vu une jeune tige de palmier d'une extrême beauté qui, jaillie du sol, montait vers le ciel. Et, en la regardant je restai longtemps

stupéfait qu'une chose aussi belle soit sortie de terre... Ainsi, jeune fille, je t'admire et je suis plein d'étonnement et j'ai peur de toucher tes genoux. » Si l'on ne peut s'élever jusqu'au sentiment de ce païen, l'on pourrait tout de même songer qu'une jeune fille n'est pas un paillason où s'essuyer les pieds, pas plus qu'un joujou pour gamin. Pourquoi cette perversion dégoûtante existe-t-elle : des étudiants même de collège qui ont leur maîtresse ? Et d'autres qui s'appliquent à corrompre des fillettes de couvent ? La langue française a inventé un mot d'une extrême dureté pour stigmatiser ces sortes de profanations : viol, acte violent, commis avec effraction, acte de bandit. Qui peut dire, dans la vie d'une jeune femme, les suites de cette première profanation ! Le jeune homme qui avilit sa prétendue amie, surtout s'il se propose de l'épouser, ne fait pas que ravir au monde un embellissement ; il avilit son propre bien. Car enfin, vous qui apporterez au mariage un corps de libertin à moitié pourri, pourquoi tenez-vous quand même à épouser une petite fille propre ? C'est que vous sentez la différence entre le visage d'une jeune femme restée vierge, au rire franc et aux yeux clairs, et le visage déjà flétri par tous les signes de votre bohème. L'on aura tout fait pour tuer la pudeur dans l'âme de sa fiancée et l'on s'étonnera plus tard de l'infidélité de l'épouse. Quelle belle tâche sociale ce serait que de restaurer, chez nous, l'antique galanterie, et d'empêcher la camaraderie de dégénérer en gaminerie ! Copains tant que l'on voudra. Mais pourquoi point *chics* et « bien élevés » de part et d'autre ?

La jeunesse étudiante aime les manifestations bruyantes. Je la verrais volontiers menant la guerre, une guerre sainte, contre les kiosques, les librairies, propagandistes de magazines provocateurs, obscènes, les petits romans à cinq

sous, romans crapuleux; la guerre aussi contre les cinémas, les films qui semblent s'être conjurés pour abêtir, salir, corrompre jusqu'aux moelles, une jeune race qui aurait tant besoin de toutes ses énergies.

Dans cette tâche sociale, la jeune fille aurait aussi son rôle à jouer. Avant tout qu'elle reste femme. Dans *Paroles à des étudiants*, je disais naguère à un groupe des vôtres: « Vous n'aimez pas les garçons qui se féminisent. Pourquoi les garçons aimeraient-ils les filles qui se garçonnisent ? » La poétesse Sapho était une païenne; elle était même une prosélyte d'Aphrodite, autrement dit Vénus. Elle avait pourtant compris cette vérité de fond que la femme doit rester femme et qu'elle ne peut violenter sa nature ni en sortir, sans se diminuer. Elle avait même fondé une école pour apprendre aux jeunes grecques l'amour, mais aussi la beauté et la culture: ce que l'on pourrait appeler l'art d'être femme. Jeunes filles de chez nous, vous savez mieux que Sapho ce qu'est la femme et ce qu'elle doit être. Ayez donc vos propres associations où vous apprendrez, mieux qu'à l'école païenne, le grand art d'être femme. Chrétiennes, vous vous rappellerez à quelle élévation le christianisme a haussé la femme et l'amour. Lisez, de temps à autre, la magnifique épître de saint Paul dans la messe *Pro sponso*. Regardez votre pureté comme votre premier joyau. Et sachez prodiguer et généreusement la taloche vigoureuse aux jeunes et vieux courailleux de jupons. Mais, avant toute chose, ne provoquez point, par vos poses, votre costume. N'imites pas trop souvent la jeune Eve exécutant voluptueusement la danse de la pomme. Surtout ne jouez pas à la jeune agnostique ou à la jeune athée. Mode de jeunes fous qui se passerait d'être une mode de jeunes folles. C'est le temps plus que jamais, pour la défense de votre cœur, de vous serrer

contre Dieu, sans lequel, vous le savez bien, nous ne pouvons rien.

J'aborde un sujet délicat: celui des « fréquentations ». Vous n'aimez pas l'oie blanche. Personne ne l'aime. Et il ne peut être question de vous séquestrer, de faire de vous, comme on dit chez nous, une petite « sauvagesse » qui aurait peur des garçons comme d'autres ont peur d'une souris. Faut-il pour autant vous laisser prendre à l'hameçon à l'âge de douze ou de quatorze ans, même de quinze et de seize ans ? Surtout ne vous laissez pas déranger dans vos études. C'est votre droit de vous instruire; c'est même votre devoir. Ne permettez pas qu'on y attente. Encore moins vous faut-il devenir les complices des jeunes gens plus amoureux et plus friands de la chair que de votre cœur. Prenez garde de laisser allumer dans vos cœurs de fillettes, ce que vous appelez la flamme du « grand amour »; ni ne prenez l'habitude de ces fréquentations assidues, dites « steady », en votre langage. L'expérience de quelques-unes de vos compagnes a dû vous apprendre qu'amour et études ne vont guère ensemble à un âge prématuré. Ni le jeune garçon ni la fillette n'ont acquis assez de maturité, de possession de soi-même, pour gouverner leurs sens et leur sensibilité. L'amour a tôt fait de devenir obsession. Que de vies gâchées par ces imprudences ! J'ai le souvenir tout plein de ces jeunes filles et de ces jeunes gens qui auraient pu se promettre un grand rôle dans la vie. Mais sitôt la flamme funeste allumée, un seul désir les a possédés: laisser là leurs études, se mettre à la recherche d'un travail, d'un salaire quelconque, pour hâter le jour de leur mariage. Et l'on prend le risque du mariage d'étudiant ou d'adolescent qui se connaissent trop pour se connaître bien. Aventure, hélas, où, pour joindre les deux bouts, l'on travaillera, chacun de son côté, avec

tous les risques d'autres aventures pires que la première. Et si l'on joint l'engagement presque nécessaire de n'avoir point d'enfants, au moins pour quelque temps, voilà une première et grave déviation dans la vie conjugale.

Proposerai-je à la jeunesse une autre tâche sociale, aussi importante et prenante que la première: la réhabilitation de la famille? Notons, en premier lieu, ce fait sociologique non encore périmé qui veut que la famille soit la première assise de la société. Quand la source d'où provient une nation est souillée, infectée des pires morbidités, ou que la famille est improductive ou ne produit que des déchets, qu'attendre de l'avenir? Pour remédier à ce mal suprême, que peut la jeunesse? Je serai bref. D'abord elle peut donner l'exemple, le grand et urgent exemple de mariages qui soient de vrais mariages, c'est-à-dire non bâclés par contrainte, ni non plus de simples manifestations de mondanités, mais de vrais mariages chrétiens. Mariages où l'on sait à quoi l'on s'engage et où l'on s'engage joyeusement. Mariages où l'on ne fait pas bon marché de ce qui assure la stabilité du foyer, où maris et épouses savent, des deux côtés, ce qu'il y faut mettre de foi, d'amour profond, de délicatesse, d'assistance mutuelle.

Par le temps qui court l'on soulève les plus graves problèmes de la moralité conjugale. Beaucoup voudraient que l'Eglise ne tînt aucun compte du droit naturel, des fins propres de l'union du couple, telle qu'instituée par Dieu. On souhaiterait que la morale chrétienne lâchât la bride à tous les instincts sexuels. Mais où aboutiraient la moralité d'une nation, la virilité de l'homme, le respect de la femme transformée plus que jamais en jouet des passions masculines? Attendons avec confiance les décisions de

l'Eglise en Concile; elle connaît les exigences du temps présent et, comme toujours, elle saura apporter une solution maternelle aux problèmes contemporains.

Reste pourtant à la jeunesse un autre devoir à l'égard de la famille. Et ce serait d'empêcher, de prévenir autant qu'elle peut, les tristes mariages entre adolescents de moins de seize ans, mariages trop nombreux, hélas, et presque fatalement voués aux prochaines ruptures. Sur ce mal se greffera naturellement un autre fléau, la délinquance juvénile, fléau monstrueux dont je m'étonne toujours que la jeunesse de nos universités s'inquiète si peu.

*

* *

La jeunesse cherche des responsabilités qui l'aident à se façonner elle-même, qui l'acheminent à l'état adulte. Voilà des tâches, ce me semble, qui sont à sa mesure et au service desquelles elle ne risque point le ridicule de l'incompétence. Je lui demande, en somme, de prendre soin de sa propre génération et d'entreprendre de la refaire dans la dignité humaine.

Aurai-je trop espéré de la jeunesse, de ma foi ? Un professeur des sciences sociales à l'Université de Montréal aurait proposé ce sujet de recherche à ses étudiants : *Que serait-ce qu'un Canadien français idéal ?* J'aurais répondu, pour ma part, ce serait d'abord un homme. Là réside notre première dignité. Ce serait un homme de culture française, marqué à jamais par quinze siècles d'une inviolable tradition d'esprit; tradition pourtant assimilée par un Français d'une certaine variété, un Français du Canada, celui-ci marqué par son pays, par une histoire à part, et

par cette façon d'être qui fait que l'on est soi et pas n'importe qui. Ce serait aussi, bien entendu, un catholique. Catholique, il le serait, au premier chef, pour les valeurs essentielles de sa foi; mais encore — et je le dis, en dépit des crispations possibles de beaucoup de clercs — parce qu'un Canadien français catholique se relie plus que tout autre aux traditions profondes et authentiques de sa race. Il serait celui qui aurait absorbé, incarné la portion la plus parfaite de l'héritage historique. Et voilà pour lui conférer, dans le monde, dans la mosaïque des peuples, une figure originale.

Mais je reviens au jeune catholique, celui que je souhaite, en 1964. Lui voudrais-je figure moins originale, moins séduisante? Je lui voudrais une foi adulte — je ne dis pas d'adulte —. Et, par foi adulte, j'entends non nécessairement une foi « reconquise », mais une foi qui, avec l'aide de Dieu dont l'on ne se dispense jamais, se serait normalement développée à mesure qu'avec l'âge le ferment baptismal l'aurait de plus en plus pénétrée, soulevée, grandie; une foi constamment accrue dans ses motifs, mais qui devrait aussi son accroissement — j'y vais sans cérémonie et sans m'excuser — à son abreuvement aux sources divines qui s'appellent les sacrements, à l'Eucharistie en particulier, rencontre la plus intime de l'homme et de Dieu. Ce jeune croyant, je le voudrais, cela va de soi, passionné de science religieuse, c'est-à-dire des plus hauts objets de l'intelligence humaine. Je le voudrais possédé de l'ambition de voir toujours plus clair dans sa croyance, dans la vie du monde, où se déroulent les desseins de Dieu, fils aimant de l'Eglise. Je le voudrais encore non désintéressé de son temps, de son milieu. Notre ancienne éducation a formé des chrétiens nullement plus routiniers qu'ailleurs. Par son effort missionnaire vraiment extraordinaire, notre

jeune Eglise a prouvé qu'elle n'est point, autant qu'on l'a dite, repliée sur soi-même. Mais nous avons formé trop de chrétiens sans problèmes, des chrétiens trop peu conscients de leur entourage. Il nous faut, à mesure que nous entrons dans un monde de plus en plus profane, il nous faut des chrétiens militants, conquérants, non pas toujours en une action qui les disperserait au dehors, mais qui s'affirmerait en des faits concrets, dans l'accomplissement des menues tâches de leur vie quotidienne. Cette espèce de jeunes hommes ne relève pas du rêve. Elle est possible, elle existe. Et je le dis pour avoir rencontré, en ma vie d'éducateur, ce rare bonheur.

Cette espèce de jeunes Canadiens français faut-il désespérer de ne plus jamais la rencontrer en notre Québec ? Bien des signes, bien des symptômes pourraient jeter au vent les plus robustes espoirs. Il n'est que de regarder, à la télévision, par exemple, la médiocrité des amusements dont s'enchantent certaine jeunesse, pour constater combien lui échappent le sérieux, sinon même le tragique de la vie. Et rappelons une fois de plus la déplorable décadence de l'éducation familiale; l'absence affreuse d'éducateurs ou l'impuissance de ceux-là trop rares qui existent en nos écoles, en nos collèges, nos couvents surpeuplés. Non, ne cherchons pas, en quelque mystère impénétrable, la déliquescence croissante des mœurs des adolescents des deux sexes, livrés, sans défense, au déchaînement des instincts, à l'asservissement des sens, à ce que Huysmans appelait: *le Très-Bas*.

Je viens de lire, dans les *Etudes* de Paris (avril 1964: 435-447), un article stupéfiant: « Crise de l'éducation », stupéfiant par les bévues qu'il relève dans l'éducation de la jeunesse d'aujourd'hui, et d'abord dans le divorce trop

réel et trop actuel entre enseignement et *éducation*. « On parle trop, écrit l'auteur, Jean Sainclair, de crise de l'enseignement, pas assez de crise de l'éducation. On est trop préoccupé des cadres et des structures de l'école, pas assez de la démarche enseignante dans ce qu'elle a de profondément éducatif. » On croit tout régénérer par l'école, par le gonflement des programmes, par la part cossue enfin accordée aux sciences et par l'infinie variété des options offertes à l'étudiant. Excellentes réformes. Mais à quoi sert d'emplir les têtes si les cœurs restent vides ? A quoi sert de fabriquer des savants, si l'on est impuissant à fabriquer des hommes ? Qu'est-ce qu'un enseignant qui n'est pas un maître ? Le jeune Canadien français d'aujourd'hui doit aussi compter avec son milieu. Notre milieu évolue; de moins en moins on le sent favorable à une atmosphère chrétienne. Pour employer un mot cher à Jacques Maritain, notre société, issue du catholicisme des premiers temps de la Nouvelle-France, avait quelque chose de « sacré ». Sous prétexte de démêler le sacré et le profane, de séparer l'Eglise et l'Etat, combien d'esprits qui aiment poser au chrétien d'avant-garde, combien de clercs progressistes s'emploient à nous « désacraliser ».

La jeunesse d'aujourd'hui doit encore ajouter à son passif une lamentable lacune: l'absence d'une élite en elle, d'un ferment qui soulèverait cette pâte fraîche, en grand besoin de s'élever au-dessus de sa misère, de faire éclater les cadres où elle étouffe. Elle n'a plus d'association où se grouper, où se forger une force. Rien n'a remplacé l'ancienne ACJC. On me dit parfois qu'en nos universités, la majorité des étudiants est restée saine, garde encore sa foi et y tient. Mais si elle existe, cette majorité, ne pourrait-elle nous prouver son existence ? Pourquoi est-elle si pleutre ? Ces jeunes laïcs auraient-ils oublié leur rôle de

laïcs dans l'Eglise ? Pourquoi abandonnent-ils à ce qui serait une infime minorité, minorité de jeunes athées, convertis ouvertement au marxisme, la direction de leurs journaux, de leurs diverses sociétés ? Nous n'allons tout de même pas sombrer dans le marxisme. Après vingt siècles de christianisme, nous n'avons plus le droit d'ignorer de quels éléments se constituent les civilisations qui ne veulent plus être mortelles mais durables et humaines. L'Action catholique, hélas, pour des raisons que j'ai données plus haut, n'a pas réussi à bien encadrer cette jeunesse, à lui fournir une élite entraînante, le souffle sacré. Echec qui n'est point le lot du seul Canada français. Georges de Plinval, qui paraît bien être un haut personnage ecclésiastique, note, dans *Ecrits de Paris* (avril 1964), à propos de l'Action catholique de France: « Les cadres existent, mais la vitalité est faible, l'impulsion incertaine... » Quels jeunes gens actifs, apôtres, nous donneront une ACJC modernisée ?

Celle-là saura répondre aux plus hauts appels qui toujours la sollicitent.

D) *Tâche culturelle*

Je n'ai pas fini, en effet, ma revue des tâches exaltantes. Il en est une autre qui pourrait encore séduire la jeunesse: la tâche culturelle. Dans ce Canada anglais plus qu'aux deux tiers, dans cette Amérique anglo-saxonne, quelle gageure que d'y faire fleurir une culture d'essence française ! Autant planter un lis parmi les chardons. Autant rêver de la perle perdue, au fond des mers, dans un million d'huîtres ! Tâche, gageure qui est pourtant la

nôtre, qui conditionne notre droit à l'existence, je dirais même la possibilité de notre existence. Que serait-ce qu'une nation sans culture ? Où s'est jamais trouvé ce phénomène ? Mais que la culture existe ; que des poètes, des historiens la révèlent et, tout aussitôt, un groupe humain se sent une conscience commune, se resserre sur soi-même, traversé, en tout son être, par une volonté de vie, sinon même par le frisson d'orgueil de demeurer ce qu'il est, avec son âme à lui et tout ce qui constitue sa fraternité charnelle et spirituelle : langue, façon de penser, de sentir, goût de la qualité, de la beauté, toutes les vertus de la plus fine fleur de l'humanité. Car enfin tout se mesure à notre qualité d'homme : chef, sommet de la création.

Sur cette question de la culture, l'attitude de nos intellectuels, leurs productions sont-elles bien celles d'un jeune peuple en santé ? En d'autres termes, notre art, notre littérature nous offrent-ils des œuvres nourrissantes de vie, de confiance, œuvres d'un jeune peuple qui ne se cache pas les inconvénients de la jeunesse, les misères de son temps, même de son passé, mais qui se sent en possession de trop de sève pour s'attarder à gémir, à cultiver le scepticisme, comme si la jeunesse, les longs appauvrissements, les malheurs historiques, n'étaient pas des maladies guérissables ? Appartiendrait-il en particulier à la jeune génération d'aujourd'hui d'oublier que l'avenir est affaire de foi et de volonté ?

Ces amertumes, ce scepticisme importeraient peu s'ils n'aboutissaient aux plus dangereuses conséquences. Moins qu'hier, semble-t-il, il y aurait hésitation sur le choix entre les deux cultures. L'illusion paraît rejetée d'un mariage possible, une culture portant l'autre, par l'on ne sait quel sortilège. Phénomène encore inconnu d'un peuple bicé-

phale, biculturel, jeu insensé de la balançoire, quand chacun sait de quel côté pèse le poids de ce continent. Une autre illusion s'est peut-être glissée dans les esprits. Plus subtile que le choix des cultures, elle mettrait en jeu l'essence même de la culture originelle au Canada français. Une révolution intellectuelle et pédagogique est en gestation. Une poignée de fonctionnaires dont la compétence reste à prouver, paraît en train de cuisiner, pour l'actuelle génération, un système d'enseignement que l'on veut tout neuf, œuvre de doctrinaires, faut-il craindre, aussi éloignée que possible de l'expérience séculaire que de l'authentique connaissance de l'homme. Enfiévrés par la conquête matérielle de la planète, par l'étonnant essor de la technique et les recherches spatiales, et aussi par l'entraînement du milieu continental, les nouveaux pédagogues ne jonglent plus qu'avec des chiffres, rivaux si possible du cerveau électronique. Ils ne parlent plus que de sciences physiques, que de technologie, que de hautes mathématiques. L'homme à former n'est plus « l'honnête homme » des grandes époques; c'est l'homme nord-américain, comme s'il signifiait le dernier mot de l'humanisme, et comme si l'avenir s'accrochait, par une charnière indestructible, à cette espèce d'hommes. Que devient, en l'aventure, l'homme tout court, l'homme traditionnel, fondamental, qui ne croît ni ne parvient à sa vraie stature intellectuelle que selon des lois qui pourraient bien n'avoir pas plus changé que les lois de son développement physique ? Les vertus foncières de l'esprit humain se ramenaient naguère à la lucidité, à la vigueur, à l'envergure, à la finesse: qualités d'où dérive, en définitive, chez les esprits d'élite, la puissance inventive ou créatrice. Mettre la machine intellectuelle bien en forme, exigeante de clarté, dégagée des facultés inférieures et de leurs brouillards, capable d'inventer les fermes et vastes pensées, d'affronter les plus hauts problèmes,

et, ces problèmes, les pouvoir embrasser en leurs subtiles liaisons et surtout les scruter par la plus fine pointe d'une intelligence aiguë, c'était là, ce nous semble, ce qui constituait naguère l'esprit de l'homme à son point de perfection. Mais par quelles disciplines y parvenait-on ?

Sans doute, concéderons-nous encore, nul programme ou réforme en éducation ne se peuvent-ils abstraire des exigences du présent et même de l'avenir. Faut-il pour autant perdre de vue l'homme que nous appelons « fondamental » ? A toute société, sous quelque forme qu'on la veuille, il faudra, à notre avis, des hommes qui soient des hommes, c'est-à-dire qui répondent à l'essentielle définition de l'homme, définition que révélerait, encore de nos jours, le coefficient social de l'individu. Exigences ou perspectives de l'avenir, nous le voulons bien, requièrent aujourd'hui beaucoup de l'homme « fondamental ». L'homme de demain devra manifestement agrandir ses dimensions. La science, la technique lui confèrent, pour dominer la nature ou le monde, des moyens que ne possédait point l'homme d'hier. Créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance, l'homme participe, pour sa part, à la puissance créatrice du suprême Créateur. D'autant que Dieu avait invité l'Ancêtre à faire une sorte d'inventaire de son univers; il lui avait assigné la mission d'y travailler: « *Ut operaretur...* » Héritier de la tâche, l'homme d'aujourd'hui doit donc s'adapter au nouvel univers en gestation. Moins que tout autre, l'homme de foi, le catholique ne peut esquiver ce devoir. Il doit assumer l'avenir, s'associer à l'œuvre de Dieu et de sa Providence, se faire l'agent de la prochaine histoire. Moins que tout autre, l'éducateur canadien-français ne se peut dérober à sa mission. Voilà si longtemps que le peuple canadien-français piétine, s'attarde, tenu en tutelle, non pas tant par l'Eglise, comme se plaisent à le répéter les

superficiels, mais par les puissances politiques et financières, vassales de qui l'on sait. Serait-ce trop demander à ces éducateurs que d'apprendre aux jeunes générations à se dépouiller de la livrée de serfs, pour s'adonner enfin à l'œuvre libre qui les attend: *Ut operaretur* ?

Mais pour autant, encore une fois, faut-il tout chambarder, faire table rase de la traditionnelle pédagogie ? On dirait l'homme de ce temps totalement affolé devant le spectre du monde nouveau, création soudaine d'une autre Genèse, qu'il croit déjà en marche, frappant du pied aux portes de tous les peuples. Pour s'adapter au monstre, le contemporain ne sait que faire. Il se jette, tête baissée, dans toutes les aventures intellectuelles, comme si toutes les lois du cosmos devaient être changées et tout autant les lois de l'essence humaine. Les évolutions restent saines et souvent nécessaires; les révolutions s'affirment presque toujours suspectes, hasardeuses, sinon effroyablement périlleuses. La technique la plus prodigieuse peut aider l'homme à se faire plus homme, mais dans la mesure où il la domine et la maintient à l'état d'instrument. Ce n'est pas en la subissant qu'il peut ajouter à sa densité humaine, à sa taille morale. « La technique, nous avertit Gustave Thibon, qui a doté (l'homme) de rallonges extérieures indéfinies, n'a pu, malgré tous ses efforts, ajouter un coude à sa stature intérieure. » La technique n'a pas de finalité en soi. On ne construit pas la machine la plus ingénieuse, le pont le plus magnifique, le plus audacieux, pour le simple orgueil d'étaler une œuvre de génie. Machine et pont sont faits à l'usage de l'homme. La technique ne fait œuvre d'esprit que par ce que l'homme y met de soi-même. Si l'on ne doit plus forger que l'homme technique, n'aspirer plus qu'à la culture technique, ne parlons plus de civilisation. Ouvrons nos portes aux barbares.

Les vieilles disciplines comportaient au moins ceci de rassurant, qu'elles nous mettaient à l'école des maîtres, de ceux-là qu'ont produits de plus grand les anciennes et modernes civilisations, et qu'elles visaient avant tout à former l'homme intégral. Elles ont fait leurs preuves. A qui devons-nous la légion des magnifiques humanistes dont s'honore l'histoire humaine ? Où sont les maîtres des disciplines nouvelles ? Où sont les « polices » d'assurance des humanités techniques ou scientifiques ? Elles auraient déjà produit, nous dit-on, des savants de premier ordre, d'insurpassables ingénieurs. Mais combien de ces hommes ont pris leur point de départ dans les humanités d'hier ? Il serait intéressant de le savoir. Certes, il serait insensé de nier aux sciences leur valeur éducative, encore moins l'urgence d'un enseignement scientifique plus poussé. Ne nous cachons point, d'autre part, le risque auquel l'on nous convie. C'est une rupture avec les méthodes les plus rationnelles, les plus éprouvées, rupture, en somme, avec les racines de la culture française que l'on nous propose. L'on nous jette, à la vérité, dans une aventure où l'aventure n'est guère de mise, mais où plus d'une génération de jeunes Canadiens français risquera son destin. Où résidera désormais l'originalité de notre enseignement ? Moins différents des autres, l'on ne pourra faire que nous ne soyons davantage sur la pente de l'assimilation. Certes, nous avons des retards à rattraper. On ne rattrape rien en marchant à reculons. Je ne risque qu'une dernière observation : pourquoi nous faudrait-il tant cramponner aux civilisations anglo-saxonnes, déjà en déperdition de forces et dont tant de symptômes annoncent une décadence prochaine et rapide ? Où en seront-elles dans cinquante ans ? En quelques années nous avons vu le puissant empire britannique crouler comme la statue de Nabuchodonosor. Dans un demi-siècle, les Amériques seront-elles anglaises

ou espagnoles ? Tragique problème que j'ai posé dans mon *Canada français missionnaire*.

Me faut-il redire, encore une fois et plus fortement, pourquoi je tiens à la culture française ? Pour cette raison, assez valable, qu'elle nous est connaturelle et que le cerveau humain n'est pas un morceau de glaise apte à prendre, dans les mains d'un sculpteur, toutes les formes que l'on voudra. Il y a des races d'esprit comme il y a des races humaines dont les traits se sont burinés au cours des siècles et que des siècles ne pourront changer. Il y a, au plus profond des cellules cérébrales, simple instrument, du reste, de l'intelligence, ce que les thomistes appellent des *habitus*, sorte de préordination héréditaire à telle forme de sentiment, de pensée, à telle forme de langage. Il y a une intelligence française comme il y a une intelligence allemande, chinoise ou japonaise. Mystère de physiopsychologie que l'on constate mieux qu'on ne peut le définir, mais dont l'on aperçoit les sources profondes. Qu'il y ait, dans l'esprit humain, de ces sortes d'*habitus* ou de préordinations à des formes de pensée et d'expression, ce serait, à ce qu'il semble, l'avis d'un grand théologien de ce temps, le Père Y. Congar. Je cite de lui ce passage dans *La Foi et la Théologie* (68-69) : Qu'il faille « affirmer hautement le caractère absolument catholique de la Révélation », et « qu'une catholicité effective de ses formules » dogmatiques, « reste, pour l'Eglise, un devoir », il n'empêche, constate le théologien, que « nos liturgies, notre droit canonique, nos formules dogmatiques », ne s'exprimeraient pas de même façon « si les prophètes, Jésus, les apôtres étaient nés en Chine, ou tout simplement si le christianisme avait eu, d'abord et surtout, son expression dans l'Inde ». Alors, ne serait-ce point par « un fait providentiellement voulu et dirigé », que le christianisme

se serait présenté au monde gréco-romain « premier sujet de la foi », comme une religion pure, de sorte que presque sans détermination humaine d'ordre culturel, ce monde a pu l'assimiler « selon sa propre culture » ?

Dans la recherche de la vérité, l'intelligence française se reconnaît des exigences, des voies, des moyens qui ne sont pas ceux de l'intelligence anglaise ou allemande. Par l'esprit plus que les autres, le Français se sent proche parent du Grec ou du Romain. Un historien ne l'a-t-il pas surnommé « le Grec des temps modernes » ? Si je ne craignais d'être taxé de chauvinisme, j'écrirais qu'il y a, dans l'esprit français, plus d'humanisme qu'en tout autre. Raison profonde, ce me semble, si elle se justifie, qui promet à la culture française, une plus longue durée. Un fait contemporain nous peut instruire : sur quoi s'appuient, en définitive, l'expansion ou l'usage des cultures anglo-saxonnes ? Sur rien d'autre, à vraiment parler, que sur l'expansion commerciale de deux grandes nations. On vend partout le coca-cola. Mais déjà un grand pays tel que l'Inde rejette l'anglais comme langue première du commerce. En revanche, la culture française a démontré son aptitude à s'appropriier les plus hautes techniques modernes ; et il paraît de première évidence que les jeunes peuples de l'Afrique et de l'Amérique latine, et quelques autres vieilles nations du sud-est de l'Asie, s'y attachent surtout pour ses vertus proprement culturelles ou humanistes. De quel côté alors s'en irait la promesse de durée ?

Idolâtrie de la culture française, s'écriera-t-on, de ne croire qu'en elle, de former d'elle seule la substance de nos esprits, comme on ne fait entrer que du marbre dans une statue de marbre. Quand j'étais jeune — c'était en 1917 — dans le 2e no de l'*Action française* de Montréal,

j'écrivais déjà, à propos du culte de nos professeurs, pour les classiques français: « Et ils font ainsi, non seulement parce que les maîtres de la pensée de France doivent rester les maîtres de notre insuffisance; mais parce qu'il importe à notre durée que les courants de la pensée française nous apportent cette substance d'art et de morale, ces vertus de la race et de l'esprit qui font l'essence de notre culture. » Mais presque tout de suite j'ajoutais déjà ce correctif: « Qu'importe que, dans le passé, nous ayons reproché quelquefois à nos écrivains et à nos poètes leur manie de l'exotisme — (et par « exotisme », j'entendais alors un culte excessif de l'influence française). Ce n'est point que je sache, pour désapprouver la recherche vivifiante d'influences nécessaires. Mais nous les blâmons d'avoir élevé cet exotisme presque à la hauteur d'une esthétique, et d'être allés chercher en France, des recettes et des artifices d'école, plutôt qu'une discipline de l'esprit et de hautes intuitions d'art. Quand il fallait n'être que des disciples, nous ne leur savions pas gré de s'être faits des pasticheurs. » Est-il besoin de le rappeler? J'ai toujours abhorré le colonialisme, surtout intellectuel, parce qu'il est un péché contre la liberté de l'intelligence. L'on n'atteint à quelque puissance qu'à la condition d'être soi-même. Quoi que l'on fasse, nous ne serons jamais des Français de France; notre terre, notre histoire nous ont trop marqués. On ne transporte pas intégralement une culture d'un pays à un autre, pas plus qu'on ne transporte un chef-d'œuvre de sculpture ou d'architecture du lieu, du paysage, que l'artiste leur avait choisis parce qu'ils leur étaient connaturs. Des millions d'exemplaires du Parthénon de Phidias se sont répandus de par le monde, en forme d'églises ou de banques. « Déraciné de l'Acropole, écrit André Bonnard, il (le Parthénon) perd sa sève et sa beauté. » Encore aujourd'hui j'écrirais: nous devons aller vers la cul-

ture française, non pour la pasticher gauchement, la suivre, l'imiter en tous les zigzags ou aberrations de ses recherches en modes d'expressions, mais comme l'on va vers ce qu'il y a en elle de sain, de caractéristique, vers la grande et naturelle maîtresse de nos esprits.

Quel sera notre art ? Quelle sera notre littérature ? Reprendrais-je un vieux cliché qui n'en reste pas moins vrai quoique cliché ? Nous ne produirons nulle œuvre intellectuelle de valeur quelconque qui ne sera nôtre : nôtre par une originalité puissante, malaisée à définir, mais qui fera qu'elle ne ressemblera à nulle autre : elle ne sera ni anglaise, ni américaine, ni même française de France. Le sujet n'est de nulle importance en l'affaire ; seule compte la griffe du lion. Quand naîtra cette œuvre ? Lorsque nos artistes ou écrivains seront puissamment canadiens-français. Il faut *être* d'abord. Nul ne peut produire ce qu'il n'est pas. Tant que nous serons un peuple amorphe, sans conscience nationale, presque sans âme, n'attendons nulle œuvre qui vaille. Et rien ne sert de nous tourmenter, de nous trémousser, de maudire notre pays ou notre misère intellectuelle. Rien de tout cela ne nous fait davantage nous-mêmes, ne nous confère originalité ou puissance d'esprit, quoi qu'en pense certaine jeunesse qui cherche l'originalité où elle n'est pas. L'on n'est pas plus original parce qu'on se donne une chevelure à la bohème ou qu'on se fait barbu. Un million de poils n'ajoutent rien à la cervelle. Le moindre petit étudiant en histoire littéraire ne devrait pas l'ignorer : il faut savoir attendre pour la venue des grandes œuvres, les conditions, l'état de bonheur qui les fait naître : l'ascension d'un peuple vers une synthèse de vie d'un haut niveau, peuple adulte en tout son être : politique, économique, social, culturel. Les grandes œuvres nichent à ce sommet. Un contemporain, Georges Portal, des

Ecrits de Paris (sept. 1964), énumère comme suit les conditions qui permettent la naissance « des œuvres capables de devenir classiques : un certain ordre dans la vie publique, une certaine unanimité dans la conscience qu'un grand peuple a de lui-même et de sa puissance, un certain bonheur du goût et une élite pour l'exprimer... enfin tout ce qui aide, encourage, fortifie le génie, lequel n'est, lui-même, qu'un don, une grâce divine. » J'abordais cette question, il y a déjà quelque vingt-trois ans, dans une conférence au Gesù : *Notre mission française*. « L'important, disais-je, c'est de nous arracher à notre gangue, de ne pas rejeter les lois profondes et essentielles de l'esprit. Et alors une chose est sûre : une civilisation jaillira de nous. Quelles en seront les œuvres ? En quelles formes précises s'exprimeront la pensée et la sensibilité canadiennes-françaises ? Quand naîtra l'œuvre de génie ? Après combien d'épures ? Une chose encore est certaine : toutes les formes artistiques, tous les signes extérieurs par lesquels se traduisent une culture ou une civilisation : littérature, architecture, musique, peinture, sculpture, langage, enseignement, mœurs, traditions, mobilier, costume, tout cela sera à l'empreinte de l'espèce d'hommes que nous serons restés, tout cela brillera des qualités de fond du génie culturel. Tout cela, par conséquent, quoique éminemment original, portera la marque d'un style authentiquement français et aura grand air. Quant au chef-d'œuvre, impatientement souhaité, nous aurons conquis le droit de l'attendre. Et il viendra. Il ne nous manquera plus que le don d'un grand esprit, d'un grand artiste, don privilégié que la Providence ne prodigue pas à foison, même aux vieilles et grandes nations ; et, l'un de ces jours, un jour fortuné, sans qu'il ait été nécessaire, comme dirait Mounier, de « cracher » notre âme, ni « de prendre la fausse voix du renégat », la joie, l'orgueil nous seront donnés, joie plus enivrante, j'ima-

gine, pour un petit peuple plus que pour tout autre, de saluer une forme d'art, pure et géniale, une image impérissable de nous-mêmes. »

« La culture, a dit Malraux, est l'héritage de la qualité du monde. » Il nous resterait à demeurer une certaine espèce d'hommes: espèce qui aurait gardé à l'esprit sa primauté et qui aura aussi le culte des civilisations bien faites. En toute histoire humaine, une heure sonne: l'heure d'une grande époque. Il n'est que de la préparer et de savoir la saisir. Le siècle de Périclès n'a duré que trente ans.

E) *Tâche spirituelle*

Ad majora natus sum ! Ce serait bien le mot à mettre en épigraphe au début de ce chapitre. Rien ne saurait dépasser la tâche spirituelle d'un peuple. J'ai encore, dans l'oreille, prononcée sur le ton dogmatique, cette déclaration d'un jeune Monsieur qui un jour nous clamait: « On nous a dit que nous avions une mission. Nous n'en avons point ! » Et s'est-on assez moqué de notre messianisme ! Assertions, moqueries où la légèreté d'esprit le dispute à l'ignorance et au manque de foi. Pour se rendre convaincant, je l'ai dit ailleurs, on imaginait la mission de notre petit peuple sous la forme risible d'une croisade où l'un de ces jours des exaltés s'ébranlaient, bannières au vent, à la conquête du Canada anglo-protestant. Une armée de Don Quichotte, sans même l'accompagnement d'un Sancho Pança !

Hélas, ignorance, manque de foi que tout cela. Quel chrétien, vrai baptisé, conscient de son privilège, ne se sent point un homme « engagé » ? L'enrôlement au Christ n'a rien d'une simple appartenance à une confrérie, à un club

quelconque. Faute de réflexion, faut-il répéter, combien s'arrêtent à ce fait sans précédent, unique, prestigieux, du Fils même de Dieu faisant irruption dans l'histoire des hommes ? Fait historique, pourtant produit à une date non inconnue, fait vérifiable par la plus exigeante critique. Et pourquoi cette venue du Christ sur notre pauvre terre, grain de sable à ses yeux, en forme humaine, comme l'un de nous ? Une mission confiée par le Père. Par excellence, il serait l'homme « engagé ». Entreprise généreuse que la sienne, la plus haute jamais tentée en ce bas monde : ressaisir l'homme en sa misère, redresser si possible l'histoire humaine.

A ce renouveau, pour lequel il donnerait sa vie, il conviait chacun à se refaire d'abord soi-même ; et, par-delà les siècles, il conviait ses disciples à l'aider, à continuer son œuvre. Et nous, ses baptisés, ses appelés, nous n'aurions pas de mission !... Que dis-je ? Si notre monde contemporain retrouvait le bon sens de la foi, y aurait-il pour lui, pour ses politiques, ses sociologues, ses penseurs de toute catégorie, y aurait-il plus noble préoccupation que collaborer au dessein du Christ ? Faisons encore un souhait plus idéaliste. Imaginons, si l'on veut, une Société des nations délibérant dans la perspective chrétienne. Pourrait-elle se proposer plus nécessaire et plus haute fin qu'assurer aux nations, surtout aux plus pauvres, aux sous-développées, que la possession de la foi, et par là, l'assurance d'une montée plus facile avant la revanche de l'éternité ?

Hélas, devant ce fait énorme, aveuglant, que j'appellerais le *fait-Christ*, il nous faut répéter la plainte toujours vraie, toujours émouvante qui nous vient du fond de vingt siècles, celle de l'évangéliste Jean : « *La lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise... Il est*

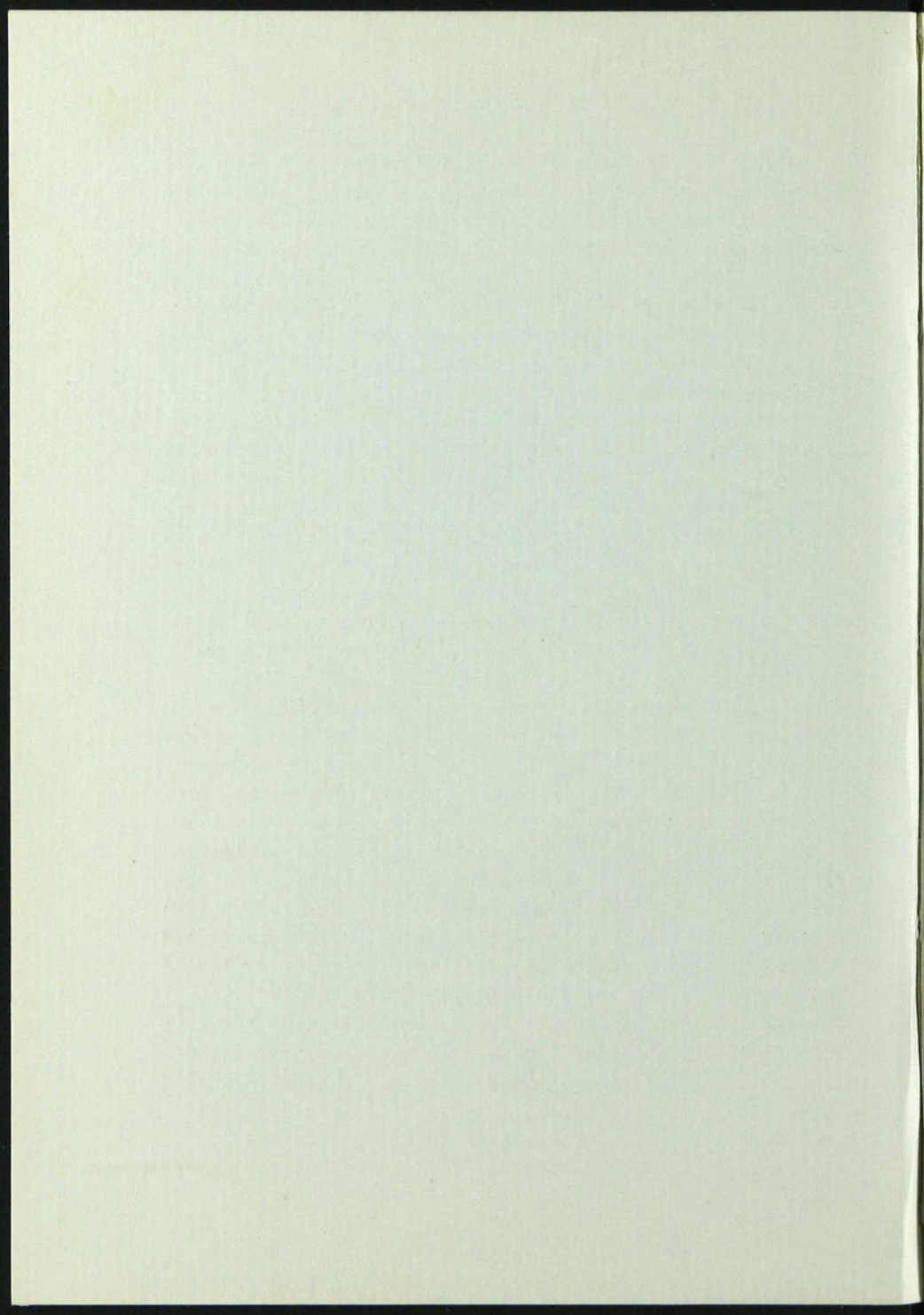
venu parmi les siens et les siens ne l'ont point reçu. » Les ténèbres du XXe siècle sont aussi épaisses, aussi difficiles à dissiper; l'accueil fait à l'Evangile, aussi glacial. Pourtant il y va de tout l'homme, de la stature qu'il pourrait atteindre; il y va de l'avenir de l'humanité, de la qualité de ses civilisations; et, pour chacun de nous, il y va, non seulement de la vie sur terre, mais d'une éternité au bout de la vie. Sur ce *fait-Christ*, combien de nos grands esprits se penchent, s'appliquent à le scruter. La science se passionne pour les moindres vestiges des antiques civilisations mises au jour par les fouilles des chercheurs. On discute à perte de vue sur un os heurté par le pic des géologues dans les vieilles couches terrestres. Combien de nos intellectuels, chez nous même, pourraient s'écrier avec le Père Daniélou, « Scruter les richesses insondables du Christ, la plus haute tâche de l'intelligence humaine ! » *La lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise...*

Oh, je sais, catholiques canadiens-français, nous portons bien des misères, sinon des tares. Depuis 1760 avous-nous vécu autre chose que deux siècles noirs, déprimants ? Un siècle de la servitude lourde du conquérant, s'appliquant, qu'il l'ait voulu ou non, à nous défaire sournoisement; un autre siècle de la servitude de trop de nos chefs politiques et de notre élite d'affaires, aussi dissolvante que celle du conquérant. Pour employer un mot qui est, je pense, de Teilhard de Chardin: en notre qualité de catholiques, « nous avons cessé d'être contagieux ». Rien pourtant ne peut changer notre vocation, notre destinée. Plus que jamais, dirai-je, nous devons être des hommes de foi, des témoins. A cet âge que l'on dit l'âge technique, ou atomique, âge de découvertes qui rejettent dans l'ombre celles du vieux et nouveau monde aux XVe et XVIe siècles, l'homme se croit roi de la terre, roi des espaces. Le

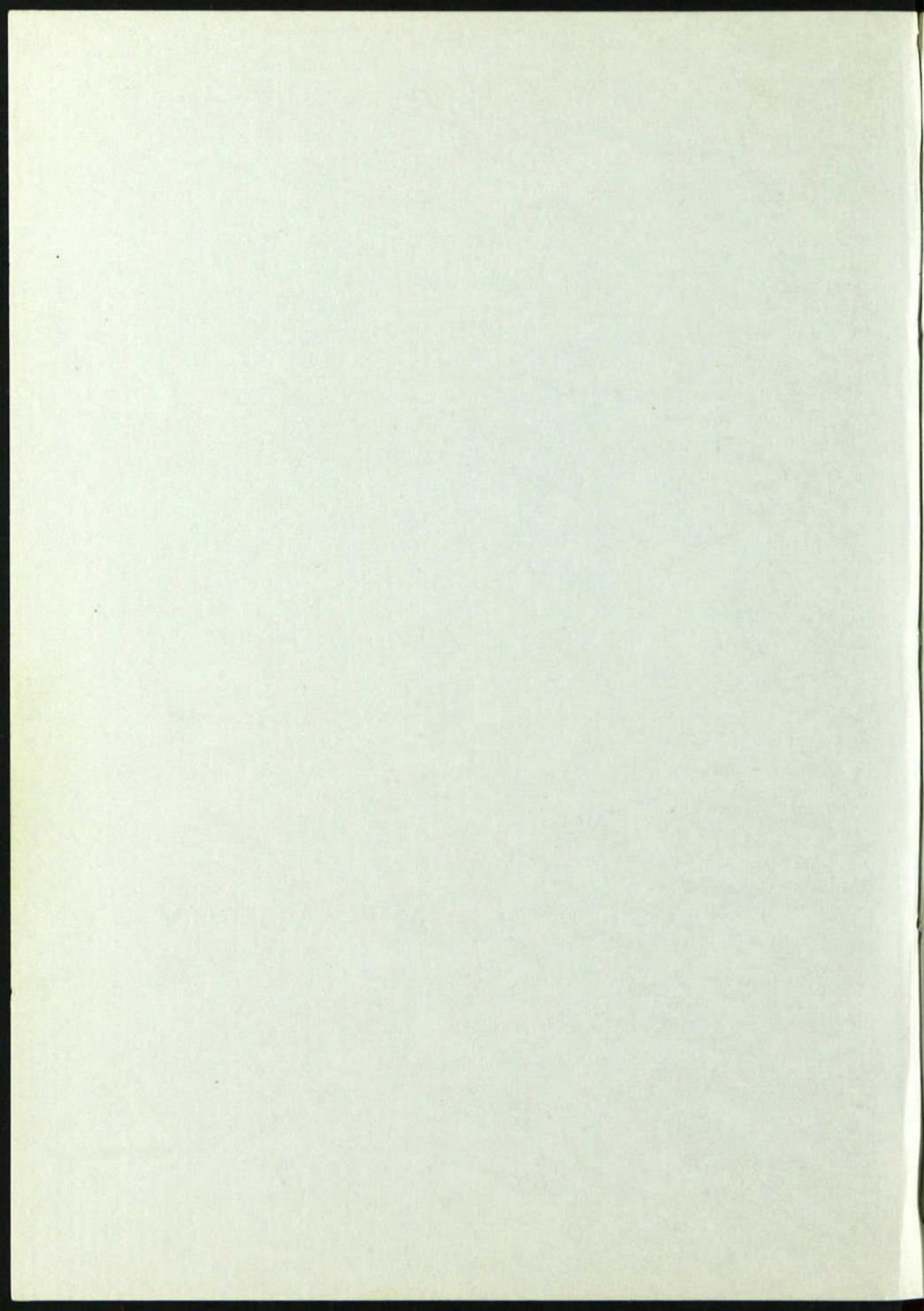
monde s'en va construisant sa vie, son avenir, en dehors de toute hypothèse spirituelle ou surnaturelle. Plus que jamais il faut des croyants qui ne perdront pas la tête, mais mettront l'homme à son humble place devant Dieu. Au reste, si petits, si miséreux que nous soyons, nous sommes quand même appelés, ainsi que tous les peuples chrétiens, à la plus grande entreprise de l'histoire, à la ressaisie de l'homme anxieusement voulue par le Christ, à reconstituer cet homme en sa grandeur surnaturelle. Nous sommes appelés à rebâtir la civilisation humaine, civilisation de fraternité qu'appellent tant de masses dans les affres de la faim et même du désespoir... Portant nos regards encore plus loin, nous aurons à repeupler des cieux nouveaux, les terres nouvelles et rajeunies qui surgiront après la fin du monde... Est-ce assez pour satisfaire les plus audacieuses ambitions ? Combien, en tout cas, donnent à réfléchir et à espérer, ces paroles de l'incroyant Malraux prononcées à l'île Sainte-Hélène (Montréal), à l'issue d'un déjeuner, le 8 octobre 1963 : « Et chose étrange, car je ne suis pas un défenseur de tel ou tel point de vue religieux, mais un historien : tout ce qui est en train de se réunir, depuis cette visite jusqu'à ce qui se passe à Brasilia, à Saint-Paul et dans l'Europe occidentale, à laquelle l'Angleterre a tant de mal à s'intégrer, eh bien, ce monde, c'est le vieil héritage catholique... Ce que je veux retenir pour nous tous, c'est que le destin du monde qui est notre destin, est en train de se jouer dans de vastes aires qui ne sont pas seulement culturelles, et que tout se passe comme si le monde qui veut retrouver sa conscience entre les Etats-Unis et la Russie, c'était l'héritage de la Rome impériale et de la Rome pontificale. »

Serait-elle également excessive cette vision d'avenir, ce spectacle émouvant dont je me suis plu quelquefois à m'enchanter ? Dans un pays de la stature des grands Etats

modernes (le Québec), pays riche, traversé par l'un des plus beaux fleuves du monde, je voyais un peuple de quinze à vingt millions d'âmes, qui aurait su se former des hommes, des hommes tout court, mais des hommes vrais, de la noble espèce, et des hommes de foi, en possession d'une doctrine sûre, souveraine entre les doctrines. Par cela même, ce peuple serait harmonieusement et puissamment « structuré », en politique, en économique, en son état social, culturel, moral. Il aurait appelé ses fils à l'exploitation de son magnifique domaine. Son aisance économique ne l'aurait pas gâté. Il serait un éloquent témoignage de ce que peuvent la foi, le catholicisme, pour bâtir une nation organique, exemplaire. Il ne jouirait pas seulement de la paix sociale chez lui; il serait l'artisan de la paix dans un monde plus que jamais déchaîné. Et son exemple inspirerait les politiques, les sociologues qui auraient encore gardé quelque espoir en l'avenir de l'humanité... Ainsi notre petit peuple aurait accompli sa mission. Et il n'aurait pas à partir en croisade. Vue idéaliste peut-être ? Et pourtant vue de chrétien : image, printemps du monde tel que le Christ l'eût voulu. Chimère tant que l'on voudra. Mais serait-il au-dessus de l'homme de redevenir homme ? On veut d'un homme qui soit à la mesure des temps nouveaux. Des forces titanesques nous enveloppent, nous pressurent, nous lancent le défi. Sans accepter l'hypothèse de Teilhard de Chardin sur une surhumanisation dans un avenir éloigné ou prochain, pourquoi douter que la simple divinisation de l'homme par l'Esprit ne puisse égaler l'homme à son destin ? En tous les siècles, en toutes les époques, et il y en eut de tragiques, le christianisme a produit des hommes qui ont dominé leur temps : le héros, le saint. Qu'importe alors que, sans cesse, de nouveaux démons assaillent l'homme d'aujourd'hui, s'il a de quoi les vaincre ?



MES ADIEUX



C'est le premier titre que j'aurais voulu donner à cet essai.

La jeunesse à qui j'adresse ces adieux les lira-t-elle jamais ? J'avais promis de ne plus publier de livre de mon vivant. Sa grande misère, au moins pour une partie d'entre elle, m'a fait manquer à ma promesse. Je ne suis qu'un vieux « croulant » dont l'unique chance aura été peut-être, à l'encontre de tant d'autres, de ne pas marcher sur la tête. Je ne sais plus parler aux jeunes. J'ai écrit ces pages à quatre-vingt-sept ans tout près. Je les ai griffonnées le plus simplement du monde, sans rien de ces mots prétentieux dont on fait aujourd'hui si grande consommation. On y trouvera bien peu de chose du vocabulaire hermétique de certains philosophes modernes ou de quelques psychiatres. Je ne crois point qu'il soit nécessaire de compliquer le langage ni les choses, pour se donner l'air de la compétence. Quelques études spéciales pour les besoins de mon ministère auprès des jeunes, la pratique de l'histoire pendant plus de cinquante ans, m'ont révélé quelques ressorts de la vie humaine : disciplines qui ont fait de moi un humble psychologue, sans inutiles subtilités. L'homme « fondamental » dont il a été question en ce livre n'a pas tellement changé. Mais ai-je débrouillé la confusion des esprits ? De cette confusion ai-je indiqué les vraies causes, toutes les causes ? Ai-je ouvert quelque peu les chemins de l'avenir ? Je le souhaiterais sans en être bien assuré.

Je n'aurai point non plus la prétention d'écrire, comme Pascal, ces lignes destinées, semble-t-il, à la dernière page de son *Apologétique*: « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » Néanmoins, maintes fois, avant de me résoudre à écrire ces pages et en les écrivant, j'ai demandé à Dieu de diriger ma plume de vieil homme, tellement et jusqu'à la fin de ma vie, j'aurai rêvé grand, désespérément grand, pour mon pays, et pour les hommes, mes frères, qui l'habitent. Il me ferait tant de peine de les voir, faute d'hommes, tourner le dos à leur beau destin.

Je voudrais finir sur une note d'espoir. Serait-il vraiment impossible de ressaisir la génération qui s'en vient ? Celle qui la précède, on l'a vu, porte en sa tête et en son cœur, des maux inquiétants. J'ai essayé de dire d'où lui est venu son esprit anarchique: exubérance de vie d'un côté; de l'autre, faillite de l'éducation, inintelligence, inadaptation absolue à la nouvelle heure qui sonnait, attardement en la révolte de toute génération nouvelle contre les aînés, retour à l'anticléricalisme vieillot, comme s'il n'y avait pas que les enfants à mordre le sein de leur nourrice. Que de fois, ai-je dit, l'envie m'est venue de crier à ces contempteurs de leurs pères et de leurs maîtres: « Quand donc ces jeunes cesseront-ils d'être vieux ? »

Chose étrange, c'était l'avis d'un incroyant, Albert Camus, qu'il fallait désespérer de l'actuelle génération. « Je doute parfois, a-t-il écrit dans *l'Eté*, qu'il soit permis de sauver l'homme d'aujourd'hui. Mais il est encore possible de sauver les enfants de cet homme dans leur corps

et dans leur esprit. » Camus ne croyait point au repêchage possible de ceux-là en qui « la lâcheté s'est installée à l'état d'habitude, pour qui l'occasion des options décisives et libératrices paraît irrémédiablement perdue ». Camus n'a pas dit ni ne pouvait dire comment, en vérité, sauver la toute jeune génération. Il ignorait trop les vrais et grands moyens de la libération ou de la rédemption chrétienne. Ces moyens, nous les avons indiqués. Nous n'y reviendrons pas. J'ai dit en quoi et comment ces moyens peuvent être infaillibles.

Quelques indices encore modestes annoncent pourtant une ère nouvelle. Le Prométhée d'Eschyle se savait enchaîné par Zeus pour avoir fait cadeau aux hommes de l'« Etincelle », source de feu. Cette « Etincelle », est-il impossible qu'un bon génie la fasse encore jaillir et nous l'apporte ? Dans les colonnes du journal *l'Action*, des jeunes étudiants viennent dire le dégoût que leur inspirent les directives anarchiques de quelques-uns de leurs chefs. Telle petite éducatrice, dans un coin de la province, me dit le goût passionné de ses jeunes élèves pour l'Histoire du Canada français. Une religieuse, professeur dans une Ecole normale, m'écrit la même chose. En un autre coin du pays, un éducateur, quelques jeunes collégiens rêvent de reconstituer une ACJC tout à fait à la page. Un grand esprit l'a dit : « Il suffit d'un signe pour nourrir une espérance. »

Si je devais emporter cette foi en l'avenir, je serais si heureux de prendre congé de la vie. A Dieu.

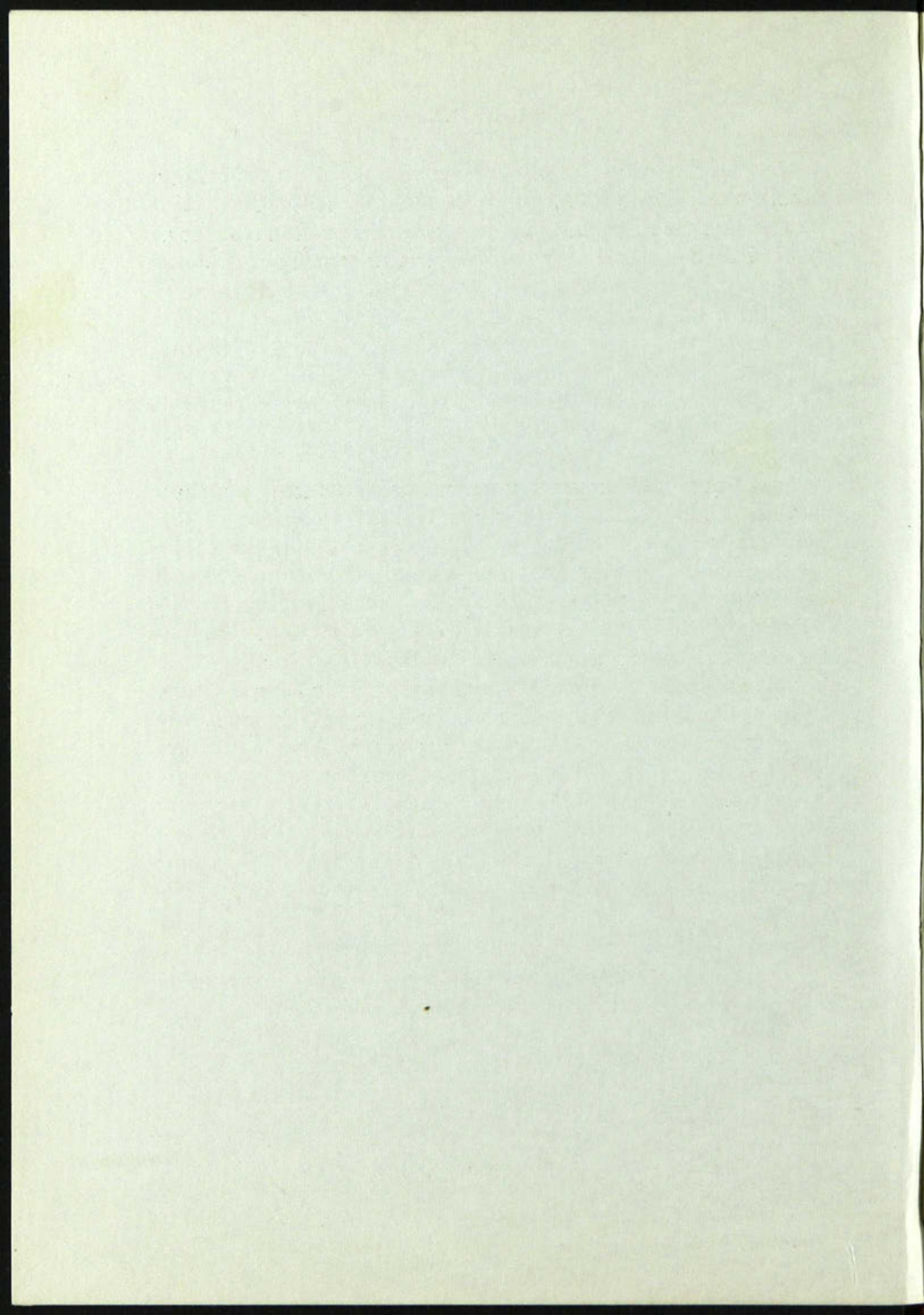


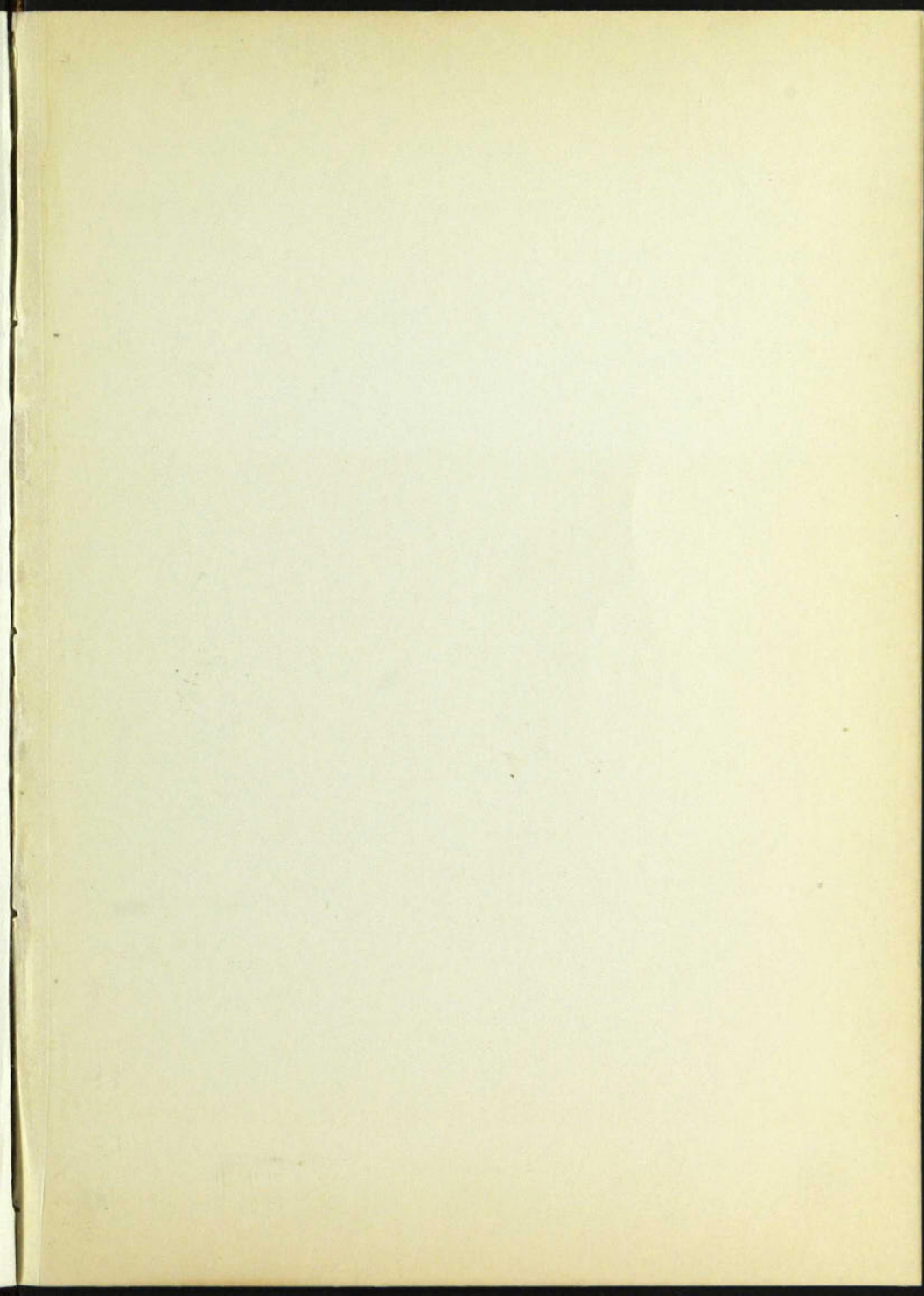
TABLE DES MATIÈRES

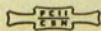
Avant-propos	7
Chapitre premier — Brève étude d'un phénomène universel	9
Chapitre II — Le phénomène canadien-français ..	17
Chapitre III — Ressaisie possible ?	47
Chapitre IV — Examen du problème religieux ...	55
Chapitre V — Education — Ascèse	85
Chapitre VI — Les tâches exaltantes	101
A) Tâche politique... ..	108
B) Problème économique	119
C) Tâches sociales	128
D) Tâche culturelle	140
E) Tâche spirituelle	151
Mes adieux	157

*Achevé d'imprimer sur les presses des Editions Fides,
à Montréal, le quinzième jour du mois de décembre
de l'an mil neuf cent soixante-quatre.*

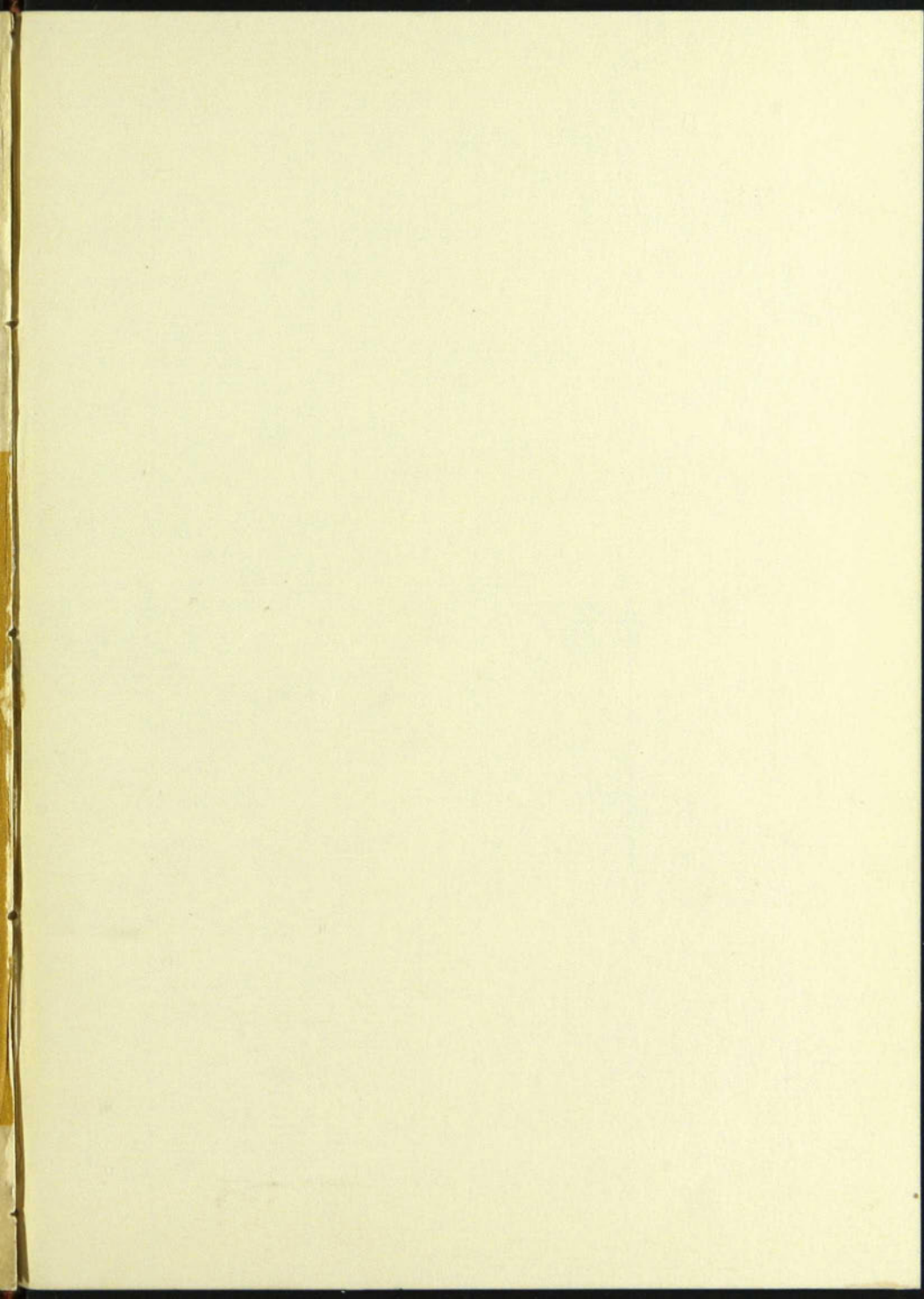
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

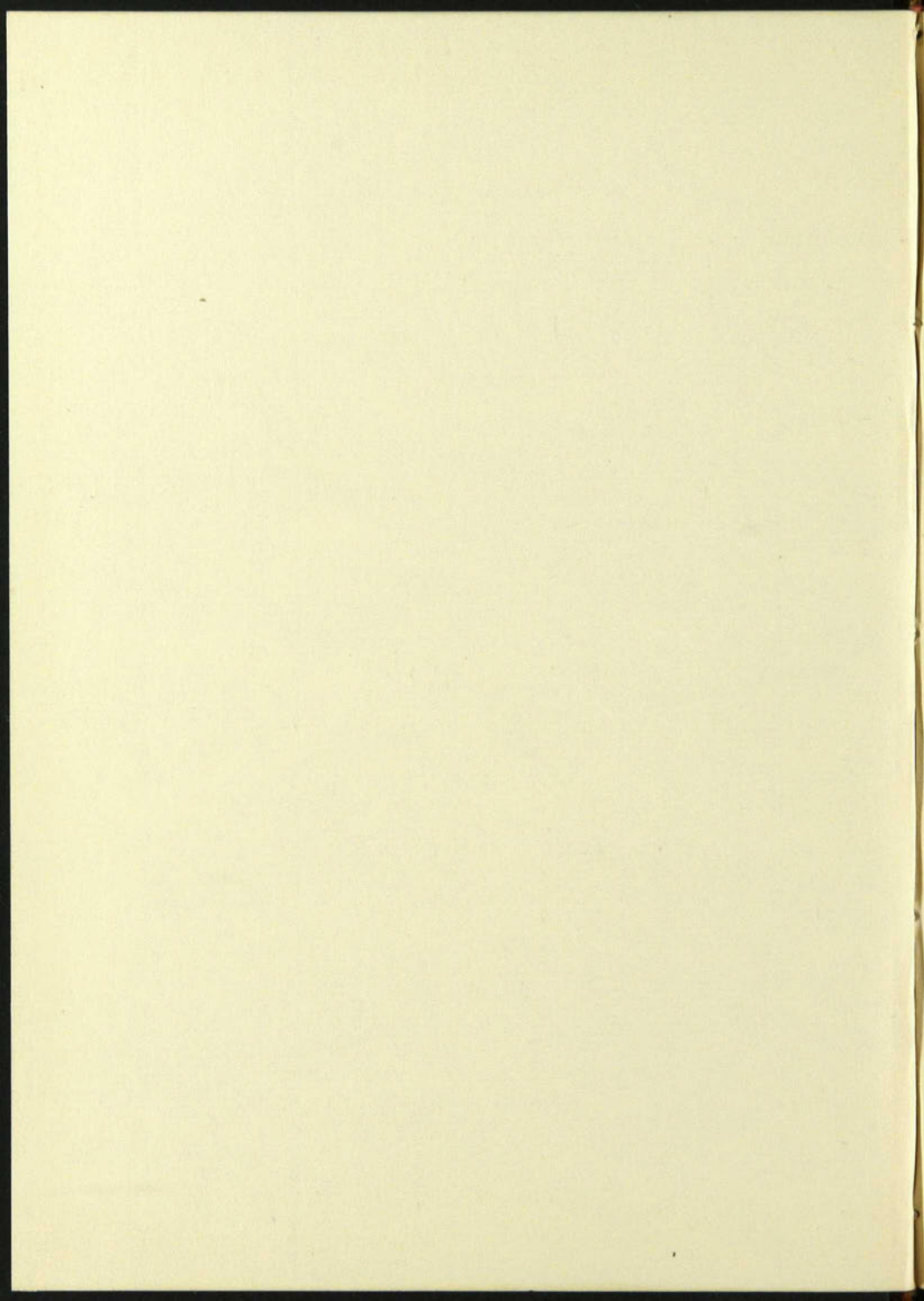
EXHIBIT 100
100-100-100

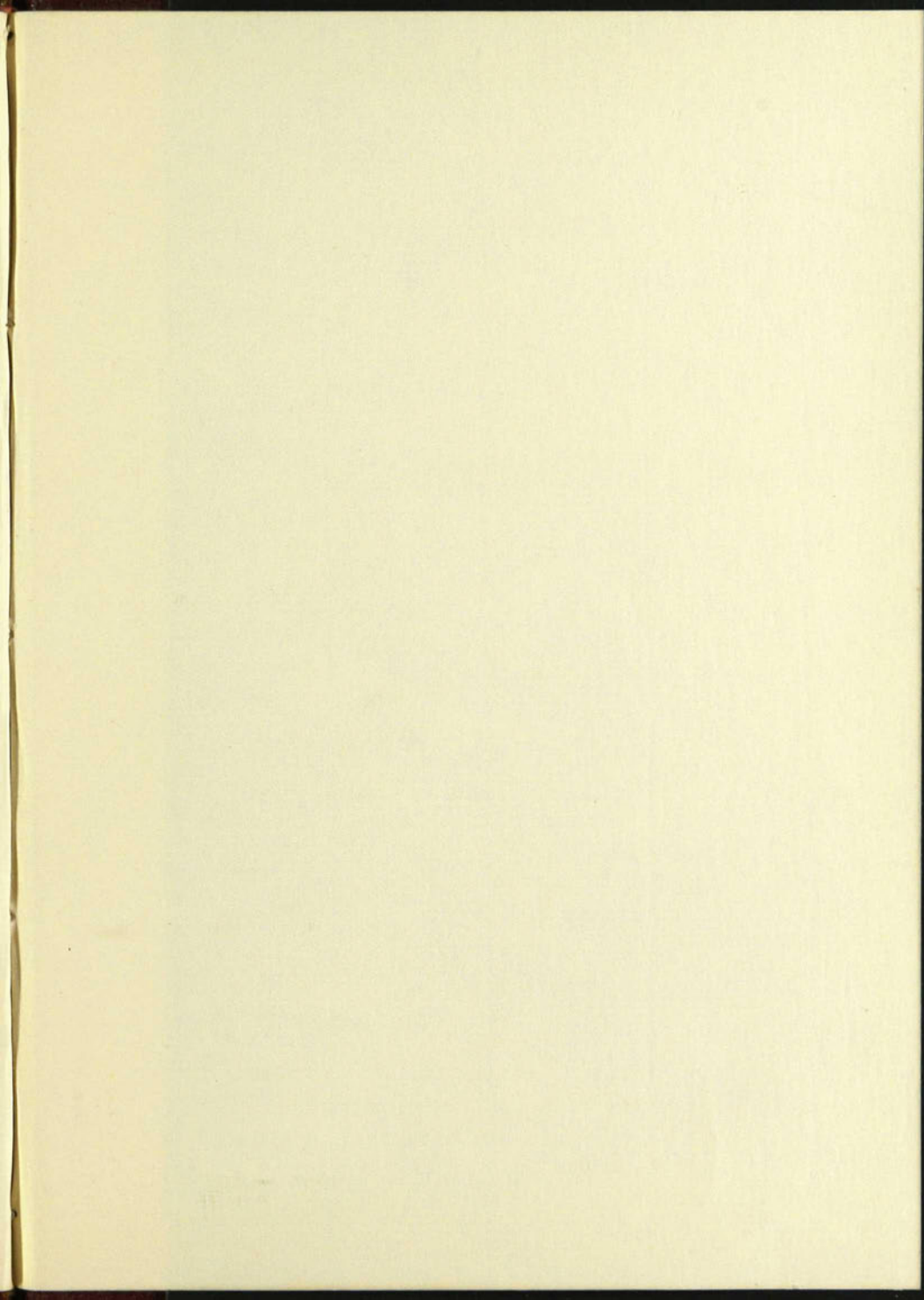


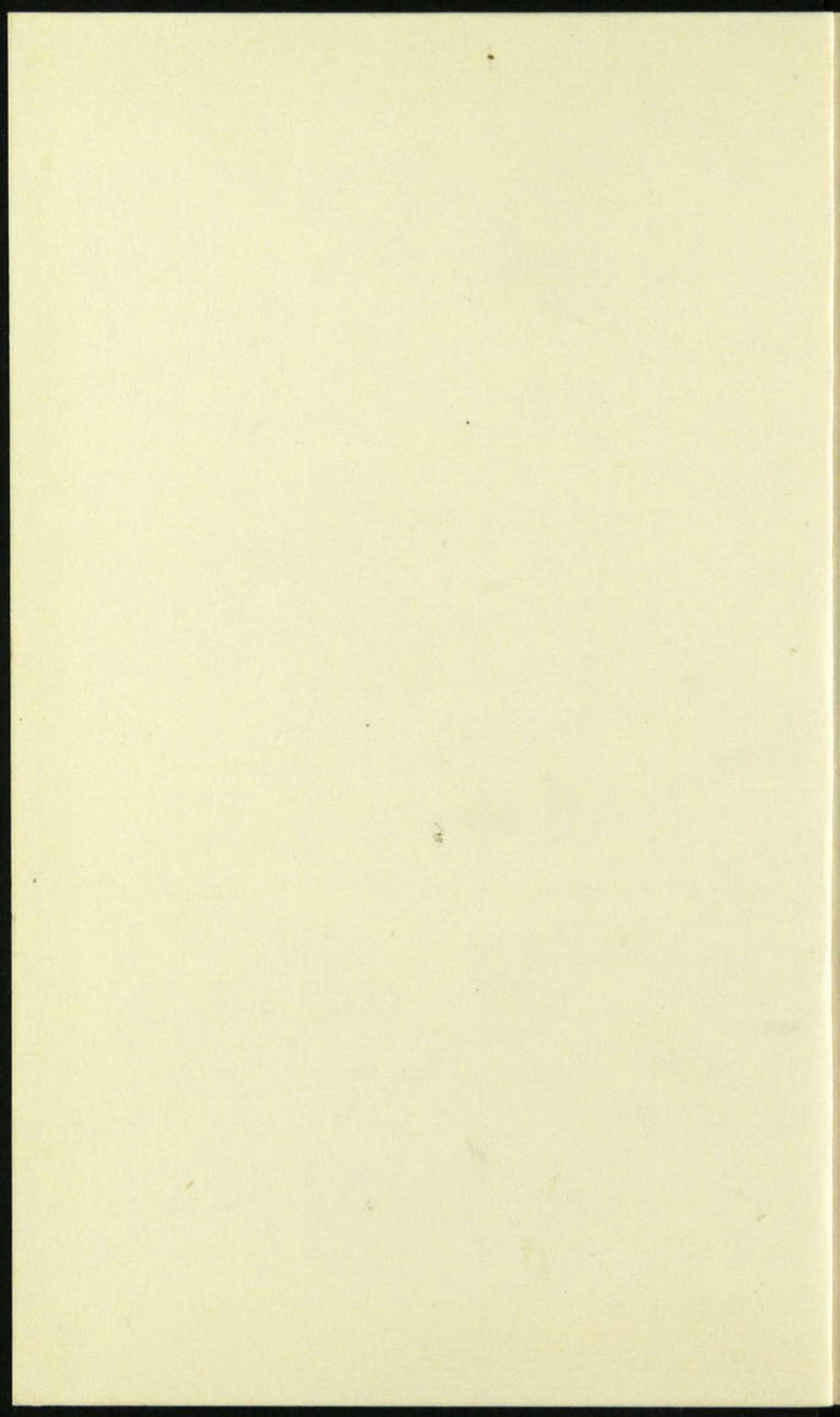


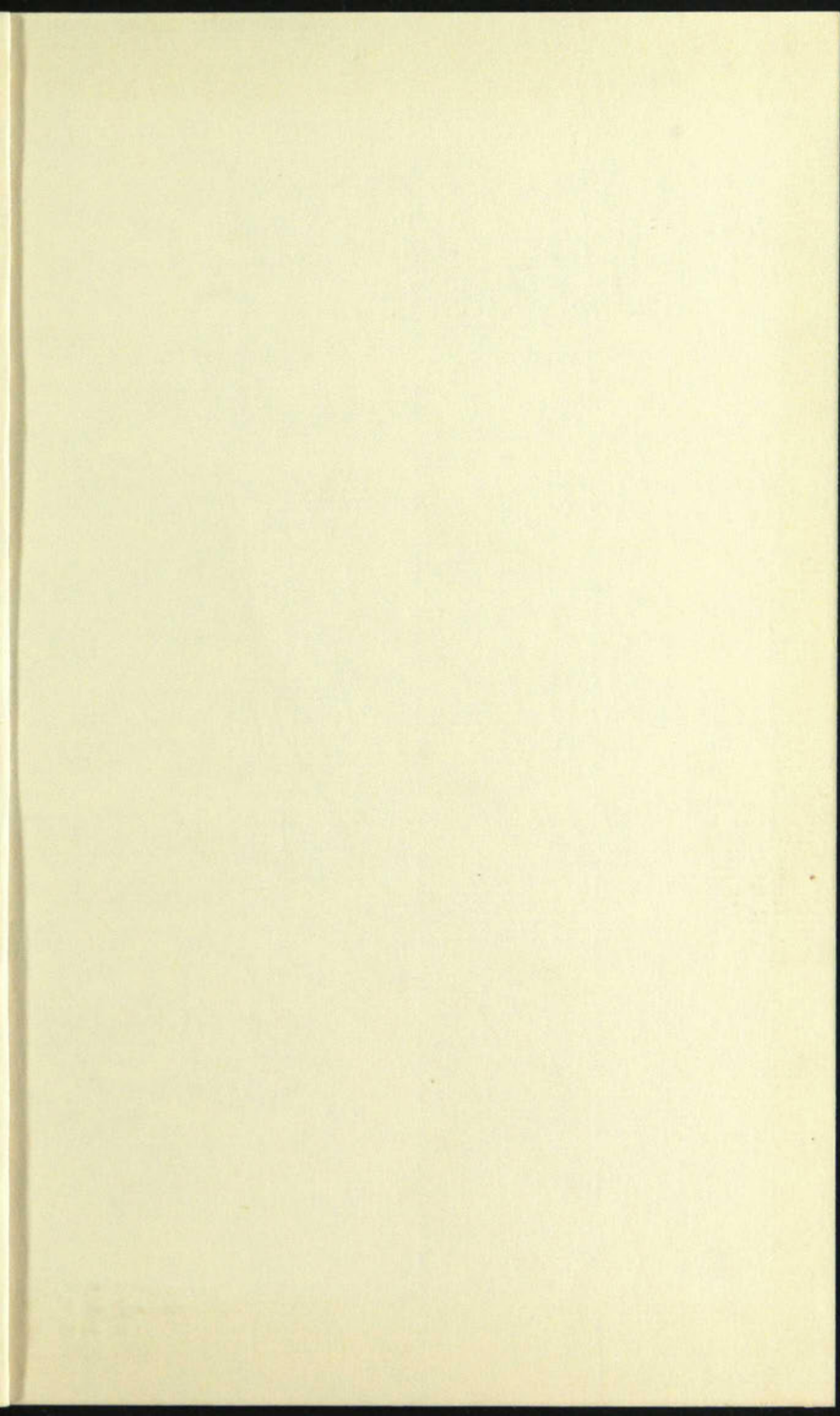
\$2.00

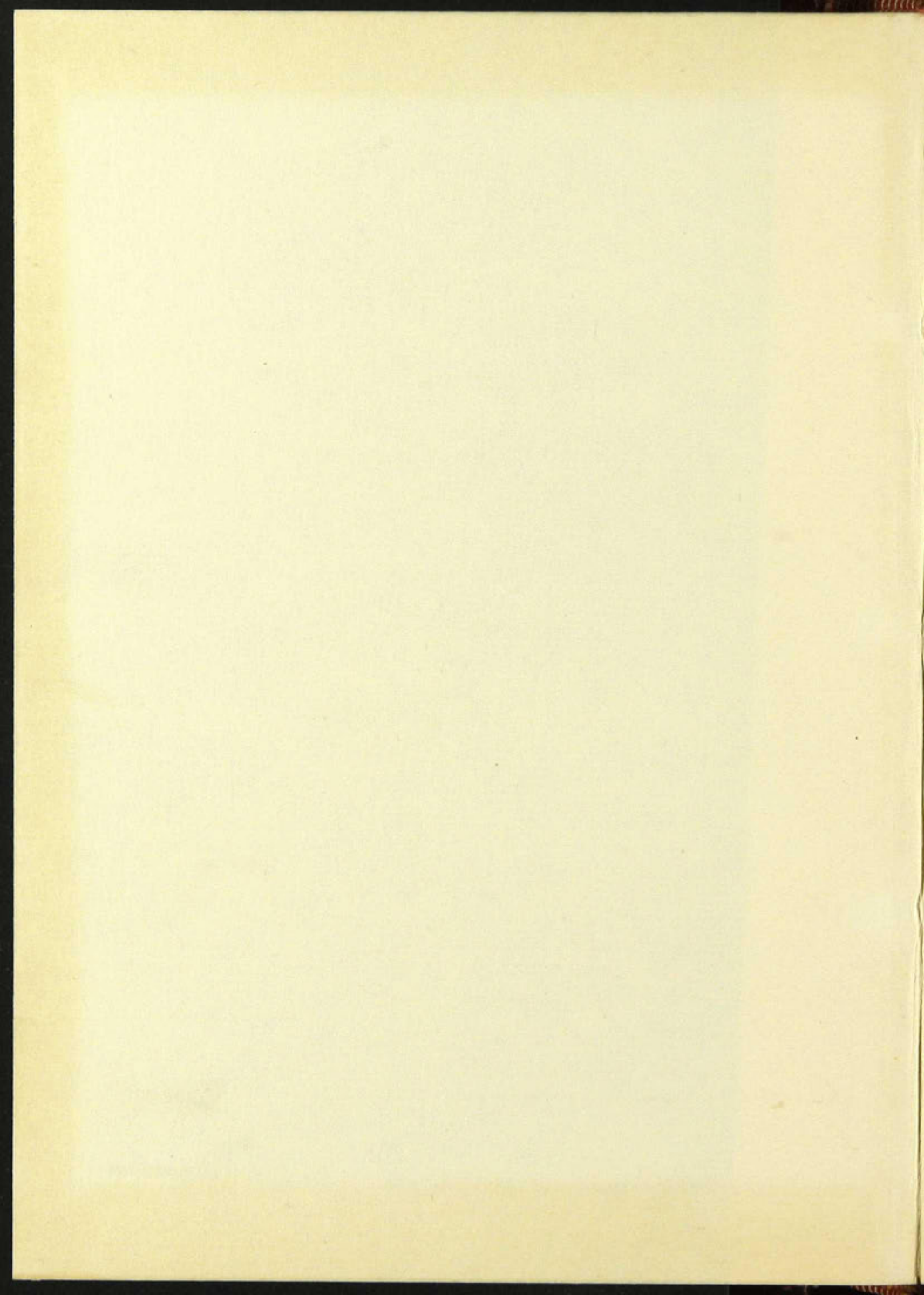


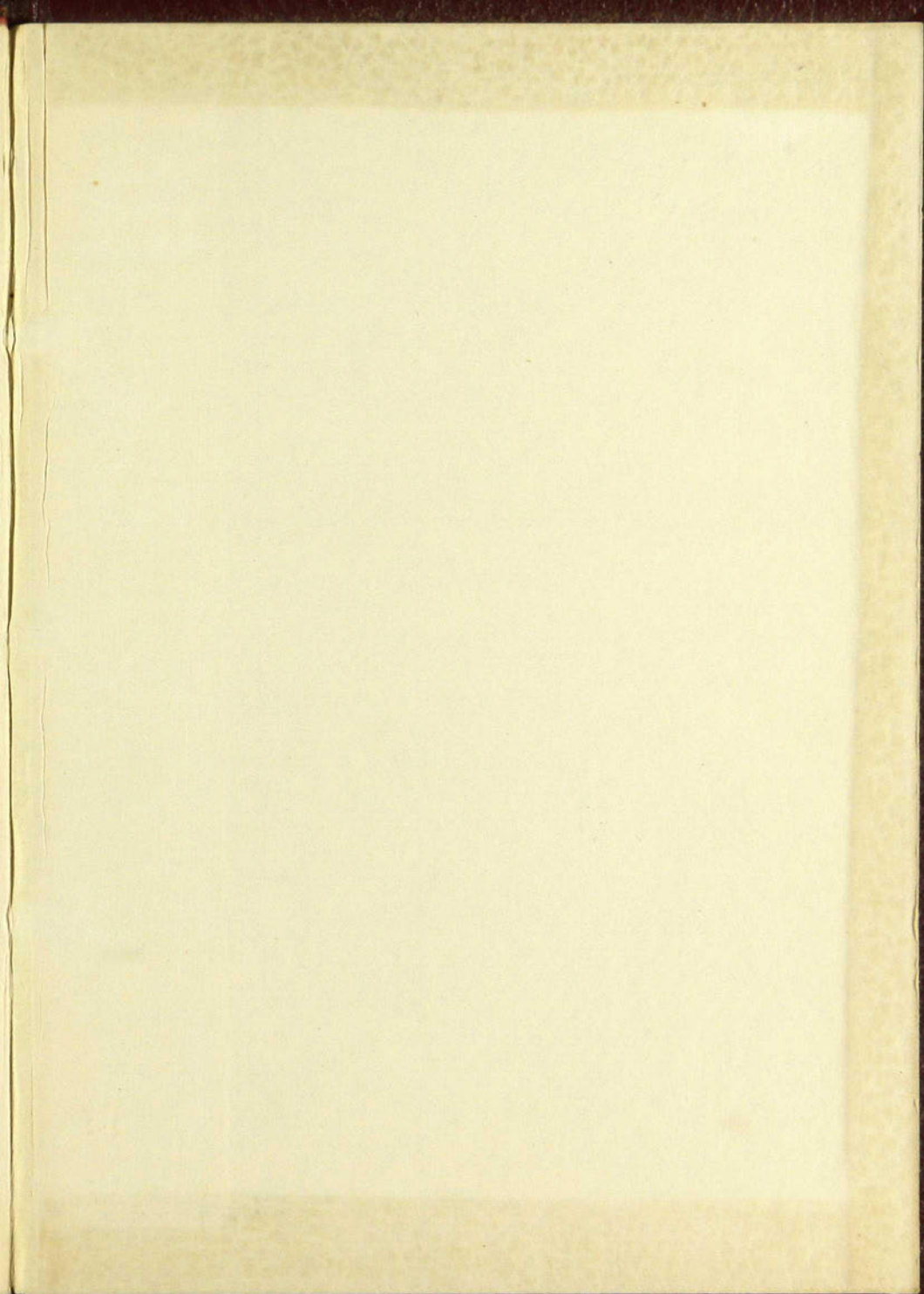












BNQ



000 338 532

9
C
1